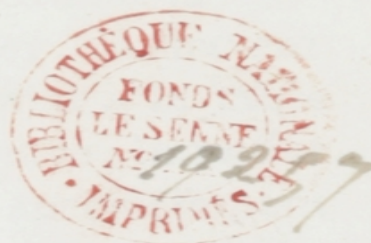


GUIDE
DU PROMENEUR
AU
JARDIN ZOOLOGIQUE
D'ACCLIMATATION

—
PRIX : 1 FRANC
—



SE VEND
AU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION
DU BOIS DE BOULOGNE
—

AVRIL 1861

16k

8^e Z le Senne 12. 4141

8° Z
LE SENNE
12 f. 1 f.

GUIDE
DU PROMENEUR
AU
JARDIN ZOOLOGIQUE
D'ACCLIMATATION

—
PRIX : 1 FRANC
—



SE VEND
AU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION
DU BOIS DE BOULOGNE
—

AVRIL 1861

166

8^e Z le Serine 12. 4141

AVERTISSEMENT.

Nous avons rangé, dans ce petit livre, les animaux à peu près dans l'ordre des familles naturelles ; mais comme il aurait été impossible de suivre ce même ordre dans l'arrangement du Jardin, à cause des fréquents changements de place qu'exige la santé des animaux, l'Administration, pour faciliter les recherches, a fait placer, sur chaque enclos ou parc, une étiquette portant le nom de chaque animal en français et en latin. Ainsi, pour trouver dans ce Guide la description de l'animal qu'il désire étudier, le lecteur n'aura qu'à chercher le nom de cet animal à la table alphabétique, à la fin du volume. D'ailleurs, la notice qui suit cet avertissement fait connaître succinctement la topographie du Jardin et les parties plus spécialement consacrées à telle ou telle classe d'animaux.

P. VAVASSEUR,
Docteur en médecine de la Faculté de Paris,
Membre de la Société impériale zoologique
d'acclimatation.

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ZOOLOGIE D'ACCLIMATATION.

JARDIN ZOOLOGIQUE
D'ACCLIMATATION
DU BOIS DE BOULOGNE.

Président d'honneur.

Son Altesse Impériale le prince NAPOLÉON.

Conseil d'administration.

MM.

Le baron JAMES DE ROTHSCHILD, Président honoraire.
ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE, de l'Institut,
Président.

Le prince M. de BEAUVAU, député, DROUYN DE LHUYS, de l'Institut, FRÉDÉRIC JACQUEMART, ANTOINE PASSY, de l'Institut,	} <i>Vice-Présidents.</i>
--	---------------------------

Le comte d'ÉPRÉMESNIL, membre du Conseil général de
l'Eure, Secrétaire général.

A. DUMÉRIL, professeur-administrateur au Muséum d'histoire naturelle, E. DUPIN, inspecteur des chemins de fer,	} <i>Secrétaires.</i>
--	-----------------------

ERNEST ANDRÉ, député au Corps législatif,
PAUL BLACQUE, banquier.
BLOUNT, banquier, administrateur de chemins de fer.
J. CLOQUET, de l'Institut.
COSSON, secrétaire de la Société botanique de France.
COSTE, de l'Institut.
F. DAVIN, manufacturier.
DEBAINS, propriétaire.
Le duc de FITZ-JAMES.
FLURY-HÉRARD, consul général de Perse, banquier du
Corps diplomatique.
GERVAIS (de Caen), directeur de l'École supérieure de
commerce.
MOQUIN-TANDON, de l'Institut.
MICHEL POISAT.
POMME, ancien agent de change.
Le vicomte de LA ROCHEFOUCAULD.
Le baron ALPHONSE DE ROTHSCHILD.
RUFFIER, ancien agent de change.
RUFZ DE LAVISON, ancien président du Conseil général de
la Martinique, directeur du Jardin d'acclimatation.
Le baron de SAINT-PIERRE.
Le baron SÉGUIER, de l'Institut.
PAUL SÉGUIN.
Le marquis de SELVE, membre du Conseil général de
Seine-et-Oise.
Le comte de SINETY.
Le marquis de TORCY.
Le marquis de VIBRAYE.
Le prince de WAGRAM.

Membres adjoints.

DE BELLEYME, juge au tribunal de la Seine.
GUÉRIN-MÉNEVILLE, membre de la Société impériale et
centrale d'agriculture.

DE MONTIGNY, consul général de France en Chine.
RICHARD (DU CANTAL).
Le marquis SÉGUIER.

Direction.

Le docteur RUFZ DE LAVISON, Directeur.
ALBERT GEOFFROY SAINT-HILAIRE, Directeur adjoint.
LINDEN, Directeur des cultures botaniques.
H. CURNOL, Agent comptable.
JULES PINÇON, Caissier.
ANTOINE QUIHOU, Jardinier en chef.
ALEXANDRE MERCIER, Inspecteur surveillant.

NOTICE SUR LE JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION.

Le Jardin zoologique du bois de Boulogne est destiné « à appliquer et propager les vues de la Société
« impériale zoologique d'acclimatation, avec le concours
« et sous la direction de cette Société ; par conséquent
« à acclimater, multiplier et répandre dans le public
« toutes les espèces animales ou végétales qui sont ou
« qui seraient nouvellement introduites en France et
« paraîtraient dignes d'intérêt par leur utilité ou par
« leur agrément. » (Art. 2 de l'arrêté de concession.)

Le Jardin zoologique du bois de Boulogne est donc l'école pratique de l'enseignement et des expériences de la Société impériale d'acclimatation. C'est la réalisation de son programme. Dès l'origine de cette Société, 10 mai 1854, ses fondateurs annoncèrent dans les statuts que, pour atteindre le but qu'ils se proposaient, la création d'établissements spéciaux était indispensable. C'est qu'en effet il ne suffit pas de transporter les animaux et les végétaux d'un pays dans un autre, pour leur y faire prendre droit de cité ; il faut encore qu'ils y trouvent les conditions sans lesquelles ils ne sauraient vivre, une hospitalité convenable, un climat approprié à leur constitution et des soins intelligents. Or, c'est là ce qui a trop souvent fait défaut dans le passé ; et ce serait un long et triste nécrologe que celui des animaux et des végétaux exotiques, qui, importés en Europe ou ailleurs, n'y ont eu qu'une existence éphémère et n'y ont même pas laissé de souvenir. Ainsi ce n'est point assez que des hommes animés de l'amour du bien public scrutent les divers pays du globe

pour enrichir nos jardins, nos champs et nos bois, il faut que leur œuvre soit accueillie et continuée par d'autres non moins zélés, et, ce qui est aussi essentiel, qu'elle trouve des conditions matérielles qui en assurent la réussite.

Dans cette vue, quelques établissements furent créés dans les Alpes et en d'autres lieux par les soins des Sociétés régionales d'acclimatation établies à Grenoble et à Nancy, et en Auvergne, par la Société mère elle-même, qui possède dans le département du Cantal, la ferme dite de Souillard, un important dépôt d'animaux. Mais cette localité n'est propre qu'à l'élevage des animaux de montagne, et, pour les autres espèces, la Société impériale d'acclimatation n'avait pu qu'entreprendre, chez quelques-uns de ses membres, des essais faits sur une trop petite échelle pour donner de grands résultats, loin d'ailleurs de la surveillance et des moyens d'action de la Société. Tout le monde comprit que c'était à Paris, siège de la Société, rendez-vous général des hommes éclairés de tous les pays, centre de toutes les grandes impulsions, que devait être l'établissement capital de la Société. On fit appel au principe de l'association, si fécond en grands résultats ; une souscription fut ouverte au capital d'un million, et divisée en 4000 actions. Plus de la moitié de ces actions fut souscrite par les membres de la Société d'acclimatation qui, après avoir conçu la pensée du Jardin, voulurent encore le doter richement.

S. M. l'Empereur et S. A. I. le prince Napoléon honorèrent l'entreprise de leur haut patronage.

Dès l'année 1858, une concession de quinze hectares et demi avait été faite dans le bois de Boulogne, par la ville de Paris, à cinq membres du bureau de la Société : MM. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, président de la Société, le prince Marc de Beauvau, Drouyn de Lhuys, Antoine Passy, vice-présidents, et le comte d'Éprémesnil, secrétaire général.

L'Empereur voulut bien, de sa main, agrandir le tracé de cette concession, et en porta les limites jusqu'à près de vingt hectares.

Après les études préparatoires faites par M. Davioud, architecte de la ville, et approuvées par un conseil composé de trente-quatre des principaux actionnaires, on se mit à l'œuvre en juillet 1859. La direction des travaux fut d'abord confiée, sous la surveillance d'un Comité choisi parmi les membres du conseil d'administration, à l'habile directeur du Jardin zoologique de Londres, M. Mitchell, qui était venu offrir ses services pour l'établissement du nouveau Jardin. Une mort soudaine ayant enlevé M. Mitchell après quelques mois (le 1^{er} novembre 1859), le Comité s'est chargé lui-même de diriger les travaux. Ce Comité se composait, avec les cinq membres du bureau concessionnaire, de MM. E. André, Debains, Frédéric Jacquemart, Pomme, Ruffier, le comte de Sinety et Albert Geoffroy Saint-Hilaire, secrétaire du Comité, qui fut chargé, en cette qualité, de la direction provisoire.

MM. Debains, Jacquemart et Albert Geoffroy Saint-Hilaire s'occupèrent plus particulièrement des plans et de leur exécution ; MM. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Pomme, le comte d'Éprémesnil et Albert Geoffroy Saint-Hilaire, de la formation du premier noyau de la collection des animaux.

Les travaux pour les constructions restèrent confiés à M. Davioud ; et pour les dessins et la disposition du Jardin, M. Barillet-Deschamps, architecte paysagiste du bois de Boulogne, sous la haute direction de M. Alphan, ingénieur en chef des promenades et plantations de la ville de Paris, prêta à l'entreprise le concours de sa grande expérience.

Quinze mois avaient suffi à l'accomplissement des travaux ; et un monument, suivant l'expression d'un des zélés fondateurs de l'entreprise, M. Drouyn de Lhuys, « était élevé à la zoologie et à la botanique ¹. »

Le 1^{er} août 1860, M. le docteur Rufz de Lavison, ancien président du Conseil général de la Martinique, fut nommé directeur du Jardin et chargé de l'organisation des services ; et à M. Albert Geoffroy Saint-Hilaire, directeur adjoint, fut confié spécialement ce qui concerne l'installation, l'hygiène, l'éducation et la propagation des animaux.

Le 6 octobre, S. M. l'Empereur voulut bien honorer de sa présence l'inauguration du Jardin, et le public y fut admis le 9 du même mois.

Le Jardin zoologique est situé dans cette partie du bois de Boulogne qui s'étend entre la porte des Sablons et la porte de Madrid, le long du boulevard Maillot, dont il est séparé par le saut de loup et par le chemin dit des Érables. Il a la forme d'une longue ellipse. A l'extrémité est, près de la porte des Sablons, se trouve l'entrée principale ; et à l'extrémité ouest, près de la porte de Madrid, une entrée sur Neuilly.

Le plan général est un vallon à pentes insensibles, dont le milieu est occupé par une rivière qui, sur plusieurs points de son parcours, s'élargit en bassins où s'ébattent en liberté les oiseaux d'eau les plus variés.

Le côté droit (ou nord), en entrant, dont les constructions regardent le midi, a été réservé aux animaux habitués à de douces températures. C'est là qu'on voit la magnanerie pour les diverses sortes de vers à soie dont l'introduction en Europe est due à la Société d'acclimatation ; vers à soie du ricin, de l'ailante et du chêne placés à côté des vers du mûrier. Les dispositions adoptées permettent au public d'étudier ces animaux sans leur nuire. Autour de la magnanerie sont des plantations de mûriers, d'ailantes, de ricins et de chênes.

Plus loin on trouve la grande volière, composée de 21 logements, chacun avec un parquet, et de deux pavillons carrés en grillages, et la poulerie contenant 31 logements

avec parquets. Cette poulerie est un vaste monolithe obtenu par le ciment Coignet, imperméable à l'humidité, et ne laissant aucune fissure où les insectes puissent se loger ;

Puis vient le bâtiment des gardes.

Le grand bâtiment qui est au centre du Jardin renferme les écuries partagées en dix boxes pour les grands mammifères, hémiones, zèbres, yaks, zébus, tapirs, etc., etc. Au centre de ce bâtiment est un pavillon à balcon, dont le rez-de-chaussée est occupé par le buffet ; le premier étage est destiné aux exhibitions des représentations d'animaux et de plantes par MM. les peintres et sculpteurs qui voudront y exposer leurs œuvres.

Le côté gauche du Jardin (ou sud) présente en remontant des grandes écuries vers l'entrée, l'aquarium, établissement d'un genre nouveau, construit sous la direction de M. Lhoyd, qui jouit pour ces sortes de travaux d'une réputation spéciale. Cet aquarium, beaucoup plus considérable que le modèle de Londres, consiste en 14 bacs de 1^m,80 de long sur 1 mètre de large chacun, fermés par des glaces à travers lesquelles on pourra observer les animaux marins ou d'eau douce les plus intéressants et les plus singuliers et étudier les mouvements et les mœurs de ces êtres qu'on n'avait guère vus jusqu'à présent que dans les armoires des musées. Les bacs que l'on voit, dans le même bâtiment, à côté de l'aquarium, sont des appareils de pisciculture.

A l'aide d'une machine disposée derrière cet aquarium, l'eau de mer est distribuée dans les divers compartiments, puis reprise, revivifiée, ramenée à une température convenable et rendue propre à la vie des animaux.

Viennent ensuite les fabriques destinées aux mammifères, cerfs, antilopes, lamas, moutons, chèvres, kangourous, etc., etc. Ces fabriques, et d'autres que l'on aperçoit en diverses parties du Jardin et qui servent de

logement aux grands échassiers, sont entourées de plus de soixante parcs enclos d'un grillage léger et solide, qui tout en retenant les animaux, leur permettent de courir en liberté, de porter leurs regards dans l'épaisseur du bois de Boulogne et de se croire au milieu de leurs forêts natales.

Au centre de l'un de ces parcs s'élève un rocher artificiel percé, à sa base, d'une grotte qui sert de passage et de lieu de repos pour les promeneurs, et dont le sommet présente souvent des mouflons à manchettes et des mouflons de Corse qui s'y suspendent pittoresquement.

Le grand bâtiment vitré que l'on voit, en retour, à gauche près de l'entrée principale, renferme la grande serre ou jardin d'hiver ; c'était autrefois la serre des frères Lemichez, admirée par la population parisienne au village de Villiers, sous le nom de palais des Fleurs. Cette serre a été agrandie et embellie depuis sa transplantation au Jardin zoologique. Un salon de lecture et un buffet en occupent l'une des extrémités ; à l'autre est l'entrée principale indiquée par la marquise qui la recouvre. Les petites serres que l'on voit alentour sont des serres de reproduction destinées à l'entretien de la grande.

Cette installation de serres n'avait pas été primitivement comprise dans le plan du Jardin. C'est à une souscription particulière que l'établissement doit cet embellissement destiné à conserver aux yeux le plaisir des fleurs et de la végétation, alors que tous les autres Jardins en sont dépouillés. L'exploitation de ces serres, où l'on pourra se procurer toutes les espèces exposées à la vue, a été affermée à M. Linden, l'un des plus grands introducteurs de plantes exotiques en Europe.

S. M. l'Impératrice a bien voulu assister à l'inauguration des serres le 15 février 1861, et le lendemain, elles ont été ouvertes au public.

Tel est présentement le Jardin zoologique du bois de Boulogne. Mais pour compléter la pensée de ses fondateurs et répondre à la bienveillance dont il a été constamment

honoré par l'Empereur, le Jardin zoologique d'acclimatation, sans s'écarter du but spécial qu'il se propose, veut prendre une part immédiate dans les grands services que le règne de Napoléon III rend chaque jour à l'agriculture française ; c'est dans ce but que l'administration du Jardin vient d'obtenir, en addition à ses statuts, le droit de répandre, par des expositions et des ventes, les animaux et les végétaux de choix, d'origine française et étrangère. Car le perfectionnement des espèces déjà acquises lui a toujours paru aussi important que l'acclimatation des espèces nouvelles ; et elle estime que transporter dans les provinces du Midi ou de l'Est des belles races bovines, ovines et chevalines qui font la richesse de celles du Nord ou de l'Ouest, c'est encore acclimater. Pour atteindre ce but, les projets d'une grande vacherie, d'une bergerie et d'une porcherie, et même d'un chenil (on se plaint généralement que les bonnes races de chiens disparaissent), sont à l'étude.

Tel sera le complément du Jardin zoologique du bois de Boulogne, créé, comme l'a si bien dit M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, avec le concours de tous, dans l'intérêt de tous, et j'ajouterai, placé à la garde de tous.

Le Directeur,

RUFZ DE LAVISON.

MAMMIFÈRES.

I. PACHYDERMES.

CHEVAL DOMESTIQUE. (EQUUS CABALLUS.)

Allemand : Das Pferd. — Anglais : The Horse. — Espagnol : El Caballo. Italien ; Il Cavallo.

1. RACE NAINE DES ILES SHETLAND. (EQUUS PUSILLUS SHETLANDICUS.)

Allemand : Das shetlandische Pferd. — Anglais : The Shetland Poney. — Espagnol : El Caballo enano Shetlandense. — Italien : Il Cavallo dell' isole di Shetland. Une jument adulte.

Cette race, la plus petite que l'on connaisse, vit à demi sauvage dans les vastes marécages des îles du nord de l'Écosse et spécialement des Shetland. Quoique d'une taille extrêmement petite, ces animaux jouissent d'une grande force. Ils sont vifs, ardents et capables de supporter les plus grandes fatigues. Ils sont en outre d'une sobriété remarquable, et presque insensibles aux intempéries. Dans leur pays natal, dont le climat est des plus rudes, ils ne sont l'objet de presque aucun soin, quoiqu'ils y rendent d'assez grands services.

2. RACE NAINE DE JAVA. (EQUUS PUSILLUS JAVANENSIS.)

Allemand : Das javanische Pferd. — Anglais : The Javan Poney. — Espagnol : Il Caballo enano javanense. —

Italien : Il Cavallo dell' isola di Java.
Un étalon adulte.

Cette petite race se trouve dans les îles de la Sonde et particulièrement à Java. Elle sert particulièrement à transporter des fardeaux proportionnés à sa force, qui est moindre que celle du poney des Shetland, dont elle n'a pas non plus la vivacité.

DAUW ou ZÈBRE DE BURCHELL. (EQUUS BURCHELLII.)

Ce bel animal est propre aux parties montagneuses de l'Afrique du Sud, principalement aux environs du cap de Bonne-Espérance. Il est moins svelte que l'hémione, dont il s'éloigne d'ailleurs par la brièveté de ses oreilles ; ce qui le rapproche du cheval. Il est remarquable par le grand développement de ses masses musculaires et par sa vigueur. Il est moins zébré que le zèbre proprement dit, mais plus que son congénère le couagga qui habite les mêmes contrées. On assure que l'on est parvenu, au Cap, à le dompter, et que même, en Europe, quelques riches particuliers en ont possédé des attelages.

La ménagerie du Muséum d'histoire naturelle a possédé autrefois une paire de ces animaux qui s'y sont reproduits jusqu'à la troisième génération. Dès la seconde, leur acclimatation était complète ; car on a vu, pendant l'hiver si rigoureux de 1829-1830, un des dauws nés en France tranquillement couché sur la neige, par un froid de 16 degrés au-dessous de zéro, sans paraître en être le moins du monde incommodé.

HÉMIONE. (EQUUS HEMIONUS.)

Allemand : Das Dschiggelai oder Hemionus. — Anglais : The Dziggetai Espagnol : El Hemione. — Italien : Il Carallo emione.

Un mâle et une femelle adultes et une jeune femelle.

Ces animaux proviennent du Muséum d'histoire naturelle, où ils sont nés, et de la collection de M. Le Prestre.

MÉTIS D'HÉMIONE ET D'ANESSE, ADULTES.

Ces animaux obtenus en France, et provenant des individus qui existent à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, ont été donnés par MM. Audy et Debains.

Ce bel animal vit en troupes, composées d'un mâle et d'une vingtaine de femelles ou de jeunes individus, dans les vastes déserts de la Tartarie orientale, dans le pays de Cutch, au delà du Guzurate et en Perse. Sa vélocité à la course est si grande qu'elle est passée en proverbe dans les pays qu'il habite. Comme la jument, la femelle de l'hémione porte près d'un an et met au jour un seul petit à la fois qui n'acquiert tout son développement qu'à l'âge de trois ans.

Une défiance extrême, une pétulance et une mobilité presque continuelles forment les traits principaux du caractère de cet animal. Ces défauts rendent sa domestication assez difficile, et même pendant longtemps on l'a crue impossible ; les faits heureusement prouvent qu'il n'en est pas ainsi.

Le premier individu vivant de cette espèce qui ait paru en France était une femelle assez farouche, envoyée, en 1835, à la ménagerie du Muséum par M. Dussumier. En 1838, le même voyageur envoya à cet établissement un mâle et une femelle adultes. Depuis lors ces animaux y ont non-

seulement vécu, mais encore s'y sont régulièrement reproduits. Des croisements avec des ânesses ont été essayés et ont donné pour résultat des métis participant des caractères du père et de la mère. Ces essais, faits au Muséum d'histoire naturelle depuis 1840, ne laissent aucun doute sur la possibilité de l'acclimatation et de la reproduction, dans nos climats, de ce bel animal, qui est appelé à prendre rang parmi nos animaux auxiliaires, entre le cheval et l'âne.

Quant à la prétendue impossibilité de rendre l'hémione complètement domestique et de le soumettre au frein, un mot suffit pour la faire tomber : il n'a fallu que quelques mois non-seulement pour dompter, mais pour dresser parfaitement au travail plusieurs de ces animaux ; l'un d'eux a été rendu assez docile pour être attelé à une voiture et conduit à grandes guides de Versailles à Paris, par M. Florent Prevost. Des deux métis que possède le Jardin, l'un, celui qui a été donné par M. Audy, lui servait de cheval de cabriolet et était la monture ordinaire de son fils, enfant de dix à douze ans.

Les Tartares et les autres peuples qui habitent le pays de l'hémione sont très-friands de sa chair, qu'ils préfèrent à celle du cheval ; sa peau, d'excellente qualité, est employée par eux à faire des chaussures d'une grande solidité.

TAPIR D'AMÉRIQUE. (TAPIRUS AMERICANUS.)

Allemand : Der Tapir. — Anglais : The Mborebi or Tapir. —
Espagnol : La Danta. — Italien : Il Tapiro anta.

Une femelle adulte.

Cet animal a été donné par M. Bataille.

Le tapir se trouve dans toute l'Amérique du Sud, depuis l'isthme de Panama jusqu'au détroit de Magellan ; mais c'est dans les Guyanes, au Brésil et au Paraguay qu'il est le plus commun. Il vit ordinairement solitaire dans l'intérieur des grandes forêts. Il ne sort guère que pendant la nuit pour chercher sa nourriture, qui consiste en fruits, en racines et en substances végétales. La femelle porte environ dix mois et ne produit jamais qu'un seul petit à la fois.

Naturellement doux et timide, cet animal n'est à craindre que par la brusquerie de ses mouvements. Pris jeune, il s'apprivoise facilement et devient même tout à fait familier. On en a vu à Cayenne aller et venir librement dans les rues de la ville et rentrer d'eux-mêmes dans la maison de leur maître. Ce n'est que depuis Buffon qu'un certain nombre de ces animaux ont été introduits vivants en Europe, où ils ont très-bien vécu, mais sans jamais se reproduire. Considérés seulement comme objet de curiosité, on n'a fait jusqu'ici aucune tentative pour arriver à ce résultat, qui mérite cependant de fixer l'attention ; car la chair du tapir est fort bonne à manger et est très-recherchée à la Guyane et au Brésil, où l'on abat, pour s'en nourrir, lorsqu'ils ont pris leur développement, ceux qu'on élève en domesticité. Daubenton le premier a appelé l'attention sur les avantages qui pourraient résulter de l'acclimatation de cet animal, dont le cuir, dit-il, est excellent et meilleur même que celui du bœuf. Depuis lors, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a repris cette question fort importante et voici comment il s'exprime dans son excellent ouvrage sur la domestication et la naturalisation des animaux utiles : « C'est près du cochon que se place le tapir par ses rapports naturels ; c'est près de lui aussi qu'il se placerait par ses usages. Ce pachyderme est tout aussi aisé à nourrir que le cochon, et peut de même donner une chair abondante, de bonne qualité et d'autres produits alimentaires. »

II. RUMINANTS.

GUANACO ou LAMA SAUVAGE. (AUCHENIA GUANACO.)

Allemand : Das Guanaco oder Huanaco. — Anglais : The Guanaco. Espagnol : El Guanaco. — Italien : Il Guanaco.

Individus mâles et femelles adultes.

Un des mâles a été donné par MM. Péreire et Antides Martin.

LAMA. (AUCHENIA LAMA.)

Allemand : Die Lama. — Anglais : The Llama. — Espagnol : La Llama. Italien : Il Lama.

Individus mâles et femelles adultes.

Les femelles proviennent de la collection de. Le Prestre ; le mâle a été donné par M. Barbey.

ALPACA. (AUCHENIA PACOS.)

Allemand : Der Paco. — Anglais : The Alpaca. — Espagnol : El Alpaca. Italien : Il Alpaga.

Individu mâle adulte.

Cet animal provient du troupeau amené par M. Roehn pour la Société zoologique impériale d'acclimatation.

Lorsque les Espagnols firent la conquête de l'empire. des Incas, ils trouvèrent, dans ces pays, quatre espèces d'animaux fort semblables entre eux, et qu'en raison d'une grossière ressemblance avec le mouton domestique, ils appelèrent Moutons du pays (Carneros de la tierra).

Deux de ces espèces étaient, depuis un temps immémorial, à l'état de domesticité entre les mains des indigènes ; c'étaient le lama et l'alpaca ; les deux autres, le guanaco et la vigogne, vivaient à l'état sauvage dans les hautes régions de la Cordillère des Andes. Depuis ce temps les choses sont restées à peu près dans le même état.

Le lama, qu'on ne trouve jamais à l'état sauvage, vit dans les régions élevées des Andes, en troupes plus ou moins nombreuses appartenant aux Indiens qui, ainsi qu'autrefois, s'en servent comme de bêtes de somme. C'est un animal doux et craintif, qui, lorsqu'il est irrité ou effrayé, n'a d'autre défense que de cracher à la figure de son ennemi une salive verdâtre et de mauvaise odeur. C'est la seule richesse, le compagnon, l'ami du pauvre Indien, dont le caractère paisible s'accorde parfaitement avec celui de l'animal. Il le traite avec la plus grande douceur, ne le bat jamais et ne le charge que dans la proportion connue de ses forces.

La chair du lama est très-bonne à manger ; sa toison très-abondante sert à faire des couvertures et des tissus grossiers, mais très-chauds ; enfin sa peau s'emploie à divers usages et remplace avantageusement celle du mouton.

L'alpaca vit dans les mêmes conditions que le lama, dont il ne diffère que par sa taille un peu moindre et par sa toison longue et soyeuse qui atteint un très-grand degré de finesse. Jamais non plus on ne le trouve à l'état sauvage. Sa laine sert, comme autrefois, à fabriquer de belles étoffes, et est devenue l'objet d'un commerce fort important avec l'Angleterre, qui accapare, à des prix fort élevés, toute celle que fournissent la Bolivie et le Pérou.

Le guanaco vit à l'état sauvage, en troupes composées d'un grand nombre d'individus, dans les Andes de la Bolivie et du Chili, où il se tient à des altitudes moyennes, quoiqu'il descende volontiers dans les plaines : on le trouve aussi assez communément dans les plaines désertes de l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud. Il diffère principalement du lama par la couleur uniforme de sa robe d'un fauve rougeâtre, tandis que celle de son congénère, de même que celle de l'alpaca, est sujette à varier, comme cela arrive à presque tous les animaux soumis à la domesticité. Sa laine courte et dure ne peut servir qu'à faire des tissus grossiers. Le caractère de cet animal est vif, remuant et très-craintif, aussi est-il difficile à apprivoiser. Les Indiens lui font une chasse acharnée pour sa chair qu'ils aiment beaucoup et pour sa peau, dont ils se font des manteaux fort riches et fort chauds.

Enfin la vigogne (nous croyons devoir dire quelques mots sur ce précieux animal, quoiqu'il n'existe plus au Jardin, où nous espérons qu'il sera promptement remplacé) vit, comme le guanaco, à l'état sauvage dans les régions les plus élevées des Andes, sur les limites des neiges perpétuelles, en troupes plus ou moins nombreuses et dans les lieux les plus inaccessibles. Autrefois très-abondante, cette espèce devient de plus en plus rare et menace même de disparaître tout à fait, en raison de la chasse barbare que lui font les indigènes, pour se procurer sa chair et surtout sa laine qui, fine et douce comme le cachemire, est très - recherchée et obtient des prix fort élevés. La vigogne, d'un caractère doux et d'une excessive timidité, s'apprivoise avec la plus grande facilité et devient même très-familière. Quelques tentatives isolées portent à croire qu'il serait possible d'amener cet animal à l'état de domesticité.

Les avantages que l'on pourrait retirer de ces espèces dans nos climats, avaient depuis longtemps attiré l'attention sur la question de les acclimater et de les

propager parmi nous. En 1765, Buffon conçut le projet d'enrichir nos Alpes et nos Pyrénées de ces animaux qui, dit-il, « produiraient plus de biens réels que tout le métal du nouveau monde. » Ce projet n'eut pas de suite. Au commencement de notre siècle, l'impératrice Joséphine reprit cette idée. Un troupeau fut acheté et conduit à Buenos-Ayres par les ordres du roi d'Espagne ; la guerre maritime empêcha de l'amener en Europe. Plus tard, le duc d'Orléans chargea M. de Castelnau d'acheter et d'envoyer en France un troupeau de lamas et d'alpacas, destiné à peupler les montagnes de la France et la chaîne de l'Atlas en Afrique. Ce projet manqua encore par suite d'un malentendu avec l'administration de la marine. Depuis lors, un certain nombre de ces animaux ont été introduits en Europe ; en Angleterre d'abord par lord Derby, puis en France à la ménagerie du Muséum, où ils ont très-bien vécu, et où les lamas se reproduisent aussi régulièrement que nos ruminants indigènes.

En 1849, le gouvernement français fit l'acquisition d'un troupeau qui avait appartenu au roi de Hollande ; mais ces animaux, mal soignés et surtout mal nourris, moururent tous jusqu'au dernier. Enfin, en 1859, la Société zoologique impériale d'acclimatation résolut d'achever, avec ses propres ressources, l'œuvre tant de fois commencée en vain. M. Roehn, qui avait déjà introduit heureusement deux troupes de ces animaux à la Havane et aux États-Unis, fut chargé d'acheter et d'amener en France un troupeau de quarante têtes, alpacas, lamas et vigognes. Cette entreprise a réussi jusqu'à un certain point. Un certain nombre des individus ont succombé, depuis leur arrivée, aux fatigues excessives d'un voyage de terre et de mer rendu plus pénible par des circonstances imprévues. Les animaux qu'on a pu sauver, distribués aujourd'hui dans des localités convenables, sont en voie de prospérité. Pour compléter son œuvre M. Roehn va repartir, sous les auspices de la Société d'acclimatation, pour ramener de

nouvelles têtes et surtout des vigognes, qu'il serait si important de pouvoir acclimater et propager dans nos montagnes.

CERF COMMUN. (CERVUS ELAPHUS.)

Allemand : Der Hirsch. — Anglais : The Stag or Red deer. —
Espagnol : El Ciervo comun. — Italien : Il Cerro comune.
Une biche adulte.

Ce bel animal, que tout le monde connaît, est propre aux régions tempérées de l'Europe, où il vit à l'état sauvage dans les grands bois, et à demi domestique dans nos parcs. Autrefois très-commun dans les grandes forêts qui existaient en France, il y est assez rare aujourd'hui. En Angleterre il l'est encore davantage. Au nord, on le trouve jusqu'au 65° degré de latitude. Il abonde en Allemagne, en Russie, surtout dans le Caucase et dans la partie méridionale de la Sibérie. On assure qu'il n'existe plus en Espagne, où il était fort abondant au temps de la domination romaine.

Le cerf, d'un naturel doux et craintif, est susceptible de s'apprivoiser facilement. Les sens de l'ouïe, de la vue et de l'odorat sont chez lui très-développés ; enfin sa légèreté à la course est extrême.

La chasse de cet animal, depuis les temps les plus reculés, a été considérée comme un divertissement réservé aux rois et aux princes. Sa chair est peu recherchée à cause de son fumet très-prononcé ; celle de la biche et du faon est au contraire fort bonne. Sa peau est employée en mégisserie et ses bois servent à plusieurs usages dans l'industrie.

CERF DE VIRGINIE. (CERVUS VIRGINIANUS.)

Allemand : Der amerikanische Hirsch. — Anglais : The virginian Deer. Espagnol : El Ciervo de Virginia. — Italien : Il Cervo di Virginia.
Cerf et biche adultes.

Ces animaux proviennent de la collection de M. Le Prestre.

Décrite par les zoologistes tantôt sous le nom de cerf, tantôt sous celui de daim, avec lequel elle a quelques rapports par l'aplatissement de son bois et les variations de couleur de son pelage sous l'influence de la double mue qui lui est propre, cette espèce est originaire des contrées tempérées de l'Amérique septentrionale, et habite principalement les parties boisées des États-Unis entre la Louisiane et le Vermont. Très-commun dans ces contrées, avant l'établissement des Européens, cet animal formait, avec le bison, la base de la nourriture des nations indiennes qui possédaient ces vastes et fertiles régions. La civilisation, avec ses défrichements et ses établissements de toute espèce, l'a chassé devant elle et aujourd'hui on ne le rencontre plus guère que dans les parties encore boisées.

Le cerf de Virginie prend son poil d'hiver en octobre et celui d'été en avril. La chute des bois a lieu vers la fin de l'hiver, à une époque un peu variable suivant la douceur ou la rigueur du climat. La femelle met bas ordinairement dans les mois de juillet et d'août, habituellement un seul petit, mais quelquefois deux.

Les mœurs de cette espèce à l'état sauvage sont très-peu connues. M. Harlan, dans sa faune américaine, donne le détail suivant : Le cerf de Virginie est un ennemi terrible du serpent à sonnettes qu'il ne craint pas d'attaquer. S'il aperçoit un de ces dangereux reptiles, il saute en l'air à une grande hauteur au-dessus de lui, et ramenant ensemble ses pieds de devant qui forment alors un plan

solide, retombe sur lui de tout son poids. Il renouvelle cette manœuvre jusqu'à ce que son ennemi reste mort sur la place.

L'acclimatation de cet animal en France n'offre pas de difficultés ; pendant longtemps ce cerf a vécu et s'est reproduit à la ménagerie du Muséum, sans qu'il fût nécessaire de lui donner beaucoup de soins. De 1831 à 1856, le nombre de naissances à la ménagerie du Muséum a été de trente-trois. Sa propagation dans nos parcs et dans nos forêts serait très à désirer, car sa chair est abondante et excellente à manger. Elle offre aux États-Unis une ressource alimentaire ; on sale et on conserve cette viande comme celle du cochon. Dans l'Ohio, on la fait sécher et on la vend sous le nom de jambon, dont on embarque des quantités assez considérables pour le cours inférieur du Mississipi. La peau de ce cerf est aussi fort recherchée pour certains ouvrages de mégisserie.

CERF D'ARISTOTE. (CERVUS ARISTOTELIS.)

Allemand : Der Aristoteles's Hirsch. — Anglais : The Samboo. — Espagno El Ciervo de Aristoteles. — Italien : Il Cervo d'Aristotele.

Cerf et biches adultes.

Le mâle est un don de S. M. l'Empereur.

Originaire de l'Inde, cette espèce se trouve sur les côtes du Malabar et du Coromandel, au Bengale, dans le Népaül et dans les îles de Java et de Sumatra. Un peu moins grande que le cerf commun, elle se rapproche du chevreuil par ses bois. Quoique d'un naturel farouche, elle s'apprivoise facilement au point de devenir familière.

C'est M. Dussumier qui, en 1838, introduisit en France les premiers individus vivants de cette espèce, lesquels, depuis cette époque, y ont vécu et s'y sont régulièrement reproduits. M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire a fait mettre en liberté, dans divers parcs, des mâles et des femelles, qui s'y sont parfaitement acclimatés et ont donné des produits. Ce fait et plusieurs autres ne laissent aucun doute sur la possibilité de propager parmi nous ce bel animal, comme animal de chasse, pour sa chair, qui est excellente, et pour sa peau qui pourrait offrir une certaine utilité.

CERF AXIS. (CERVUS AXIS.)

Allemand : Der Gangeshirsch. — Anglais : The spotted Axis.
— Espagnol : El Ciervo manchado. — Italien : Il Cervo indiano.

Cerf et biches, adultes et jeunes.

Ces animaux proviennent des collections de MM. Le Prestre et de Souancé.

Le continent indien est la patrie de l'axis. On le trouve dans toute la partie australe de l'Asie jusqu'aux forêts basses de la chaîne de l'Himalaya.

Cet animal paraît avoir été introduit en Europe vers le milieu du siècle dernier. Buffon rapporte que la ménagerie de Versailles en possédait des troupes qui se reproduisaient aussi facilement que les daims. Ce fait, et un grand nombre d'autres, ne laissent aucun doute sur la possibilité de le propager parmi nous. Sa chair est excellente et abondante ; et sa peau ne le cède en rien à celle du daim, si recherchée pour la mégisserie. On assure que, dans quelques parties de l'Inde, on élève l'axis en domesticité pour l'engraisser et l'abattre comme animal de boucherie. Ces quelques mots suffisent pour faire apprécier l'importance qu'il y aurait à acclimater dans notre pays ce

bel animal, ce qui d'ailleurs ne paraît pas offrir de sérieuses difficultés. Considéré, dans les premiers temps, comme un objet de luxe et de fantaisie pour l'ornement des parcs, il pourrait un jour, suffisamment multiplié, augmenter nos ressources alimentaires.

CERF-COCHON. (CERVUS PORCINUS.)

Allemand : Der Schweinhirsch. — Anglais : The Hog or porcine Deer. Espagnol : El Ciervo porcino. — Italien : Il cervo porco.

Cerfs et biches, adultes et jeunes.

Un de ces derniers est né au Jardin. Les adultes proviennent de la collection de M. de Souancé et de celle de M. Le Prestre.

Ce cerf, l'un des plus petits du genre, est, comme le précédent, originaire de l'Inde et se trouve le plus communément au Bengale. Il est des pays où, depuis longtemps déjà, il a été réduit à une sorte de domesticité, et où on l'engraisse et le mange comme le cochon parmi nous. C'est même de là que lui vient le nom qu'il porte et non d'une ressemblance extérieure quelconque avec cet animal.

C'est encore à M. Dussumier que sont dus les premiers individus vivants venus en France en 1835. Depuis lors, ils n'ont pas cessé de s'y perpétuer dans les parcs du Muséum, et cela presque sans aucun soin. Des individus ont même pu être mis à l'état complet de liberté dans les bois.

La facilité avec laquelle cet animal s'apprivoise, sa rusticité qui lui permet de supporter, sans en souffrir, les vicissitudes de nos climats, et enfin sa fécondité, font vivement désirer que l'on puisse le propager en France ; car sa chair excellente pourrait un jour nous fournir un nouvel aliment d'une qualité supérieure.

CERF RUSA. (CERVUS HIPPELAPHUS.)

Allemand : Der javanische Hirsch. — Anglais : The great Rusa. — Espagnol : El Ciervo javanés. — Italien : Il Cervo di Java.

Individu mâle adulte.

Cet animal provient de la collection de M. Le Prestre.

Le cerf rusa habite l'archipel Indien ; il est commun dans l'île de Java et surtout dans celle de Bornéo, où il vit par troupes de cinquante à cent individus, qui se tiennent, de préférence, dans les lieux découverts coupés par des halliers épais. Sa chair passe pour un morceau friand parmi les habitants de ces îles, qui lui font une chasse fort active. Quelques individus isolés ont été introduits et ont vécu en Europe ; mais nous ne sachons pas qu'ils s'y soient jamais reproduits. Le rusa n'est pour nous, jusqu'ici, qu'un animal d'ornement.

CERF DE BORNÉO.

Cerf et biche adultes.

Cette espèce, qui n'a pas encore été déterminée, mais qui se rapproche beaucoup du cerf rusa, est originaire de l'Inde ; ses habitudes nous sont tout à fait inconnues.

DAIM ORDINAIRE. (CERVUS DAMA.)

Allemand : Der Damhirsch. — Anglais : The fallow Deer. —

Espagnol : El Gamo. — Italien : Il Cervo daino.

Individus mâle et femelles, adultes et jeunes.

Ils proviennent de la collection de M. Le Prestre.

Le daim qui, suivant G. Cuvier, serait originaire de la Barbarie, est abondamment répandu dans toutes les contrées tempérées de l'ancien continent. Il est beaucoup moins commun en France que le cerf ; le contraire a lieu en Angleterre. Cet animal vit en troupes dans les parcs ; il préfère aux grandes forêts les bois couverts, les champs et les collines. Il présente assez souvent des variétés de taille et de couleur, dont les plus remarquables sont la noire et la blanche. D'un naturel doux et timide il s'apprivoise beaucoup plus facilement que le cerf. La chasse du daim est le plaisir favori de la noblesse anglaise, qui regarde sa chair comme le gibier par excellence. Tout le monde sait combien sa peau est recherchée par l'industrie du chamoiseur.

ANTILOPE NILGAU (ANTILOPE PICTA.)

Allemand : Der Nylgau. — Anglais : The Nylghau. — Espagnol : L'Antilope pintada ó Nilgó. — Italien : L'Antilope dipinto.

Individus mâle et femelles, adultes et jeunes.

Les adultes proviennent de la collection de M. Le Prestre ; les jeunes sont nés au Jardin.

Ce magnifique animal, dont le nom formé de deux mots hindoustanis signifie Taureau blanc, est originaire du bassin de l'Indus, et se trouve spécialement dans les vallées qui séparent ce fleuve de la Tartarie et dans le pays de Cachemire. On le rencontre aussi, mais plus rarement, dans les provinces occidentales de l'Inde et jusqu'à Bombay. Il habite les forêts solitaires les plus épaisses, d'où il ne sort que le matin et même la nuit pour venir pâture dans les lieux découverts.

Le naturel du nilgau est vif et inquiet ; mais ce qui le caractérise surtout, c'est une timidité excessive qui le fait.

s'effrayer de tout, au point de se précipiter sur tout ce qu'il rencontre et même de se briser contre les obstacles. Cependant, avec quelques soins, on parvient à l'appivoiser et même à le rendre familier.

La manière de combattre de cet animal est assez extraordinaire : il commence d'abord par se laisser tomber sur les genoux devant son adversaire, puis s'avance sur lui dans cette posture avec assez de vitesse, et arrivé à la distance qu'il juge convenable, il se relève brusquement et s'élance sur lui avec la rapidité d'une flèche.

C'est en 1767 qu'on a vu, dans le parc de lord Clive, le premier couple de ces animaux vivants introduits en Europe. Quelques années après, un autre couple fut envoyé en présent, de Bombay, à la reine d'Angleterre. Non-seulement ils ont vécu sans paraître souffrir du climat, mais ils se sont reproduits plusieurs fois. Depuis lors, la même chose a eu lieu à la ménagerie de Knowsley, à celle du Muséum de Paris, à San-Donato, chez le prince Demidoff, et enfin au Jardin.

Outre sa chair très-abondante et savoureuse, très-recherchée dans l'Inde depuis des temps très-reculés, le nilgau fournit un cuir d'une grande épaisseur et d'une résistance extrême dont l'industrie tirerait un grand parti. Ces avantages font vivement désirer que l'on s'efforce de multiplier cet animal, qui pourrait un jour devenir pour nous un véritable animal de boucherie.

ALGAZELLE ou ANTILOPE LEUCORYX. (ANTILOPE LEUCORYX.)

Allemand : Die Säbelantilope. — Anglais : The Oryx. —
Espagnol : La Antilope oris. — Italien : La Gazzella
bianca.

Individus mâles et femelles adultes.

Un d'eux provient de la collection de M. Le Prestre.

L'algazelle est originaire de l'Afrique centrale ; on la trouve depuis la Nubie jusqu'au Sénégal. Elle vit dans les lieux déserts, en troupes plus ou moins nombreuses qui forment la proie ordinaire des lions et des panthères. Comme toutes ses congénères, elle est d'une douceur et d'une timidité extrêmes et s'apprivoise très-aisément. Sa rapidité à la course est des plus grandes. Elle s'est plusieurs fois reproduite en Europe, surtout dans le parc de Schönbrunn, près de Vienne. Sa chair est, dit-on, d'une très-bonne qualité. Pour nous, c'est un charmant animal d'ornement.

ANTILOPE-GAZELLE. (ANTILOPE DORCAS.)

Allemand : Die Gazelle. — Anglais : Th Gazelle. —
Espagnol : La Antilope Gaceli. — Italien : La Gazzella
africana.

Individus mâle et femelles adultes.

Ils ont été donnés par M. le commandant Loche et par M. le colonel Marguerite.

A peu près de la taille du chevreuil, cet animal, mentionné par Élien sous le nom de Dorcas, vit en troupes nombreuses dans le nord de l'Asie et s'étend jusqu'en Syrie. Comme nous l'avons dit pour l'algazelle, c'est la proie ordinaire des grands carnassiers du désert. Quoique d'une timidité qui est passée en proverbe, l'antilope-gazelle ne laisse pas de se défendre vigoureusement et avantageusement contre certains ennemis. Attaqués, ces animaux forment un cercle autour de leur adversaire et lui présentent un rang serré de cornes pointues qui ne laissent pas d'être redoutables.

La beauté des yeux, la douceur du regard, l'élégance et la grâce des mouvements de la gazelle ont, depuis longtemps,

attiré l'attention et fourni aux poètes arabes de gracieuses comparaisons.

La chair de cet animal est fort bonne et, dit-on, semblable à celui de notre chevreuil. Dans les pays qu'il habite on le chasse avec des chiens et avec le faucon : cette dernière manière est le principal amusement des personnes riches. On le prend encore en lâchant, dans la troupe, quelques gazelles apprivoisées dont les cornes sont garnies de nœuds coulants, dans lesquels les individus sauvages s'embarrassent et sont retenus jusqu'à l'arrivée des chasseurs.

Comme l'algazelle, ce charmant animal s'apprivoise avec la plus grande facilité.

ANTILOPE dite EDMI.

Individu mâle adulte.

C'est une espèce voisine de la précédente qui habite le nord de l'Afrique, et dont nous ne connaissons pas encore les habitudes, qui se rapprochent sans doute de celles de ses congénères.

BOEUF DOMESTIQUE. (Bos TAURUS.) RACE SAUVAGE D'ÉCOSSE.

Un bœuf adulte.

C'est un don de S. G. le duc d'Hamilton.

Cette race, qu'on a autrefois confondue avec le bœuf sauvage de Lithuanie, connue sous le nom d'Urus, mais qui en diffère essentiellement par sa taille plus petite et par ses cornes beaucoup moins grandes, se trouvait à l'état sauvage, vers la fin du dernier siècle, dans beaucoup de

grands parcs en Angleterre et surtout en Écosse, où on la regardait généralement comme descendant de la race domestique existante autrefois dans le pays et devenu sauvage. Aujourd'hui cette race a presque disparu, et on n'en rencontre des troupeaux que dans les propriétés du comte de Tancarville, à Chillingham, et dans les parcs du duc d'Hamilton, où il en existe d'assez nombreux individus qui vivent entièrement à l'état sauvage. Ce bœuf se distingue par la couleur entièrement blanche de tout le corps, excepté celle du mufle et de l'intérieur des oreilles, qui est noire. Sa taille est un peu au-dessous de la moyenne.

La chair de ces animaux, que l'on chasse quelquefois en grand appareil, est des plus savoureuses et de beaucoup supérieure à celle des races domestiques.

BOEUF A BOSSE ou ZÉBU. (Bos INDICUS.)

Allemand : Der Zebu. — Anglais : The Zebu. — Espagnol : El Zebú. Italien : Il Zebu.

1. GRANDE RACE DU SOUDAN.

Taureau adulte.

Donné par S. A. le prince Halim.

2. RACE DU SÉNÉGAL.

Taureau et vache adultes.

Donnés par S. E. le Ministre de l'agriculture.

3. RACE NAINE.

Taureau et vache adultes.
Donnés par M. de Pontalba.

Le zébu de la grande race a été connu des anciens et on le trouve mentionné dans Élien. La première des races indiquées ci-dessus est originaire de l'Afrique et principalement du Soudan égyptien. La seconde est propre à l'Afrique occidentale et se rencontre spécialement au Sénégal. Enfin la troisième existe dans l'Inde et dans les îles de la Sonde.

Ce qui distingue particulièrement les zébus des autres espèces de la race bovine, c'est l'espèce de bosse qu'ils portent au-dessus du garrot, et qui leur a fait donner le nom de Bœuf à bosse, sous lequel on les désigne vulgairement.

Les zébus, dont le caractère est doux et même caressant, sont domestiques dans les pays qu'ils habitent. Dans certaines parties du continent Indien, ce sont presque les seules bêtes de trait. Ces animaux, dont l'allure égale presque celle des chevaux et leur permet de parcourir rapidement de longues routes, servent aussi de monture. Pour cela on les ferre ; on les harnache comme on fait des chevaux et on les guide, au lieu de mors, au moyen d'une corde qu'on leur passe dans la cloison des narines, percée à cet effet dans la jeunesse de l'animal.

C'est le zébu indien que les brahmes regardent comme un animal presque divin et dont ils ne mangent jamais la chair, pas plus d'ailleurs que celle des autres êtres ayant vie. Cette viande ne vaut pas, assure-t-on, celle de nos bœufs domestiques ; mais le cuir du zébu est des meilleurs.

Cet animal, introduit depuis assez longtemps en Angleterre, s'est reproduit, pendant plusieurs générations successives, dans les parcs de ce pays, au Muséum de Paris et ailleurs. Il s'allie sans difficulté avec les races domestiques de nos climats et donne des produits féconds. Des expériences faites à l'île de France ne laissent non-

seulement aucun doute à cet égard, mais prouvent encore qu'après quelques générations, la bosse qui caractérise cette race disparaît complètement.

Quant à la race naine elle ne sert guère, dans les pays où elle existe, que pour traîner des chariots légers et proportionnés à sa taille. Sa petite taille en fait un animal de curiosité et d'ornement.

YAK ou BŒUF A QUEUE DE CHEVAL. (BOS GRUNNIENS.)

Allemand : Der Yack. — Anglais : The grunting Bull or Yak. Espagnol : El Buey gruñidor. — Italien : Il Bore grugnante.

1. RACE BLANCHE.

Un taureau et une vache adultes.

Ces animaux proviennent du troupeau appartenant à la Société impériale zoologique d'acclimatation, et qui est formé d'individus amenés en France par M. de Montigny en 1854 et de leurs descendants.

2. RACE NOIRE SANS CORNES.

Un taureau et une vache.

Ces individus, dont, l'un a été amené par M. de Montigny, ont été donnés par M. le comte de Morny.

3. MÉTIS D'YAK ET DE VACHE DOMESTIQUE.

Ces individus sont nés dans le département des Basses-Alpes et ont été donnés par M. Faudon.

L'yak, si remarquable par son aspect farouche et par la longue et abondante toison qui le couvre entièrement, est originaire de l'Asie centrale et spécialement des montagnes de l'Hymalaya, où on le rencontre encore de nos jours à l'état sauvage. Il vit en troupes, plus ou moins nombreuses, dans les endroits les plus froids et n'en descend que lorsque tout est couvert de neige.

Cet animal aime l'eau comme le buffle et nage fort bien. On a remarqué qu'en sortant de l'eau, il aime à se frotter contre les arbres et les rochers et à se rouler dans la poussière comme le cheval. D'un naturel très-farouche, il semblerait, au premier abord, absolument indomptable, et cependant, comme nous allons le dire, il n'en est rien. Lorsqu'il entre en colère, il hérisse les longs poils qui le couvrent et relève la queue. Il ne mugit pas comme nos bœufs ordinaires ; mais il fait entendre un grognement tout particulier, sourd et très-bas, d'où lui est venu le nom de Bœuf grognant, un des noms vulgaires qu'il porte en français et en plusieurs langues.

L'yak s'allie facilement avec la vache ordinaire et donne des métis féconds qui, déjà du temps de Marco-Polo, étaient employés aux travaux des champs. Les Tartares nomades ne s'en servent pas pour labourer ; mais ils emploient comme bêtes de somme les individus de pur sang qu'ils ont parfaitement domestiqués. Avec leur poil long et soyeux, on fait des tentes imperméables à la pluie. La queue garnie, comme celle du cheval, de beaux crins, mais plus fins et plus souples, est estimée dans tout

l'Orient comme un objet de parure et de luxe ; elle sert à faire des chasse-mouches. Teinte en rouge on l'emploie, en Chine, à orner les bonnets d'été ; enfin, chez les Persans et chez les Turcs, elle est la marque distinctive de certaines dignités militaires.

Les très-jeunes individus sont couverts d'une toison très-frisée qui se rapproche beaucoup de la fourrure qu'on nomme Astracan. Enfin la chair de l'yak, au dire des voyageurs, est très-bonne et son lait excellent.

Cependant le bœuf à queue de cheval, malgré les avantages qu'il peut présenter, n'avait fixé l'attention de personne et n'était guère connu que par ce que Pallas en avait dit dans son beau mémoire sur cet animal. Un individu vivant avait, il est vrai, fait partie, pendant quelque temps, de la ménagerie de lord Derby ; mais il n'avait jamais été vu en France, où son squelette et sa dépouille même manquaient à nos collections.

Enfin en 1854, M. de Montigny, alors consul général de France à Chang-Haï en Chine, a comblé ce vide de la science en amenant lui-même en France, du siège de son consulat, un troupeau de douze têtes qu'il avait fait venir à grands frais du Thibet, en vue de les acclimater dans notre pays.

Ce beau troupeau, composé de cinq taureaux et sept vaches, a d'abord été déposé à la ménagerie du Muséum, où l'on peut en voir encore un certain nombre.

Distribués ensuite par la Société impériale zoologique d'acclimatation, dans diverses localités froides et montagneuses, dans le Cantal, dans le Jura et dans les Alpes, ces animaux n'ont pas cessé de prospérer et de se multiplier régulièrement ; on a surtout obtenu au Muséum un plein succès. Ils ont donné des métis superbes et aujourd'hui il ne reste plus aucun doute sur leur complète acclimatation.

CHÈVRE DU SÉNÉGAL. (CAPRA DEPRESSA.)

Allemand : Die kleine Ziege. — Anglais : The little african Goat. — Espagnol : La Cabra enana del Senegal. — Italien : La Capra d’Affrica.

Boue et chèvres adultes.

Ces animaux ont été donnés par M. le lieutenant de vaisseau Alfred de Sennal.

Cette espèce remarquable par sa petite taille, qui seule la distingue de la chèvre commune, paraît originaire des parties méridionales de l’Afrique et se trouve communément au Sénégal. Transportée en Amérique depuis un temps fort reculé, elle n’y a éprouvé aucun changement.

Sa chair est beaucoup meilleure que celle de l’espèce domestique ; elle s’engraisse avec facilité et son chevreau est un morceau fort délicat.

CHÈVRE TRÈS-NAINE D’AFRIQUE. (CAPRA PUSILLA AFRICANA.)

Bouc et chèvre adultes.

Plus petite encore que la précédente, cette chèvre est propre à l’Afrique méridionale et se rencontre spécialement dans les environs du cap de Bonne-Espérance. Sa chair est très-bonne à manger.

CHÈVRE D’ÉGYPTE. (CAPRA AEGYPTIACA.)

Allemand ; : Die Ægyptische Ziege. — Anglais : The Egyptian Goat. Espagnol : La Cubra egipciana. — Italien : La Capra d'Egitto.

Bouc et chèvre adultes.

Ces animaux sont un don de Mme Passy.

Cette espèce, qui se distingue des autres par ses oreilles larges et pendantes et par son chanfrein extrêmement busqué, est commune dans le nord de l'Afrique et principalement dans la haute Égypte, où elle est domestique.

Introduites en France, il y a une vingtaine d'années, plusieurs de ces chèvres ont vécu, pendant quelque temps, au Muséum d'histoire naturelle ; elles avaient peu fixé l'attention et avaient disparu. Réintroduites de nouveau, depuis quelques années, avec le jeune hippopotame, auquel elles servaient de nourrices pendant son voyage depuis la haute Égypte jusqu'à Paris, elles se sont parfaitement acclimatées et régulièrement reproduites. La chèvre d'Égypte donne abondamment un lait délicieux et est d'une extrême sobriété. Ces qualités font désirer que cette race se propage parmi nous.

CHÈVRE D'ANGORA. (CAPRA ANGORENSIS.)

Allemand : Die angorische Ziege. — Anglais : The Angora Goat. — Espagnol : La Cabra de Angora. — Italien : La Capra d'Angora.

Bouc et chèvres adultes.

Ces animaux proviennent des troupeaux introduits, en 1854, par la Société impériale zoologique d'acclimatation et par M. le maréchal Vaillant et l'émir Abd-el-Kader.

La chèvre d'Angora est répandue dans toute l'Asie, autour des montagnes du Thibet et même au delà des plaines centrales, depuis l'Arménie jusqu'à la Tartarie chinoise. C'est surtout à Angora et dans ses environs qu'on la trouve à l'état domestique, en troupeaux plus ou moins nombreux, qui vivent presque toute l'année à l'air et se tiennent de préférence sur les collines sèches, évitant avec soin les plaines humides et le voisinage des forêts.

Cette espèce se distingue de toutes les autres par la qualité de son poil, qui, long, fin, soyeux et brillant, sert à fabriquer de très-belles étoffes. Le poids moyen d'une toison est d'un kilogramme, et le seul district d'Angora en fournit au commerce environ 500 000 kilos qui sont payés un prix très-élevé.

Tournefort est le premier qui ait appelé l'attention sur les avantages que cet animal pourrait procurer à l'Europe. Diverses tentatives d'introduction eurent lieu, mais sans résultats définitifs, jusqu'en 1830, que le roi d'Espagne, Ferdinand VII, fit venir un troupeau de 100 de ces chèvres qui se sont parfaitement ; acclimatées dans certaines localités. Enfin, en 1854, la Société impériale zoologique d'acclimatation entreprit de résoudre la question pour la France. Elle fit venir, à ses frais, un troupeau de 76 têtes qui, réuni à un autre de 16 têtes que l'émir Abd-el-Kader avait envoyé en cadeau à M. le maréchal Vaillant, a été distribué dans diverses localités de l'Empire, dans le Jura, la Drôme, le Cantal, etc. Ces divers troupeaux sont aujourd'hui dans l'état le plus prospère, et chacun a pu voir, à la dernière exposition des produits agricoles, les magnifiques tissus fabriqués avec leurs toisons par M. Davin.

L'acclimatation de cette race si précieuse est un fait aujourd'hui accompli ; il ne reste plus qu'à la propager dans les localités convenables.

MOUFLON DE CORSE. (OVIS MUSIMON.)

Allemand : Das Muflon. — Anglais : The Mufflon. —
Espagnol : La Oveja silvestre de Corsica. — Italien : Il
Muflone.

Individus mâles et femelles adultes.

Le mouflon, connu des anciens et mentionné spécialement par Pline le naturaliste, sous les noms de Musmon et de Ophion, habite les parties les plus élevées de la Corse et de la Sardaigne, sur les montagnes occidentales de la Turquie et très-probablement dans quelques îles de l'Archipel grec.

A l'état sauvage il vit en troupes d'une centaine d'individus conduites par un mâle vieux et courageux.

Ces troupes ne quittent jamais les parties élevées des régions montagneuses des pays énumérés ci - dessus ; mais elles se tiennent toujours au-dessous du niveau des neiges perpétuelles. A une certaine époque de l'année elles se divisent en bandes plus petites, composées de quelques femelles et d'un seul mâle adulte. Quand deux de ces derniers se rencontrent, ils se livrent à coups de tête, à la manière des béliers, des combats acharnés, qui souvent ne se terminent que par la mort de l'un des champions.

La femelle du mouflon porte cinq mois et met bas, en avril ou en mai, ordinairement deux petits qui courent presque en naissant. Elle a pour eux beaucoup de soins et de tendresse. Les petits atteignent leur entier développement à l'âge de trois ans.

Ces animaux sont d'une timidité extrême et paraissent avoir fort peu d'intelligence. Pris jeunes, ils s'apprivoisent

avec la plus grande facilité et deviennent même très-familiers ; mais il arrive souvent que les mâles, en vieillissant, deviennent méchants et attaquent, sans raison apparente, les personnes qu'ils connaissent le mieux. C'est ce qu'on a observé dans l'île de Sardaigne où l'on élève beaucoup de ces animaux en domesticité.

Le croisement du mouflon avec la brebis ordinaire, et vice versa, donne des métis féconds déjà connus des anciens qui leur donnaient le nom de Umbri.

On a cru pendant longtemps que cet animal était la souche originaire du mouton domestique. Les travaux récents sur les origines des animaux domestiques ne laissent aujourd'hui aucun doute sur l'inexactitude de cette opinion. Les naturalistes actuels croient, comme Pallas, que le mouton domestique est d'origine asiatique, de même que plusieurs autres animaux que l'homme a soumis à son pouvoir.

La chair du mouflon est très-bonne ; celle des jeunes est même un manger délicat.

MOUFLON A MANCHETTES. (OVIS TRAGELAPHUS.)

Allemand : Das afrikanische Wildschaf. — Anglais : The Mufflon of Africa. — Espagnol : La Oveja silvestre de Africa. — Italien : Il Muflone d'Affrica.

Individus mâle et femelles adultes.

Ils proviennent de la collection de M. Le Prestre.

Ce bel animal habite les lieux déserts et escarpés du nord de l'Afrique et se trouve jusqu'en Égypte. Il ne diffère guère du précédent que par sa taille un peu plus grande et

par les touffes de poils longs et soyeux qui entourent le bas de ses jambes.

Ce n'est pour nous qu'un animal d'ornement.

MOUTON DOMESTIQUE. (OVIS ARIES.)

Allemand : Das Shaf. — Anglais : The Scheep. — Espagnol : El Carnero doméstico. — Italien : Il Moritone domestico.

1. RACE MÉRINOS DE NAZ. (OVIS HISPANICA.)

Allemand : Das Merinoschaf. — Anglais : The Merino. — Espagnol : El Carnero merino. — Italien : Il Montone merinos.

Bélier et brebis adultes et leur agneau.

Ces animaux, qui ont figuré, hors de concours, à l'Exposition des produits agricoles de 1860, ont été donnés par M. le général Girod de l'Ain.

Cette race si précieuse par la beauté et la finesse de sa laine n'est pas, comme on le croit généralement, propre au sol de l'Espagne.

Il paraît certain qu'elle est originaire du nord de l'Afrique ; mais on ignore absolument l'époque de son introduction dans la péninsule ibérique.

Après avoir, pendant des siècles, appartenu exclusivement à cette contrée, le mérinos est aujourd'hui répandu dans toute l'Europe et même au delà des mers.

La première pensée de l'introduire en France remonte à Colbert, ce créateur de l'industrie française. Des circonstances inconnues l'empêchèrent de s'y arrêter.

Depuis, mais longtemps après, plusieurs tentatives furent faites : d'abord par M. de Perce qui fit, vers 1720, dans le parc de Chambord, des essais de métissage qui réussirent très-bien. Plus tard, Daubenton, d'après les ordres de Trudaine, reprit ces expériences qui eurent un plein succès, lorsqu'il eut reçu, en 1776, un troupeau de 200 mérinos acquis par le gouvernement. La question de l'acclimatation de cette espèce dans notre pays, qu'on avait jusqu'alors regardée comme impossible, était complètement résolue. Mais tant de soins et de dépenses furent perdus ; on ne put lutter contre la routine des éleveurs. Ce ne fut qu'en 1786 que l'expérience fut reprise par Louis XVI, qui fit venir d'Espagne un troupeau de plus de 300 têtes, lequel, établi à Rambouillet, est devenu la souche d'un grand nombre d'autres en France et à l'étranger.

L'élan donné ne s'arrêta plus ; une foule d'hommes distingués s'occupèrent de cette question importante. Parmi eux nous devons citer en première ligne M. Girod de l'Épeneux, MM. Perrault de Jotemps, Montanier et Girod de l'Ain, qui se proposèrent de conserver pure la race espagnole et qui y ont complètement réussi. Ils ont ainsi formé cette race supérieure connue, dans le monde entier, sous le nom de Mérinos de Naz, qui, pour la finesse et la beauté de sa laine, ne le cède en rien aux plus beaux troupeaux de Ségovie, d'où elle tire son origine.

2. RACE MÉRINOS GRAUX DE MAUCHAMP.

Bélier et brebis adultes et leur agneau.

Ces animaux, comme les précédents, ont figuré à l'Exposition de 1860, et ont été donnés par M. Graux (de

Mauchamp).

L'origine de cette race précieuse est due entièrement au hasard ; mais c'est à la sagacité et au zèle persévérant de M. Graux, cultivateur distingué à Mauchamp, département de l'Aisne, que l'on doit son établissement ou plutôt sa création. En 1828, il naquit, dans le troupeau mérinos de choix et importé d'Espagne à son origine, que possédait M. Graux, un agneau difforme et presque monstrueux, mais dont la laine, presque lisse et très-différente de celle de la mère, était remarquable par sa finesse, sa douceur et son brillant semblable à celui de la soie. Tout autre qu'un observateur aussi intelligent eût rejeté ce petit monstre ; mais M. Graux vit en lui le germe de toute une révolution à faire dans la nature de la laine mérinos, qui, excellente pour certains usages, n'est pas propre à certains autres. Il éleva avec soin le petit animal ; puis, lorsque le temps fut venu, il l'allia avec des brebis choisies dont la nature de laine différait le moins de la sienne. Éliminant ensuite avec sévérité tous les agneaux provenus de ces alliances qui ne reproduisaient pas la qualité de laine de leur père ; conservant au contraire ceux qui s'en rapprochaient le plus, il est parvenu, après un certain nombre d'années et par des travaux et des dépenses incalculables, à créer un troupeau d'une race tout à fait nouvelle et qui aujourd'hui se reproduit invariablement. Des soins intelligents ont fait complètement disparaître les vices de conformation physique, et maintenant le mérinos soyeux, dit Graux de Mauchamp, ne laisse rien à désirer sous le rapport de la forme et de la rusticité.

La laine de cette race est lisse, soyeuse, nacrée, brillante comme le cachemire dont elle a la douceur, et offre aussi quelque similitude avec le poil de chèvre, dont elle diffère cependant essentiellement par son extrême finesse. Elle l'emporte même, suivant l'opinion de M. Davin, un de nos plus habiles manufacturiers, sur le cachemire, en ce qu'elle ne présente jamais ces poils rudes et grossiers connus sous

le nom de jar, et qu'elle prend mieux la teinture. Les essais faits par le même M. Davin, qui a fabriqué, avec cette laine, diverses étoffes et même des châles imités de cachemire, ne laissent aucun doute à cet égard.

De si grands avantages n'ont pu manquer d'éveiller l'attention des éleveurs éclairés. La ferme impériale de Gévèrolles possède un troupeau de mérinos soyeux. Plusieurs propriétaires de différents points de la France s'occupent de la transformation de leurs troupeaux mérinos ordinaires ; le roi d'Espagne en a fait venir, à grands frais, un petit troupeau ; enfin on demande des béliers de cette race dans diverses contrées de l'Europe et jusque dans l'Amérique du Sud et en Australie.

3. LE MOUTON NAIN DE CRIMÉE.

Bélier et brebis adultes.

Cet animal, qui n'est remarquable que par sa petite taille, se trouve dans toute l'Europe orientale. Sa laine est assez grossière, mais sa chair est, assure-t-on, des plus délicates.

4. LE MOUTON MORVAN.

Bélier et brebis adultes.

Originaire de l'Afrique et spécialement de la côte de Guinée, le mouton morvan est élevé en domesticité) en Barbarie et au cap de Bonne-Espérance. Naturalisée en Europe depuis longtemps par les Hollandais qui l'ont croisée avec les moutons du Texel et de la Frise orientale, cette espèce a produit une grande race connue sous le nom de Moutons flandrins ou du Texel, dont la laine assez abondante et très-longue offre un certain degré de finesse.

5. LE MOUTON DE CARAMANIE.

Bélier et brebis adultes et leur agneau.

Ces animaux proviennent de la collection de M. Le Prestre.

Cette espèce habite l'Afrique ; on la trouve aussi très-communément en Buckarie, en Éthiopie, en Égypte, dans l'Asie Mineure et jusqu'en Perse. Ce qui la distingue des autres races domestiques, c'est sa queue large et renflée sur les côtés qui descend jusqu'au milieu du jarret. Elle est formée d'une graisse abondante et presque diffluyente, et pèse de 15 à 20 kilogrammes. Cette graisse, qui ressemble à de la moelle, sert à apprêter les aliments, et, accommodée de diverses manières, elle est considérée comme un régal délicieux. La chair de ce mouton est très-recherchée ; mais sa laine grossière ne peut servir qu'à des ouvrages communs.

6. LE MOUTON DE SIEBENBURG.

Bélier et brebis adultes.

Ces animaux proviennent de la collection de M. Le Prestre.

C'est la race domestique dans la Transylvanie et dans les pays limitrophes. Elle est grande, à chanfrein busqué et s'engraisse facilement. Sa laine est des plus ordinaires.

7. LE MOUTON ROMAIN.

Bélier et brebis adultes et leur agneau.

Cette race, d'assez grande taille, à jambes longues et à chanfrein très-busqué, n'a rien de bien remarquable. Sa chair est bonne et sa laine abondante, mais assez grossière.

8. MOUTON HONGROIS.

Bélier et brebis adultes.

Cette race, très-remarquable par ses cornes longues, dirigées très-obliquement en haut et en dehors et comme tordues sur elles-mêmes, habite principalement la Hongrie. Sa toison fort abondante, et qui fait paraître l'animal plus gros qu'il ne l'est réellement, est formée d'une laine à mèches longues, légèrement ondulées, et d'une finesse très-ordinaire. Ce mouton s'engraisse facilement, et sa chair est, dit-on, d'une saveur très-délicate.

9. LE MOUTON DE L'YÉMEN.

Bélier et brebis adultes.

Ces animaux ont été donnés par S. E. Koenig-Bey.

Ce qui distingue au premier coup d'œil cette race, qui est particulière à l'Arabie et aussi à quelques parties de l'Afrique, c'est sa tête sans cornes d'un noir de jayet, couleur qui s'étend jusqu'à la base du col. Ce mouton, à grosse queue, comme celui de Caramanie, est dépourvu de laine et a la peau couverte d'un poil assez ras. Sa taille est assez petite, mais sa chair est fort bonne.

III. RONGEURS.

CABIAI. (CAVIA CAPYBARA.)

Allemand : Der Capybara. — Anglais : The Capibara. — Espagnol : El Capibara ó Carpincho. — Italien : Il Capibara.

Jeune individu mâle.

Cet animal a été donné par M. Bataille.

Le cabiai, le plus grand des rongeurs connus aujourd'hui, est propre aux contrées chaudes et tempérées de l'Amérique du Sud, situées à l'ouest de la chaîne des Andes. On le trouve en grande abondance à la Guyane, au Brésil, dans les Provinces-Unies de la Plata et jusqu'au Paraguay. Il habite, en troupes de vingt ou trente individus, les bords boisés des grands fleuves et de leurs affluents.

C'est un animal d'un naturel extrêmement défiant. Au moindre bruit qui ne lui est pas familier, il se jette à l'eau et nage avec une grande vitesse, le corps entièrement couvert par le liquide et ne laissant dehors que le bout de son museau. Il plonge aussi et peut rester assez longtemps sous l'eau. Sa nourriture consiste en poisson qu'il pêche très-adroitement et aussi en racines et en fruits dont il est très-friand. Pris jeune, il s'apprivoise facilement au point de suivre son maître comme un chien.

Sa chair, surtout celle des jeunes individus, est assez bonne à manger. Sa graisse, très-abondante et d'une blancheur éblouissante, pourrait être utilement employée ; enfin sa peau, qui se tanne fort bien, peut servir de nombreux usages.

AGOUTI. (DASYPROCTA AGUTI.)

Allemand : Der Aguti. — Anglais : The Aguti, — Espagnol : El Aguti. Italien : L'Aguti.

Individus mâle et femelle adultes.

Cet animal est, comme celui dont nous venons de parler, propre à l'Amérique méridionale et se trouve communément à la Guyane, au Brésil et au Paraguay ; mais on n'en voit jamais dans les plaines de la Plata. Autrefois très-communs dans les Antilles, il n'y en a plus aujourd'hui que quelques rares individus.

Il habite les lieux montueux et le penchant des collines boisées, où il se loge dans les fentes de rocher, les trous des arbres et les vieilles souches.

Il court avec une grande vitesse dans les terrains plats ; mais comme le lièvre, il est obligé, lorsqu'il descend, de ralentir sa course pour éviter de faire la culbute, ses pattes de derrière étant beaucoup plus longues que celles de devant.

Il se nourrit exclusivement de substances végétales. Quoique d'un caractère très-méfiant, il s'apprivoise facilement ; mais il se montre peu sensible aux soins qu'on lui donne. La femelle a chaque année plusieurs portées de trois ou quatre petits qu'elle soigne avec beaucoup de tendresse et qu'elle change souvent de place pour les soustraire à leurs nombreux ennemis.

On fait à l'agouti, dans les pays qu'il habite, une chasse fort active pour sa chair qui est ferme, blanche et de fort bon goût.

Introduit en Europe depuis quelques années, l'agouti y a vécu et s'y est reproduit. Les expériences faites par le docteur Chenu ne laissent aucun doute sur la possibilité de l'acclimater et de le propager parmi nous.

IV. ÉDENTÉS.

TATOU ENCOUBERT. (DASYPUS SEXCINCTUS.)

Allemand : Das Sechsgürtliche Tatu. — Anglais : The Tatoo.
— Espagnol : El Armadillo ó Quirquincho. — Italien : La
Tatusa a sei fascie.

Individus mâle et femelle adultes.

Cet animal, si remarquable par l'espèce de carapace écailleuse dont il est revêtu à peu près comme la tortue, est propre, comme tous ses nombreux congénères, à l'Amérique méridionale et se trouve principalement à la Guyane et au Brésil, où il est fort commun dans certaines régions. Il se creuse des terriers obliques et profonds d'un mètre et demi environ, avec les ongles puissants dont sont armées ses pattes de devant. C'est là qu'il se tient pendant le jour, ne sortant que le matin et le soir pour chercher sa nourriture, qui consiste en racines, en graines, etc. C'est un animal craintif et tout à fait sans défense. Lorsqu'il est poursuivi, il court d'abord avec assez de rapidité ; mais bientôt il a recours à son talent de pionnier et disparaît en quelques instants sous terre. La femelle fait, par an, plusieurs portées de six à huit petits, qui se développent assez rapidement pour pouvoir suivre leur mère hors du trou au bout d'une quinzaine de jours. La chair de ce tatou est des plus délicates et fort recherchée par les habitants des pays où il est commun.

V. MARSUPIAUX.

KANGUROU A MOUSTACHES. (MACROPUS LABIATUS.)

Allemand : Der grosse Kanguruh. — Anglais : The great Kangaroo. Espagnol : El Canguró grande. — Italien : Il Canguro maggiore.

Une femelle adulte.

Elle provient de la collection de M. Le Prestre.

KANGUROU DE BENNETT. (MACROPUS BENNETTI.)

Allemand : Das Bennett's Kanguruh. — Anglais : The Bennett's Kangaroo. Espagnol : El Canguró de Bennett. — Italien : Il Canguro di Bennett

Individus mâles et femelles adultes.

Ces animaux proviennent de la collection de M. Le Prestre.

KANGUROU DE DERBY. (MACROPUS DERBIANUS.)

Allemand : Das Derby's Kanguruh. — Anglais : The Derby's Kangaroo. Espagnol : El Canguró de Derby. — Italien : Il Canguro di Derby.

Un mâle et une femelle adultes.

Les kangourous appartiennent à cette classe de mammifères si étranges que caractérise l'existence d'une poche située sous le ventre et dans laquelle les petits, à peine ébauchés, sont déposés par la mère au moment de leur naissance, et où ils séjournent et se nourrissent jusqu'à ce qu'ils aient acquis un certain degré de développement. Ce sont des animaux exclusivement propres à la Nouvelle-Hollande et aux îles qui en dépendent. Le nombre des espèces de cette famille connues aujourd'hui est assez considérable, mais les grandes sont les seules qui, à notre point de vue, aient pour nous quelque intérêt.

Les kangourous vivent habituellement en troupes composées d'un petit nombre d'individus, dans les lieux boisés et couverts. Essentiellement frugivores, ils se nourrissent de fruits, de racines et de graines de toutes sortes ; cependant, réduits en captivité, ils s'accommodent de tout ce qu'on leur présente et vont même jusqu'à manger de la viande. A l'état de repos, ils se tiennent dans une situation presque verticale, posés sur leur queue grosse et robuste, et sur toute la longueur de leurs pieds de derrière dont la grandeur est énorme, comparée à celle de leurs pattes de devant qu'ils tiennent rapprochées et pendantes au niveau de leur poitrine. Ils se trouvent donc ainsi reposer sur un trépied à base large et d'une grande solidité. L'immense disproportion que présentent entre eux les membres du kangourou, lui donne nécessairement une démarche toute particulière. En effet, sa progression n'a lieu que par une suite continue de sauts plus ou moins étendus, mais dans lesquels il se sert aussi de ses pattes de devant ; il marche et court même assez vite à quatre pattes, et suivant MM. Quoy et Gaymard, qui ont souvent donné la chasse à cet animal dans sa patrie, c'est ainsi qu'il fuit toujours devant les chiens qui le poursuivent et il ne saute

presque jamais que pour franchir un obstacle qui s'oppose à son passage.

La femelle des kangourous présente, comme nous l'avons dit, cette poche particulière placée sous le ventre et qui est le caractère distinctif de cette classe d'animaux. Dans les grandes espèces, le nombre des petits est de un ou deux et de trois à quatre dans les petites. Au moment de la naissance, l'animal est presque informe et très-petit comparativement à la taille qu'il doit acquérir ; on ne reconnaît presque qu'une tête et une bouche relativement très-grande. Recueilli par la mère dans la bourse où sont placées les mamelles, il s'attache à l'une d'elles, s'y greffe en quelque sorte et ne s'en détache que lorsqu'il a acquis assez de développement pour pouvoir faire usage de ses membres qui croissent assez lentement. Arrivé à un certain degré de force et d'agilité, il entr'ouvre l'orifice de la poche qui le contient et y passe d'abord le bout du museau, puis la tête, puis le corps et enfin en sort complètement pour s'ébattre près de sa mère ; mais au moindre bruit, à la moindre apparence de danger, il disparaît comme par enchantement ; il est rentré dans sa chaude demeure, qu'il n'abandonne définitivement que quand il cesse de teter.

Le kangourou est un animal d'un naturel doux et craintif qui montre peu d'intelligence. Poursuivi, il ne cherche qu'à fuir ; mais lorsqu'il est poussé à bout, il se défend avec une certaine vigueur. Appuyé sur sa queue, il fait usage de ses pattes de devant dont les ongles sont durs et très-aigus ; il emploie aussi les deux grands ongles noirs dont sont armées ses pattes de derrière et qui peuvent faire de profondes blessures. Cependant cet animal s'apprivoise avec la plus grande facilité et vit très-bien en captivité.

La chair du kangourou est excellente et prisée à l'égal de celle des meilleurs gibiers. Sa peau fournit une fourrure très-recherchée en Australie et dont on exporte des quantités assez considérables en Angleterre ; celle du kangourou laineux est la plus estimée. Il résulte

naturellement des avantages qu'on retire de ces animaux qu'on leur fait une chasse tellement acharnée que leur nombre est aujourd'hui considérablement diminué sur le littoral et partout où les établissements européens se sont étendus ; le kangourou à moustaches est maintenant rare sur la côte de la Nouvelle-Galles du Sud ; celui de Bennett est plus abondant dans la Tasmanie ; mais le nombre en décroît journellement.

Valentin et Lebrun sont les premiers auteurs qui aient signalé les kangourous. Depuis, tous les voyageurs qui ont visité la Nouvelle-Hollande, Cook, Dampier, Perron, Quoy et Gaymard, en ont parlé avec plus ou moins de détails. Les ménageries européennes en ont même possédé quelques individus vivants, mais seulement comme objets de curiosité. Daubenton place cet animal dans la liste de ceux qu'il serait à désirer d'introduire dans notre pays ; mais ce n'est que plus tard qu'il commença à fixer l'attention. Il y a une quarantaine d'années qu'un certain nombre de ces animaux furent introduits vivants en Europe, où il paraît qu'ils vécurent fort bien et se reproduisirent. D'abord Mme la duchesse de Berry en posséda, dans son parc du Raincy, un petit troupeau formé par les soins de M. Florent Prevost et provenant d'individus qui lui avaient été envoyés de Madrid, où il en existait un assez grand nombre, descendant de quelques individus importés en 1827. En Italie, suivant M. Berthelot, un couple qu'il a vu en 1832 au château royal de Stuppinigi, près de Turin, a suffi pour peupler toutes les ménageries de l'Europe. Depuis, cet animal s'est souvent reproduit et sans exiger aucun soin particulier, à Paris, à Londres, à la ménagerie de Knowsley, à la ferme de Kingston appartenant à la Société zoologique de Londres, et dans presque toutes les contrées de l'Europe, à Naples surtout où, en quelques années, on en a obtenu un troupeau assez considérable.

Le fait de l'acclimatation de ces intéressants animaux est donc aujourd'hui hors de toute contestation. Il ne reste plus

qu'à travailler à sa propagation dans nos parcs et dans nos forêts, où il fournirait un gibier entièrement nouveau, dont la chasse ne pourrait manquer d'offrir un vif attrait aux amateurs. Plus généralement répandu et élevé en domesticité complète comme le lapin, cet animal viendra peut-être un jour augmenter et varier nos ressources alimentaires.

OISEAUX.

I. GALLINACÉS.

POULE DOMESTIQUE. (GALLUS DOMESTICUS.)

Allemand : Das Haushuhn. — Anglais : The Common Cok. —
Espagnol : Et Gallo. — Italien : Il Gallo.

A. RACE DE LA FLÈCHE ORDINAIRE.

Coq et poules adultes.

VARIÉTÉ NOIRE.

Coq et poules adultes.

Cette race, l'une des plus belles espèces indigènes, est propre au pays du Maine, où son type est toujours resté pur, surtout aux environs de la Flèche d'où elle tire son nom. Son origine est inconnue ; mais il semblerait qu'elle a commencé à être remarquée et soignée vers le quinzième siècle.

De tous les coqs français, celui de la Flèche est le plus élevé. Il est bien charpenté, fièrement posé sur ses pattes, longues et nerveuses, et paraissant moins gros qu'il ne l'est réellement, en raison de son plumage collant au corps. Sa crête est transversale, double, en forme de cornes infléchies en avant, réunies à leur base et écartées au sommet qui est tantôt simple et pointu, et tantôt offre de petites ramifications. Un autre petit tubercule double se voit à la base des narines. Les barbillons sont pendants et très-allongés, et les oreillons, d'un blanc mat, sont grands

et vont se replier sous le col. La couleur de cet oiseau est généralement d'un beau noir.

La race de la Flèche est robuste, s'acclimate très-aisément partout où on la transporte et se conserve pure sans qu'il soit besoin de grands soins. Elle s'accommode de toutes les nourritures possibles. Elle est assez bonne pondeuse ; mais les petits ne sont pas précoces et n'atteignent guère leur entier développement qu'à sept mois. Elle s'engraisse avec beaucoup de facilité, et les jeunes, mis à l'engrais vers l'âge de sept à huit mois et avant de s'être reproduits, donnent ces belles volailles que l'on nomme Poulardes. La chair de cette race est blanche, courte, juteuse et d'une grande délicatesse, surtout lorsqu'elle a été engraisée convenablement.

B. RACE DE CRÈVE-CŒUR ORDINAIRE.

Coq et poules adultes.

Ces individus ont été donnés par Mme Passy.

1. VARIÉTÉ NOIRE.

Coq et poules adultes.

Le coq et deux poules ont été donnés par M. d'Éprémesnil et une autre poule par M. Édouard Roger.

2. VARIÉTÉ BLANCHE.

Coq et poules adultes.

Ces animaux sont dus à M. le comte d'Éprémesnil.

3. VARIÉTÉ BLEUE.

Coq et poules adultes.

Cette précieuse race, propre à la France, produit certainement les plus excellentes volailles qui paraissent sur les marchés. Le corps est volumineux, carrément établi, court, large, bien posé sur des pattes solides. La tête est

forte, ornée d'une huppe et de favoris ; la crête est double et en forme de cornes redressées ; les barbillons sont longs et pendants et les oreillons courts et cachés. La couleur du plumage varie ; les oiseaux de la variété noire sont généralement préférés.

Les poulets de cette race sont très-précoces ; à cinq mois ils ont acquis presque entièrement leur perfection comme taille, poids et qualité. La poule de Crève-Cœur s'engraisse avec une merveilleuse facilité. Sa chair possède toutes les qualités qui font rechercher les volailles fines ; elle est courte, blanche et d'une délicatesse extrême : ses os, d'une légèreté remarquable, atteignent à peine le huitième du poids total de l'animal.

C'est maintenant la race la mieux éprouvée pour les croisements surtout avec celle de Nankin. Les produits de ces croisements sont très-rustiques, d'un beau volume et d'un goût délicat.

C. RACE DE CAUX.

Coq et poules adultes.

C'est du croisement des deux races précédentes qu'a été obtenue la poule de Caux, qui participe de leurs qualités. Elle porte une demi-huppe de plumes qui retombent sur l'occiput ; sa crête est composée de petites excroissances différemment assemblées ; les barbillons sont ronds et de moyenne longueur ; enfin son plumage est en général noir avec des reflets verts. Cette race métisse pond assez bien, mais ne couve pas ; ses œufs sont d'un beau volume. Elle s'engraisse facilement et fournit de très-bonnes volailles.

D. RACE DE HOUDAN ORDINAIRE.

Coq et poules adultes.

Individus donnés par Mme Passy.

VARIÉTÉ BLEUE.

Coq et poules adultes.

Cette race française, une des plus belles et des meilleures qui existent, est métisse et provient de croisements faits avec soin entre les races de Grève-Cœur et de Dorkings. Elle a le corps un peu arrondi, bien établi, de proportions ordinaires et assez peu élevé sur des pattes fortes et robustes. La tête est ornée d'une demi-huppe dirigée en arrière et sur les côtés, et d'une crête triple transversale. Les barbillons sont assez développés et se relient à la crête par des parties charnues qui forment les joues ; les oreillons sont courts et cachés par les favoris formés de plumes courtes, retroussées et pointues. Le plumage est généralement caillouté, noir, blanc et jaune paille suivant les variétés.

Les poulets se développent très-rapidement et en quatre mois ils ont acquis toute leur perfection. Cette espèce très-rustique s'élève plus facilement que toutes les autres poules indigènes ; elle est aussi moins coureuse et moins pillarde. Ses pontes sont abondantes et précoces ; ses œufs volumineux et d'un beau blanc ; mais c'est une couveuse médiocre. Elle s'engraisse avec facilité et donne de magnifiques poulardes dont la chair est d'une finesse et d'une délicatesse remarquables.

E. RACE DE PADOUE HOLLANDAISE.

1. VARIÉTÉ BLEUE.

Coq et poules adultes.

2. VARIÉTÉ NOIRE.

Coq et poules adultes.

F. RACE DE PADOUE.

1. VARIÉTÉ BLANCHE.

Coq et poules adultes.

2. VARIÉTÉ CITRONNÉE.

Coq et poules adultes.

3. VARIÉTÉ DORÉE.

Coq et poules adultes.

4. VARIÉTÉ ARGENTÉE.

Coq et poules adultes.

5. VARIÉTÉ CHAMOIS.

Coq et poules adultes.

6. VARIÉTÉ COUCOU OU PÉRINÉ.

Coq et poules adultes.

Cette race, l'une des plus fortes parmi les poules d'agrément, est l'espèce huppée par excellence ; mais ce qui fait son principal ornement la rend aussi impropre à la vie de basse-cour ; car cette huppe, si belle par le beau temps, devient, par la pluie, un masque impénétrable qui enveloppe la tête de l'animal et l'aveugle. La poule de Padoue, si remarquable par sa huppe et par la richesse et

la. régularité de son plumage, l'est encore par l'absence complète de la crête, des barbillons et des oreillons dont on ne retrouve que de légers vestiges. La huppe, dont le volume est énorme, se développe sur une masse charnue qui recouvre le crâne et porte le nom de champignon.

Cette poule est très-bonne pondeuse, mais ne couve pas ; cependant la variété chamois donne d'assez bonnes couveuses. Les poulets sont très-précoces, mais difficiles à élever à cause de leur extrême délicatesse ; cependant, après plusieurs générations dans le même lieu, ils deviennent beaucoup plus rustiques. Cette belle poule dont la chair est assez abondante et d'une grande délicatesse ne peut guère être considérée que comme un oiseau de volière.

G. RACE DE BRÉDA.

1. VARIÉTÉ BLANCHE.

Coq et poules adultes.

2. VARIÉTÉ NOIRE.

Coq et poules adultes.

La poule de Bréda appartient à la Hollande ; mais son origine première, comme celle de presque toutes les autres races européennes, est inconnue. C'est un oiseau d'une forme parfaite ; son allure est gracieuse, vive et légère. Le coq, dont le plumage, dans la variété noire, est des plus brillants, à reflets violets et verts, n'a pas de crête, mais présente un renflement remarquable du bord supérieur des narines. Sa tête est garnie de plumes noires et fines, qui se réunissent en une mèche droite se terminant en pointe. Cette race est très-bonne pondeuse, mais elle ne couve pas. Les poulets, qui s'emplument de bonne heure, ne sont ni

tardifs ni précoces ; de plus ils s'élèvent facilement. La poule de Bréda s'engraisse facilement et sa chair est fort délicate.

H. RACE DE GUELDRES.

Coq et poules adultes.

Cette race dérive de la précédente, dont elle offre les principaux caractères distinctifs, entre autres l'absence presque complète de crête qui est remplacée par une sorte de godet charnu, de forme ovalaire, placé derrière les narines, et l'extrême petitesse des oreillons. Ses barbillons sont très-grands et presque aussi longs que larges ; elle porte sur la tête un petit épi de plumes et le canon de sa patte est emplumé ; elle est d'une belle taille et d'un fort volume ; ses formes sont bien accusées et son corps très-redressé. Très-estimée en Hollande d'où elle nous vient, elle a été introduite depuis assez longtemps en France. où elle a été justement appréciée.

Cette poule mange peu et est excellente pondeuse. Ses œufs sont beaux et bons, mais elle ne couve pas. Elle est facile à élever, et les poulets, qui ne sont ni hâtifs ni tardifs dans leur croissance, ne sont pas très-déliçats. Elle se maintient facilement dans un état d'embonpoint et s'engraisse assez facilement. La chair est fine, délicate et abondante. On vante la poule de Gueldres pour les croisements, surtout avec la race de Nankin.

I. RACE DE HAMBOURG.

Coq et poules adultes.

C'est avec la poule de Padoue que cette charmante race a le plus de ressemblance. Sa taille est un peu au-dessous de

la moyenne ; son plumage toujours très-élégant diffère suivant les variétés. La crête est frisée, hérissée de petites pointes et forme une surface aplatie, oblongue en avant, pointue en arrière et qui recouvre la base du bec. Les barbillons sont placés bien au-dessous du bec, et ont la forme d'une feuille de buis ; enfin les oreillons sont blancs, très-petits et posés à plat sur la joue. La poule de Hambourg pond beaucoup ; ses œufs sont peu volumineux mais excellents. Elle est très-mauvaise couveuse. Elle est très-précoce et fournit des volailles d'une grande délicatesse.

J. RACE CAMPINE.

VARIÉTÉ ARGENTÉE.

Coq et poules adultes.

Cette petite race, qui se rapproche beaucoup de la précédente, est très-élégante et remarquable par son plumage. Sa crête est frisée et présente souvent une forme vasculaire qui est considérée comme un défaut. Elle est excellente pondeuse et peut donner jusqu'à trois cents œufs dans une année ; mais elle couve mal ou pour mieux dire pas du tout.

K. RACE DE BRUGES OU RACE DE COMBAT DU NORD.

C'est la plus grande et la plus forte race d'Europe et elle tient de toutes les espèces dites de combat. Le corps est gros, soutenu sur des pattes fortes et nerveuses ; le plumage, dont la couleur varie, mais dont la plus estimée est le bleu ardoisé, est assez collant. La tête forte porte une crête petite, d'une forme mal arrêtée, tombante de côté,

noire dans la jeunesse et ne prenant le rouge qu'à l'âge adulte, tout en conservant des teintes noires. Les barbillons et les oreillons sont très-volumineux. Cet oiseau élevé uniquement pour les combats de coq, divertissement recherché de nos voisins les Anglais et si peu apprécié chez nous, n'est pas un animal de basse-cour ; le caractère querelleur commun au mâle et à la femelle, le peu de fécondité de celle-ci et l'infériorité de la chair doivent l'en faire bannir.

L. RACE DITE TARMELAN.

Coq et poules adultes.

Cette race, dont l'origine est inconnue, est remarquable par son élégance. C'est un oiseau de fantaisie.

M. RACE DE DORKINGS.

1. VARIÉTÉ BLANCHE.

Coq et poules adultes.

Ces animaux ont été donnés par Mme la baronne Dauriez.

2. VARIÉTÉ COUCOU.

Coq et poules adultes.

Ils proviennent d'un don de la même personne. La race de Dorkings est certainement un type existant depuis longtemps. La bizarre exception des cinq doigts qu'elle présente a été signalée par Columelle ; et quoiqu'il n'indique pas son origine, il est très-probable que c'est de cette espèce qu'il a parlé. Elle paraît propre à la Grande-Bretagne ; mais il est certain que son importation en

France, où elle s'est assez bien acclimatée dans le nord et le nord-ouest, est d'une date déjà fort ancienne. C'est la plus estimée des volailles qu'on élève en Angleterre pour les tables somptueuses ; aussi les éleveurs entretiennent-ils la race avec beaucoup de soins, et les grands seigneurs ne dédaignent-ils pas de s'occuper de son éducation.

Cet animal offre une belle prestance, quoique son allure soit lourde et embarrassée. Le corps est gros et court, couvert d'un plumage abondant, assez semblable, pour la couleur, à celui de nos coqs de ferme. Sa crête est simple, grande, élevée, droite et régulièrement dentelée ; les dentelures sont profondes et pointues à leur sommet ; les barbillons sont longs et pendants et les oreillons assez longs, rouges à leur extrémité et d'un bleu azuré vers le haut ; enfin, caractère tout particulier, la patte, de longueur moyenne, forte et charnue, offre cinq doigts au lieu de quatre.

Les œufs de cette race sont d'un volume moyen et assez abondants ; la poule est assez bonne couveuse et les poulets croissent rapidement. Cette espèce s'engraisse très-facilement ; sa chair est blanche, juteuse, d'un goût exquis et retient bien la graisse ; aussi cette volaille se maintient-elle toujours à un prix très-élevé en Angleterre ; malheureusement elle est assez délicate et demande certaines précautions pour la préserver contre les grandes gelées et l'humidité. Il lui faut aussi, dans les premiers temps, une nourriture spéciale consistant en farine d'orge et d'avoine mise en pâtée dure au moyen de maïs ou d'orge cuits.

N. RACE ESPAGNOLE.

Cette belle espèce n'est connue en France que depuis quelques années et nous est venue d'Angleterre, où elle

était répandue depuis longtemps et qui l'avait tirée d'Espagne. Le coq est un magnifique oiseau, remarquable par l'élégance de sa taille, par son plumage du plus beau noir sur lequel tranche les deux larges taches blanches que l'on voit de chaque côté de la tête. Sa crête, dont le bord offre de profondes découpures, est simple, lisse et d'une grandeur démesurée. Ses barbillons bien divisés sont courts et arrondis. La poule espagnole est une des meilleures pondeuses connues ; ses œufs sont très-beaux et d'une saveur remarquable ; mais elle couve fort mal. Les poulets sont assez précoces et leur chair est excellente, quoique la saillie de leur poitrine et leurs membres allongés leur donnent un aspect peu avantageux. Cette race, assez rustique, est sobre et se nourrit comme toutes les autres volailles ; seulement elle redoute les grands froids à cause de son énorme crête qui gèle facilement.

O. RACE DE NANKIN.

1. VARIÉTÉ BLEUE.

Coq et poules adultes.

2. VARIÉTÉ BLANCHE.

Coq et poules adultes.

3. VARIÉTÉ NOIRE.

Coq et poules adultes.

4. VARIÉTÉ FAUVE.

Coq et poules adultes.

La poule de Nankin, connue jusqu'ici sous le nom impropre de Poule de Cochinchine, se trouve dans les

parties chaudes du centre de la Chine. Elle a été importée en Angleterre en 1844 et en 1846. M. l'amiral Cécile, dans le but de les propager en France, en envoya quelques individus qu'il avait achetés lui-même dans les environs de Chang-Haï. Une partie de ces oiseaux fut remise à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle où ils ont prospéré ; c'est d'eux que proviennent les nombreux individus. qui existent aujourd'hui parmi nous.

L'apparence extérieure de cette race la fait distinguer au premier coup d'oeil de toutes les autres. Son corps est ramassé, court, trapu, anguleux, haut sur pattes et d'un volume considérable. Le cou est assez grêle ; la tête d'un volume ordinaire ; la crête simple, droite et offrant six à sept grandes dents ; les barbillons sont demi-longs et arrondis et les oreillons courts. La couleur du plumage diffère suivant les variétés ; mais celle qui lui paraît propre est fauve clair ou café au lait. Les plumes qui garnissent les sourcils et les environs de la crête sont fines, hérissées et ressemblent assez à des poils ; celles du cou et de la poitrine (camail) sont collantes et courtes ; tandis que celles qui garnissent les cuisses et le ventre sont molles et bouffantes. Cette disposition donne à l'animal un aspect singulier. La peau présente une teinte jaunâtre qui se retrouve chez plusieurs animaux asiatiques.

La poule de Nankin est la pondeuse et la couveuse par excellence. Elle pond et couve en tous temps et en toutes saisons ; à peine s'interrompt-elle pendant le temps de la mue. Couver est pour elle une sorte de rage et l'on a passablement de peine à l'en empêcher. Elle fournit un grand nombre d'œufs (de 150 à 180 dans l'année), plus abondants cependant l'été que l'hiver : ce qui la rend précieuse à ce point de vue, car elle donne des œufs au moment où nos poules sont complètement stériles. Ces œufs sont d'une grosseur moyenne et d'une couleur nankin qui les fait distinguer à première vue. A l'exception du jaune, qui est sensiblement plus gros que dans nos races

indigènes, ils n'en diffèrent pas sous le rapport de la qualité.

L'incubation est évidemment le triomphe de cette race, qui peut, en toute saison, couvrir et faire éclore de nombreux poulets ; mais cet avantage est contre-balancé par un petit inconvénient ; en raison de sa nonchalance habituelle, elle sait mal mener ses poussins et les abandonne à eux-mêmes beaucoup trop tôt, pour recommencer à pondre et à couvrir. Les poulets ne sont ni tardifs ni précoces ; ils s'emplument lentement, ce qui leur donne un aspect assez désagréable ; mais ils croissent assez rapidement.

Cette espèce est douce et très-sédentaire ; elle ne pille pas ; gratte peu et ne va pas au loin dévaster les semis ; la moindre barrière suffit pour protéger contre elle les jardins. C'est à tort qu'on a dit qu'elle était très-délicate et sujette à beaucoup de maladies ; elle est au contraire très-rustique et ne craint que les froids excessifs et la grande humidité. Quoique ne prenant pas la graisse avec autant de facilité que certaines autres races, sa chair ne laisse pas que d'être très-bonne et très-abondante ; moins cependant que ne pourrait le faire croire son volume, à cause de sa charpente osseuse fortement développée et très-pesante.

P. RACE DE BRAHMA-POOTRA ORDINAIRE.

Coq et poules adultes.

1. VARIÉTÉ COUCOU.

Coq et poules adultes.

2. VARIÉTÉ BLEUE.

Coq et poules adultes.

3. VARIÉTÉ INVERSE.

Coq et poules adultes.

Cette race, d'une force et d'un poids qui dépassent ceux de toutes les autres, paraît originaire du royaume d'Assam, dans la contrée où coule le fleuve Brahma-pootra, duquel elle tire son nom. Importée d'abord en Angleterre, elle ne fut introduite que vers 1850 en France, où la beauté de son plumage et sa grande taille firent grande sensation parmi les amateurs.

La poule de Brahma-pootra ressemble beaucoup, par son ensemble extérieur, à celle de Nankin, que nous venons de décrire, et par la disposition de son plumage, rare et collant dans les parties supérieures, touffu au contraire et comme laineux aux cuisses et au ventre ; elle n'en diffère guère que par sa taille un peu plus grande et par quelques autres caractères peu importants. Sa tête est belle et garnie d'une crête simple et dentelée, d'une grandeur moyenne ; ses barbillons assez grands descendent en se balançant en plis onduleux ; enfin ses oreillons, bien développés, retombent et semblent faire corps avec eux.

Cette espèce, comme presque toutes celles qui proviennent des mêmes contrées, est une intrépide pondeuse ; mais elle est couveuse moins acharnée que la poule de Nankin. Ses œufs sont d'une grosseur moyenne et d'une couleur nankin foncé, quelquefois tachetés de points noirâtres qui les font ressembler à des œufs de dinde ; la coque en est dure et très-résistante. Les poulets ne sont précoces ni pour s'emplumer ni pour croître. Le caractère de cette race est très-doux ; le coq s'occupe beaucoup de ses poules, qu'il défend courageusement lorsque besoin est. Elle est assez rustique et, placée dans des conditions de liberté convenables, elle réussit parfaitement bien et sans exiger des soins trop minutieux. Sa chair, moins délicate peut-être que celle de nos volailles ordinaires, est

bonne cependant et très-abondante. Jusqu'ici cependant ce n'est guère qu'un oiseau de volière.

Q. RACE DE LA RÉUNION.

Un coq adulte.

C'est un don de Mme Passy.

Cette belle espèce, l'une des plus grandes du genre, est la race de combat par excellence. Elle vient de l'île Bourbon, où elle paraît avoir été importée des Philippines, et surtout de Manille. Le coq, dont le plumage est magnifique, a la tête fine, le bec fort et recourbé ; la crête simple et en fraise aplatie et allongée ; les barbillons rouges et très-développés et les oreillons blancs. Il porte aux pattes de terribles éperons très-pointus et durs comme l'acier, qui le rendent redoutable même aux oiseaux de proie, qui n'osent l'attaquer. Il est d'un caractère très-querelleur pour tous les autres coqs, mais doux et familier avec celui qui prend soin de lui. La poule est bonne pondeuse et couveuse régulière. Cette race s'engraisse mal et sa chair est inférieure à celle de nos volailles domestiques.

R. RACE DE JAVA.

1. VARIÉTÉ NOIRE.

Coq et poules adultes.

Ces animaux ont été donnés par Mme Passy.

2. VARIÉTÉ BLANCHE.

Coq et poules adultes.

Nous ne savons rien de particulier sur cette race, dont le nom semble indiquer la patrie.

S. RACE DE MACAO.

Coq et poule adultes.

Ces individus sont un don de M. Fontanier.

Nous ne savons rien de particulier sur cette race nouvellement introduite parmi nous.

T. RACE MALAISE.

Coq et poules adultes.

Cette race, d'introduction récente, est très-peu connue.

U. RACE DITE WALLIKIKILI. (GALLUS ECAUDATUS.)

1. VARIÉTÉ FAUVE.

Coq et poules adultes.

Ces animaux ont été donnés par S. E. Vefick-Effendi, ambassadeur de la Porte ottomane.

2. VARIÉTÉ NOIRE.

Coq et poules adultes.

Don du même personnage.

3. VARIÉTÉ BLEUE.

Coq et poules adultes.

4. VARIÉTÉ BLANCHE,

Coq et poules adultes.

Cette espèce singulière paraît être originaire de l'île de Ceylan et avoir été importée en Asie Mineure. Elle est très-remarquable par la beauté de son plumage et l'absence complète de la queue. Elle est, assure-t-on, assez bonne

pondeuse et sa chair est fort délicate. Ce n'est pour nous qu'un oiseau de volière.

V. RACE NAINE, POULE NÉGRESSE. (GALLUS MORIO.)

Coq et poules adultes.

L'une des poules a été donnée par Mme Passy.

Cette espèce, originaire de l'Inde, est d'une taille au-dessous de l'ordinaire. C'est l'une des plus nouvelles et des plus curieuses que l'on puisse voir. Elle se fait remarquer par la couleur noire de la peau, qui tranche étrangement sur la blancheur de son plumage un peu hérissé, comme crépu et d'une finesse extrême. Elle porte une demi-huppe un peu renversée en arrière. Sa crête frisée, d'un rouge presque noir, tranche avec ses oreillons d'un bleu verdâtre et nacré. Comme la précédente ce n'est guère qu'un oiseau d'agrément.

X. RACE NAINE COUCOU D'ANVERS.

Coq et poules adultes.

Cette charmante petite race a été, dit M. Jacques, récemment fabriquée en Hollande. Elle est fort élégante, assez bonne pondeuse, mais médiocre couveuse. C'est un oiseau de volière.

Y. RACE NAINE DE BENTAM.

1. VARIÉTÉ ARGENTÉE.

Coq et poules adultes.

Ils ont été donnés par Mme Passy.

2. VARIÉTÉ DORÉE.

Coq et poules adultes.

Rien de plus merveilleusement joli que ce petit animal, tant en raison de sa forme mignonne et gracieuse que de la richesse de son plumage.

La poule Bentam nous vient d'Angleterre, où l'on assure qu'elle a été créée.

La différence des sexes, dans cette petite race, est peu sensible ; le mâle ne porte pas à la queue ces plumes recourbées qu'on nomme faucilles. La crête est frisée, oblongue et d'un volume proportionné, légèrement aplatie et pointue en arrière.

La couleur du plumage diffère suivant les variétés. Celle que l'on préfère généralement est celle dite argentée et dont en effet le plumage est le plus remarquable. Cette poule, qui pond et couve très-bien, n'est guère considérée que comme un oiseau d'agrément, quoiqu'elle soit très-utile pour faire éclore les œufs de colins, de perdrix, etc.

Z. RACE NAINE DITE CHINOISE. (GALLUS PUSILLUS.)

Coq et poule adultes.

Ces individus ont été donnés par M. Hamuy.

C'est une autre petite espèce encore peu connue, quoique assez commune en Angleterre.

Elle paraît être bonne couveuse et très-propre à faire éclore des œufs de colins, de perdrix et d'autres oiseaux de petite taille.

FAISAN DORÉ DE LA CHINE. (PHASIANUS PICTUS.)

Allemand : Der sinesische Goldfasan. — Anglais : The painted Pheasant. Espagnol : El Faisan dorado. — Italien :

Il Fagiano screziato.

Coqs et poules adultes et plusieurs jeunes, et de pins un métis fort remarquable du faisan doré avec l'argenté.

Cet oiseau, l'un de ceux que la nature s'est plu à orner avec le plus de magnificence, est originaire de la Chine, d'où il a été transporté, depuis le milieu du dix-huitième siècle, dans nos volières de l'Europe. La femelle ne porte pas la brillante livrée du mâle, et les petits ne la revêtent qu'après la seconde mue. Les œufs du faisan doré, proportionnellement plus petits que ceux de la poule domestique, sont rougeâtres et ressemblent assez à ceux de la peintade. Beaucoup moins farouche que le faisan ordinaire, cet oiseau s'apprivoise facilement et vit en parfait accord avec les hôtes habituels de la basse-cour. Ce n'est guère pour nous jusqu'ici qu'un objet d'ornement ; cependant des expériences tentées dans quelques grandes faisanderies d'Allemagne et des tentatives toutes récentes faites par M. Place, dans le département de Seine-et-Marne, et qui ont pleinement réussi, ne laissent aucun doute sur la possibilité de multiplier cette belle espèce dans nos parcs et dans nos bois, comme on l'a fait pour le faisan ordinaire. Sa chair est aussi délicate que celle de ce dernier.

FAISAN ARGENTÉ. (PHASIANUS NYCTEMERUS.)

Allemand : Der sinesische Silberfasan. — Anglais : The Silver or Pencillated Pheasant. — Espagnol : El Faisan plateado. — Italien : Il Fagiano bianco e nero.

Coq et poules adultes, et plusieurs jeunes.

L'un des couples a été donné par M. Sacc.

Moins brillant que le précédent, qu'il dépasse par sa taille, le faisan argenté est cependant très-remarquable par le blanc éclatant de son plumage, qui tranche sur d'autres parties du plus beau noir. Il est originaire des parties septentrionales de la Chine. L'époque de son introduction en Europe, déjà ancienne, n'a pas été précisée.

La femelle pond de douze à quatorze œufs gros comme ceux de poule, d'un roux jaunâtre, marqués de points bruns et qu'elle couve environ vingt-six jours. Cet oiseau s'apprivoise facilement et est assez rustique, il demande moins de soins que le faisan doré. Sa chair est regardée comme un manger délicieux.

FAISAN A COLLIER. (PHASIANUS TORQUATUS.)

Allemand : Der Halsringfasan. — Anglais : The Ring-necked Pheasant. Espagnol : El Faisan con collar. — Italien : Il Fagiano con collare.

Un coq et une poule adulte.

Ces oiseaux ont été donnés par M. Pierre Pichot.

Regardé par quelques auteurs d'ornithologie comme une simple variété du faisan ordinaire, avec lequel en effet il se reproduit et donne des métis féconds, le faisan à collier est reconnu aujourd'hui pour une espèce distincte, qui, dans des temps assez peu éloignés, nous a été apportée de la Chine, sa patrie, comme les deux précédents. Cet oiseau, qui a les plus grands rapports avec le faisan commun, en diffère cependant par son volume moindre, par sa queue

proportionnellement moins longue, par sa livrée particulière et surtout par le collier blanc auquel il doit son nom. C'est l'espèce la plus commune dans toute la Bohême et les faisandiers l'ont déjà répandue dans plusieurs forêts impériales.

On ne sait rien des mœurs de cet oiseau peu étudié jusqu'ici. On sait seulement que ses œufs sont d'un bleu tendre, plus ou moins verdâtre et marqués çà et là de petites mouchetures plus foncées.

Ce n'est encore pour nous qu'un oiseau d'ornement.

FAISAN DE WALLICH. (PHASIANUS WALLICHII.)

Allemand : Der Wallich's Fasan. — Anglais : The Cheer or Wallich's Pheasant. — Espagnol : El Faisan de Wallich. — Italien : Il Fagiano di Wallich.

Coq et poule adultes.

Le coq a été donné par M. Pomme.

Ce bel oiseau, remarquable par la singularité de son plumage, a été décrit pour la première fois en 1826, par le major général Hardwicke. Il est originaire des régions de la frontière nord-est de l'Hindoustan et abonde surtout dans les montagnes des environs de Simla, d'où lord Hardinge en apporta, il y a quelques années, un mâle, qu'il offrit à S. M. la reine d'Angleterre, et qui vécut plusieurs années dans les jardins du palais de Buckingham. En 1857, la Société zoologique de Londres reçut, des mêmes contrées, un coq et deux poules, qui se sont parfaitement acclimatés et reproduits dans le jardin de cette Société.

Le faisan de Wallich porte, dans son pays natal, le nom de Cheer.

Il diffère assez des autres faisans pour qu'on ait proposé d'en faire un genre particulier. Sa taille se rapproche de celle du lophophore ; son plumage est un beau mélange de gris, de brun clair et de noir, disposés avec beaucoup d'harmonie. Ses pattes, courtes comparativement à son volume, sont armées d'un éperon très-pointu chez le mâle.

La femelle diffère peu de ce dernier, mais elle n'a ni les éperons ni les longues plumes de la queue.

D'après M. Hardwicke cet oiseau est très-brave, s'irrite facilement et combat avec beaucoup de vaillance. Alors il relève ses plumes et fait entendre à plusieurs reprises un cri particulier et très-rauque.

Ce bel oiseau, dont l'acclimatation et la propagation ne paraissent pas difficiles, n'est encore pour nous qu'un objet de curiosité.

FAISAN VERSICOLE. (PHASIANUS VERSICOLOR.)

Allemand : Der Buntfasan. — Anglais : The
Variegated Pheasant. Espagnol : El Faisan
variado. — Italien : Il Fagiano variopinto.

Coq et poules adultes.

Ce bel oiseau, qui se rapproche beaucoup du faisan, et qui est encore peu connu, habite le Japon. C'est une étude à faire. Jusqu'à ce qu'on le connaisse mieux, on ne peut le considérer que comme un oiseau d'ornement.

EUPLOCOME DE CUVIER. (EUPLOCOMUS CUVIERI.)

Allemand : Der Büscheltragendefasan. — Anglais : The Cuviers's Pheasant. Espagnol : El Faisan de Cuvier. — Italien : Il Fagiano di Cuvier.

Coq et poules adultes.

EUPLOCOME MÉLANOTE (EUPLOCOMUS MELANOTUS.)

Allemand : Der Melanotus Fasan. — Anglais : The Black-backed Pheasant.

Coq et poules adultes.

EUPLOCOME A HUPPE BLANCHE. (EUPLOCOMUS LEUCOMELANOS.)

Allemand : Der Weissbüscheltragende Fasan. —
Anglais : The White-crested Pheasant. —
Espagnol : El Faisan de cresta blanca.

Coq et poules adultes et jeunes.

Ces oiseaux, qui diffèrent peu des faisans, sont propres à l'Asie centrale et principalement à l'Himalaya et au Népal. Leurs mœurs à l'état de liberté ne sont pas connues. Il n'y a que quelques années qu'ils ont été introduits vivants en Angleterre, où ils se sont reproduits dans l'établissement de la Société zoologique de Londres. Ces reproductions portent à espérer qu'on parviendra à les multiplier parmi nous et qu'ils prendront place dans nos parcs, à côté de leurs congénères. Leur chair, assure-t-on, égale celle du faisan.

LOPHOPHORE RESPLENDISSANT.

Anglais : The Impeyan Pheasant. — Espagnol : El Lofoforo brillante. Italien : Il Lofororo splendente.

Un mâle et une femelle adultes.

Le lophophore est originaire des hautes montagnes du nord de l'Hindoustan. C'est un des oiseaux les plus remarquables de l'ordre des gallinacés. Sa tête est ornée d'un panache élégant, composé de plumes dont la tige, droite et mince, est terminée par une sorte de palette allongée et dorée. Tout le dessus du corps offre les plus belles et les plus éclatantes nuances de vert bronzé à reflets dorés, pourpres et azurés ; c'est ce qui l'a fait appeler l'Oiseau d'or.

Les mœurs de cet oiseau, à l'état sauvage, ne sont pas encore bien connues ; on sait seulement qu'il vit dans les lieux solitaires et qu'il est assez farouche. La voix du mâle est plus sonore que celle du faisan, avec laquelle elle a quelque rapport. A certaine époque de l'année il traîne ses ailes, étale sa queue, redresse la tête, fait entendre un gloussement et prend, en marchant, des attitudes

grotesques, à peu près comme le dindon. La femelle, un peu plus petite que le mâle, n'en a pas la riche parure.

Le lophophore, qu'on apporte assez souvent du Népal, sa patrie, à Calcuta, comme objet de curiosité, préfère aux climats chauds les climats tempérés et même froids ; ce qui a fait dire à Frédéric Cuvier qu'il ne serait pas impossible de l'acclimater parmi nous pour en enrichir nos volières, et peut-être nos basses-cours.

La première tentative d'introduction de ce magnifique oiseau en Europe a été faite par une dame anglaise, lady Impey ; mais elle ne réussit pas ; les oiseaux moururent avant leur arrivée en Angleterre. Ce n'est que dans ces dernières années que la Société zoologique de Londres est parvenue à s'en procurer un petit nombre de couples, qui ont prospéré et se sont reproduits régulièrement, ces oiseaux paraissant s'accommoder parfaitement et du climat et de leur état de captivité. Le bon état des individus, assez nombreux, qui existent au jardin zoologique de Londres ne laissent aucun doute sur la possibilité de l'acclimatation.

DINDON DOMESTIQUE. (MELEAGRIS GALLO-PAVO.)

Allemand : Der Truthan. — Anglais : The Turkey. —
Espagnol : El Pavo. - Italien : Il Gallo d'India.

1. VARIÉTÉ BLANCHE.

Coqs et poules adultes.

Une partie de ces individus a été donnée par S. E. Vefick-Effendi, ambassadeur ottoman.

2. VARIÉTÉ GRISE.

Coq et poules adultes.

3. VARIÉTÉ JASPÉE CUIVRÉE.

Coq et poules adultes.

Ces oiseaux sont un don de M. Lareveillère Lepeaux.

4. VARIÉTÉ ROUGE.

Coq et poules adultes.

C'est un don de Mme Andréa (de Paris).

Cet oiseau, l'un des plus grands et des plus massifs des gallinacés, est une acquisition assez récente pour l'Europe, puisqu'elle ne date que du seizième siècle. Il est propre aux régions tempérées de l'Amérique du Nord, où on le rencontre encore en abondance à l'état sauvage. Les États de l'Ohio, du Kentucky et de l'Illinois sont les lieux où on le trouve en plus grande quantité.

Le dindon sauvage vit tantôt isolément, tantôt par troupes plus ou moins nombreuses, dans les bois et les campagnes couvertes de broussailles et de grandes herbes, et se retire la nuit sur les arbres les plus élevés. Ces oiseaux font souvent d'assez longs voyages vers l'automne et passent d'un territoire dans un autre ; mais ces migrations ne sont pas régulières comme celles de certains autres oiseaux ; elles n'ont lieu que pour se procurer une nourriture plus abondante. Alors ils forment des troupes, les unes composées de mâles seulement, les autres des femelles et des jeunes, qui, à cette époque, ont acquis la moitié de leur développement. Ces troupes, quoique suivant la même direction, ne marchent pas ensemble. Celle des femelles a grand soin d'éviter de se rencontrer avec l'autre, car les mâles ne manqueraient pas de les attaquer.

Ces voyages se font par terre et assez lentement, les oiseaux ne prenant leur vol que s'ils sont poursuivis, ou pour passer un cours d'eau un peu considérable. Lorsqu'il s sont arrêtés par un de ces obstacles, les dindons se réunissent sur les points les plus élevés du bord de la rivière et y demeurent pendant un jour ou deux, gloussant, se rengorgeant et faisant la roue. Enfin, par un temps calme et lorsque tout leur paraît tranquille, ils prennent leur vol à un signal du chef. Les forts franchissent la rivière sans accidents, eût-elle un mille de largeur ;. mais il n'en est pas de même des individus faibles et des jeunes ; beaucoup tombent à l'eau, mais sans se noyer, car ils savent parfaitement gagner le bord en nageant, soutenus par leur queue, qu'ils étalent.

Arrivées au terme du voyage, ces troupes se divisent ; chacun cherche sa nourriture de son côté : glands, châtaignes, fâines, maïs, graines, baies et fruits de toute espèce ; insectes, lézards, mulots, tout leur est bon. A ce moment ils deviennent très-gras.

Vers le milieu d'avril, la femelle fait son nid avec quelques feuilles sèches, dans une légère excavation du sol au pied d'une souche, au milieu d'un arbre tombé, sous un buisson, mais toujours dans un lieu très-sec. Elle y pond de dix à quinze et quelquefois jusqu'à vingt œufs d'un blanc sale et tachetés de points rougeâtres. C'est avec la plus grande circonspection qu'elle vient à ce nid et rarement elle y arrive deux fois de suite par le même chemin. Lorsqu'elle s'en éloigne, elle le couvre de feuilles pour le dérober au mâle, qui ne manquerait pas de casser les œufs. Il faut trois ans à cet oiseau pour arriver à l'état adulte.

Le naturel du dindon est d'une extrême timidité qui, au moindre danger, le fait se tapir dans les herbes et les broussailles.

Dans l'Amérique du Nord les dindons sauvages se croisent volontiers avec les femelles domestiques. De ces

croisements naissent des petits très-robustes et dont la chair est excellente.

Les œufs de la dinde sauvage, couvés par une poule domestique, donnent des produits très-recherchés. On remarque que, quoique élevés avec tous les autres oiseaux de la basse-cour, ils ne frayent point avec eux et font toujours bande à part.

Oviédo est le premier qui ait parlé de cet oiseau. Selon quelques historiens, il existerait en France depuis 1518 ou 1520, et c'est à Bourges que les premiers auraient été élevés ; selon d'autres, le dindon aurait été d'abord introduit en Espagne, d'où il aurait passé en Angleterre vers 1524. L'opinion qui attribue aux jésuites son importation en Europe ne repose sur aucune base certaine. Le premier dindon mangé en France le fut, assure-t-on, aux noces de Charles IX, en 1570. Cet oiseau était encore fort rare sous Henri IV et ne commença à devenir commun que vers 1630.

Le plumage d'un beau noir irisé du dindon sauvage s'est altéré par la domesticité et est devenu très-variable ; cependant il s'est formé certaines variétés assez fixes ; telles sont la blanche, la grise, la jaspée, la rouge, indiquées au commencement de cet article. La chair des deux premières est, assure-t-on, plus délicate que celle de toutes les autres ; elles s'engraissent mieux et plus facilement.

PEINTADE. (NUMIDA MELEAGRIS.)

Allemand : Das Perlhuhn. — Anglais : The Guinea Hen. — Espagnol : La Pintada 6 Gallina de Guinea. — italien : La Gallina de Numidia.

Individus mâles et femelles adultes, dont plusieurs de la variété blanche.

La peintade, que l'on appelle encore Poule numidique, africaine, de Barbarie, etc., est originaire du nord de l'Afrique, et était connue des anciens qui la désignaient sous le nom de Meleagris.

Cet oiseau, que tout le monde connaît, est, depuis un temps immémorial, réduit à état de domesticité ; mais à cause de son caractère inquiet et despote, et surtout à cause de ses cris assourdissants, on l'élève rarement dans nos basses-cours, quoique sa chair soit fort délicate et ne le cède guère qu'à celle du faisan.

Les œufs de la peintade sont plus petits que ceux de nos poules et d'un rouge sombre et sans taches. La ponte, de dix-huit ou vingt œufs, a lieu vers le mois de mai. La poule les dépose dans un nid grossièrement fait qu'elle cache au loin dans les haies et les buissons.

HOCCO ALECTOR. (CRAX ALECTOR.)

Allemand : Der guajanische Hokko oder Pauwis. — Anglais : The Crested Carassow. — Espagnol : El Pavo del monte de la Guiana. — Italien : La Crace Alettore.
Un individu mâle adulte.
C'est un don de M. Bataille.

C'est dans les vastes forêts de la Guyane et du Brésil, et même jusqu'au Mexique, que vit, en troupes plus ou moins nombreuses, ce bel oiseau, si remarquable par sa taille et son plumage tout noir à reflets verdâtres. La Guyane et l'île de Curaçao sont les contrées où on le trouve le plus abondamment. Il se plaît dans les lieux les plus élevés des forêts, ce qui l'a fait nommer en langue mexicaine Oiseau de montagne. Comme le dindon, il aime à se percher sur les arbres les plus hauts. Sa démarche à terre est lente et grave ; son vol bruyant et lourd.

Cet oiseau vit de graines, de fruits, de baies, de bourgeons et surtout des fruits du thoa piquant, qu'il avale tout entiers.

Son caractère est doux, confiant et si insouciant qu'il ne fuit les approches de l'homme que lorsqu'il a été tourmenté et poursuivi pendant quelque temps.

La femelle ne fait qu'une couvée par an dans la saison des pluies. Elle place son nid, composé de bûchettes entrelacées et garni de feuilles en dedans, tantôt sur le sol, tantôt dans les anfractuosités des rochers, ou sur les grosses branches de certains arbres. La ponte est de cinq à huit œufs, blancs comme ceux de la poule commune et gros comme ceux du dindon, mais dont la coquille est fort épaisse. Les petits, qui courent en naissant, se développent lentement et après la première mue n'ont encore acquis que les trois quarts du volume des adultes. Leur livrée est aussi très-différente et les plumes de leur huppe, rayées de noir et de blanc, ne sont ni inclinées ni frisées comme elles le seront plus tard.

La chair du hocco est blanche, tendre, juteuse, d'un goût exquis, et ne le cède en rien, suivant nous qui en avons mangé plusieurs fois au Brésil, à celle du faisan.

Le caractère confiant de cet oiseau, ses habitudes sociales semblent l'indiquer à la domesticité ; aussi s'y ploie-t-il avec la plus grande facilité ; et sans l'insouciance et l'apathie naturelles des habitants des contrées où il vit, il y a longtemps qu'il serait domestique.

Des tentatives ont été faites à diverses reprises pour acclimater et propager en Europe ce bel oiseau.

L'impératrice Joséphine en avait à la Malmaison plusieurs, qui lui avaient été envoyés des colonies et qui avaient été élevés en domesticité. L'humidité froide des lieux qu'ils occupaient les fit périr jusqu'au dernier d'une maladie particulière des pattes.

D'autres essais plus heureux eurent lieu plus tard en Hollande. M. Ameshoff avait des hoccos en aussi grande

abondance que les autres volailles de basse-cour et en faisait souvent servir sur sa table. Lord Derby en possédait aussi dans son parc de Knowsley, où ils se sont parfaitement acclimatés et régulièrement reproduits.

Aujourd'hui la possibilité de l'acclimatation et de la propagation de cet oiseau parmi nous ne laisse plus le moindre doute, et on peut espérer le voir bientôt devenir commun dans nos parcs et même dans nos basses-cours, avec les habitants ordinaires desquelles il vit dans la meilleure intelligence.

HOCCO GLOBICÈRE. (CRAX GLOBICERA.)

Allemand : Der curassavische Hokko. — Anglais : The Globose Curassow. Espagnol ; El Pava del monte del Brasil. — Italien : La Crace globigera.
Individus mâles et femelles adultes.

Cette espèce, qui diffère peu de la précédente, se trouve principalement au Brésil et dans la province de Missiones. La femelle ressemble beaucoup au mâle et les petits ne sont complètement revêtus de leur livrée propre qu'après la seconde mue. Les mœurs de cet oiseau se rapprochent beaucoup de celles du précédent.

HOCCO A BARBILLONS. (CRAX CARUNCULATA.)

Allemand : Der warze Hokko.

Le hocco à barbillons, peu connu jusqu'à présent et récemment apporté vivant en Europe, est propre au Brésil et s'étend jusqu'au Paraguay. Il diffère peu de l'alector, dont, très-probablement, il a les mœurs.

PÉNÉLOPE MARAIL. (PENELOPE MARAIL.)

Allemand : Der Marail. — Anglais : The Brazilian Guan. —
Espagnol : Et Yacù ma-ray. — Italien : La Penelope marail.
Individus mâle et femelle adultes.
Ils ont été donnés par M. Bataille.

PÉNÉLOPE A TÊTE BLANCHE. (PENELOPE PILEATA.)

Anglais : The Pileated Guan. — Espagnol : El Yacú de
cabeza blanca. Italien : La Penelope con la testa blanca.
Individus mâle et femelle adultes.

Ces oiseaux sont exclusivement propres aux régions intertropicales et tempérées de l'Amérique méridionale, et peuvent être regardés comme les représentants des faisans dans le nouveau monde. Ils vivent en petites familles et se tiennent dans les forêts et dans les broussailles qui les avoisinent et perchent sur les branches les plus basses des arbres. Ils se tiennent cachés pendant le jour dans les arbres touffus et sortent de préférence le soir et le matin pour se rendre sur la lisière des bois, mais sans s'aventurer beaucoup dans les lieux découverts, pour chercher leur nourriture qui consiste en graines, fruits, bourgeons, jeunes pousses d'herbes, etc. Ils portent en marchant la queue un peu baissée et l'ouvrent à chaque mouvement ; leur vol est bruyant, bas, embarrassé et de peu d'étendue.

La femelle pond un nombre d'oeufs qui ne dépasse pas huit, dans un nid qu'elle construit avec des bûchettes sur un arbre touffu.

Ces oiseaux, dont la chair est excellente et rappelle celle du faisan, s'élèvent avec la plus grande facilité en domesticité et s'accordent très-bien avec les hôtes

habituels de la basse-cour. Ce serait pour nous une précieuse acquisition, soit comme gibier pour nos parcs, soit comme volaille, si l'on parvenait, chose qui nous paraît très-possible, à les multiplier dans notre pays.

PAON ORDINAIRE. (PAVO CRISTATUS DOMESTICUS.)

Allemand : Der Pfau. — Anglais : The crested Peacock. —
Espagnol : Et Pavo real. — Italien : Il Pavone.

Mâles et femelles adultes.

Le mâle, venant de Buenos-Ayres, a été donné par M. Adolphe Quesnel.

VARIÉTÉ BLANCHE.

Mâle et femelle adultes.

PAON DU JAPON. (PAVO JAPONICUS.)

Allemand : Der japanische Pfau. — Anglais : The Japan Peacock. — Espagnol : El Pavo real del Japon. — Italien : Il Pavone del Giappone.

Individus mâle et femelles adultes.

Cet oiseau, l'un des plus magnifiques que l'on connaisse, est originaire de l'Inde. Les parties où on le trouve le plus abondamment sont : la province de Guzurate, les environs de Calicut, la côte de Malabar, le Bengale et les frontières du royaume de Siam. Il existe aussi dans les îles de Sumatra, de Bornéo et de Ceylan, où on le trouve à l'état sauvage.

Les mœurs du paon sauvage ont été peu étudiées ; on sait seulement qu'il vit par petites troupes, sur la lisière des grands bois et qu'il recherche, pour percher la nuit, les arbres les plus élevés. Il en est de même du paon

domestique, qui se retire la nuit sur les plus grands arbres, sur le toit des maisons, sur le sommet des tours et même sur les clochers. Malgré le peu d'étendue de ses ailes, il peut, lorsqu'il y est contraint, franchir en volant des espaces considérables.

La femelle n'a rien de la riche parure du mâle. Elle pond au printemps environ une douzaine d'œufs d'un blanc fauve, tachetés de points plus foncés et de la grosseur de ceux du dindon. Elle recherche, pour les déposer dans un nid très-grossièrement établi à terre, les lieux les plus secrets afin de les cacher au mâle qui ne manquerait pas de les casser.

On croit que le paon a été importé de l'Inde par les flottes de Salomon ; mais il ne s'est répandu dans l'Europe méridionale qu'après les conquêtes d'Alexandre. Aristote, Collumelle, Varron et Pline en parlent comme du plus bel oiseau qui existe, et du temps du dernier de ces auteurs, il paraît qu'il était assez commun en Italie. L'orateur Hortensius est le premier qui, à Rome, ait fait servir cet oiseau sur sa table, et depuis les Romains en firent grand cas. Au moyen âge il était d'usage parmi nous de servir un paon rôti à tous les dîners d'apparat. Aujourd'hui la chair de cet oiseau est fort peu appréciée, quoiqu'elle soit réellement fort bonne lorsque l'animal est jeune.

On connaît quelques variétés de paon, dont la plus remarquable est la blanche ; mais elle n'est pas constante.

Le paon du Japon, très-peu connu jusqu'ici, ne diffère guère du précédent que par sa huppe droite, composée de dix plumes étroites et étagées entre elles, par son cri et par sa livrée particulière plus brillante encore, s'il est possible, que celle du paon ordinaire.

COLIN HOUÏ. (ORTIX VIRGINIANUS.)

Allemand : Das virginische Wachtel. — Anglais : The virginian Partridge. Espagnol : La Perdiz de Virginia. — Italien : La Pernice di Virginia.
Individus mâles et femelles adultes.

Cet oiseau, propre à l'Amérique septentrionale, se trouve depuis le Mexique jusqu'au Canada inclusivement. Il est plus nombreux dans le sud et le centre des États-Unis, et se plaît surtout dans le Maryland, la Louisiane et la Virginie. Les colins sont si communs dans certains États du sud, qu'il est arrivé plusieurs fois d'en tuer, dans un espace assez circonscrit, des quantités considérables, six mille par exemple, sans qu'à la saison suivante on s'aperçût que leur nombre eût diminué.

Le colin houi habite de préférence les buissons, les halliers, les haies vives qui servent de clôture aux champs. Il ne fréquente guère les terres cultivées qu'après la récolte. Il s'éloigne peu des lieux où il trouve une nourriture abondante. Poursuivi, il s'envole et va se remiser sur les arbres bas et touffus, où il se cache si bien qu'il est difficile de le retrouver. Il est monogame et s'éloigne peu de sa famille à la sûreté de laquelle il veille avec beaucoup de sollicitude, surtout pendant l'incubation. Son nom, qui est celui qu'il porte dans la langue de Natches, lui vient du cri particulier que fait entendre le mâle.

La femelle, sensiblement moins grosse que le mâle, cache son nid à terre, au milieu d'une touffe de plantes hautes et épaisses. Ce nid est formé d'une grande quantité d'herbes sèches assez grossièrement arrangées et offre une ouverture sur le côté. Elle y pond de dix à vingt-quatre œufs, d'un blanc pur. Les petits, comme tous ceux des gallinacés, courent en naissant. Aussitôt après l'éclosion le mâle les prend à sa charge et les soigne avec beaucoup de tendresse et de zèle pendant que la femelle fait une seconde couvée. Les jeunes qui en proviennent se réunissent à ceux de la première pour ne former qu'une

seule famille, qui s'élève sous la conduite du père et. de la mère. Ils restent ainsi unis jusqu'au printemps suivant, époque à laquelle ils se dispersent.

Le colin houi se nourrit de toutes sortes de graines, de fruits et de baies. C'est un oiseau d'un naturel doux et peu farouche. Il faut qu'il soit poursuivi longtemps et avec acharnement, ou que la nourriture lui manque, pour lui faire quitter le canton qu'il a choisi. Il s'apprivoise très-facilement et ne craint pas le froid, même rigoureux, et supporte aussi très-bien la chaleur.

En France, dès l'année 1816, M. Florent Prevost avait tenté l'acclimatation de cet oiseau. A diverses reprises il abandonna, au milieu de grands parcs ou en plein champ, quelques paires d'individus fraîchement arrivés de leur pays natal, mais l'expérience ne réussit pas complètement. Tentée depuis en Angleterre elle a eu un plein succès. Le colin houi y est devenu presque indigène et se reproduit librement et sans aucun soin dans les comtés de Norfolk et de Suffolk. Répétée en 1837, chez M. Alfred de Cassette, l'expérience réussit très-bien, et pendant plusieurs années on a chassé le colin, comme la caille et la perdrix, dans quelques grands domaines de Bretagne.

La chair du colin houi est blanche, tendre et de très-bon goût, quoique sans fumet, comme celle de presque tous les gallinacés sauvages de l'Amérique du Nord.

COLIN DE CALIFORNIE. (ORTIX CALIFORNICUS.)

Allemand : Das kalifornische Wachtel. — Anglais : The californian Quail. — Espagnol : La Perdiz de California. — Italien : La Pernice di California.
Individus mâles et femelles adultes.

Le colin de la Californie est plus petit que le précédent et s'en distingue par l'élégante petite huppe noire, composée de plumes légères et recourbées en avant, qui orne sa tête. Il paraît propre à la Californie. Ses mœurs, à l'état sauvage, sont peu connues ; mais tout porte à croire qu'elles diffèrent peu de celles de ses congénères.

Cet oiseau, découvert par La Pérouse, a été introduit en France en 1852 par M. Deschamps, qui en embarqua six couples achetés en Californie à un très-haut prix. En 1853, des couvées parfaitement réussies compensaient et au delà les pertes faites pendant la traversée. Depuis, MM. Pomme, de Rothschild et Saulnier. en ont fait de nombreux élèves. Enfin, au printemps de 1857, M. Deschamps lâcha deux couples de cet oiseau dans un terrain accidenté et boisé de la Haute-Vienne, et au mois de juin 1858 il les retrouva en parfait état et suivis d'une nombreuse famille. Ces animaux, livrés à eux-mêmes pendant dix-huit mois, avaient trouvé à se nourrir et ne paraissaient avoir aucunement souffert des vicissitudes de notre climat. Tout nous porte donc à espérer qu'avant bien longtemps le colin de la Californie deviendra un gibier français. La chair de cet oiseau ne le cède pas à celle de la caille.

PERDRIX BARTAVELLE. (PERDIX SAXATILIS.)

Allemand : Steinhuhn. — Anglais : The red Partridge. — Espagnol : La Perdiz de los pedregales. — Italien : La Pernice sassatile.

Individus adultes mâles et femelles.

Ils ont été donnés par M. Sacc.

La bartavelle, qu'il ne faut pas confondre avec la perdrix rouge, à laquelle elle ressemble beaucoup, mais qui en diffère principalement par l'absence absolue des taches noires et blanches qui entourent le col de cette dernière, se trouve communément dans l'Asie Mineure, la Turquie d'Europe, le Tyrol et surtout aux environs de Smyrne ; elle se rencontre aussi en Espagne et même, mais rarement, en France, dans les montagnes du Jura, des Pyrénées, de l'Auvergne et des Basses-Alpes.

Cet oiseau habite de préférence les lieux élevés, arides et semés de rochers ; il descend cependant dans les plaines pour y nicher. Il est monogame et vit en compagnies plus ou moins nombreuses, qui se dispersent vers le printemps. Les bartavelles, comme nos perdrix ordinaires, se rappellent entre elles lorsqu'elles ont été séparées. Elles s'éloignent fort peu du canton qu'elles ont adopté. Leur nourriture consiste principalement en petits insectes, en larves de fourmis, en jeunes pousses et en bourgeons d'arbres et surtout d'arbres résineux.

La femelle, plus petite que le mâle, pond, vers le mois de juin, dans un nid à peine ébauché et placé sous un buisson ou une touffe d'herbes, de quinze à dix-huit œufs, gros comme ceux d'une poulette, blancs et marqués de points rougeâtres.

La bartavelle, quoique d'un naturel très-farouche, est très-susceptible cependant de s'apprivoiser et de vivre dans un certain degré de domesticité.

La chair de la bartavelle, plus abondante que celle de la perdrix ordinaire, ne lui cède en rien sous le rapport de la délicatesse, surtout lorsque l'oiseau est jeune. Elle a cependant quelquefois un léger goût résineux, agréable suivant les uns, désagréable suivant d'autres, qui tient aux bourgeons d'arbres verts dont elle se nourrit surtout pendant l'hiver.

PERDRIX CAMBRA. (PERDIX PETROSA.)

Allemand : Das Felsenhuhn. — Anglais : The rufous-breasted Partridge. Espagnol : La Perdiz de Cambra. — Italien : La Pernice di Gamba.

Individus mâles et femelles adultes.

Ils proviennent d'œufs donnés par M. Beaussier, d'Alger.

Cette espèce, qui tient le milieu entre la perdrix rouge et la bartavelle, est propre aux parties méridionales de l'Europe, comme l'Espagne, la Sardaigne, la Corse, la Sicile, etc. Elle abonde aussi en Afrique, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'au Sénégal. En France elle ne se voit que rarement et accidentellement.

Elle vit en troupes ou compagnies nombreuses dans les lieux élevés et ne descend que rarement dans les plaines.

Sa nourriture, comme celle de ses congénères, consiste principalement en graines et baies de toutes espèces et en petits insectes.

La femelle pond, dans les buissons et les lieux déserts et montueux de préférence, environ une quinzaine d'œufs d'un jaune sale et parsemés de points verdâtres, qu'elle dépose dans un nid composé de quelques herbes ou feuilles sèches. Elle couve avec beaucoup d'assiduité pendant une vingtaine de jours. Durant tout ce temps, le mâle reste près d'elle et, lorsque les petits sont nés, il partage avec elle le soin de leur éducation.

Les mœurs et les habitudes de la perdrix gambra rappellent beaucoup celles des autres perdrix ; comme elles, elles sont sédentaires et ne quittent que forcément le canton où elles sont nés ; elles se rappellent, etc.

Grâce à l'intervention d'une volonté puissante et éclairée, cet oiseau, dont la chair excellente ne le cède pas à celle des meilleurs gibiers de ce genre, commence à se propager

en France, et l'on peut espérer que bientôt il y sera aussi commun que la perdrix grise.

Il y a quelques années, M. le baron de Lage, officier de la vénerie impériale, eut l'idée d'essayer l'introduction à Rambouillet de la perdrix gabra, qu'il fit venir d'Algérie. Cette tentative réussit pleinement et bientôt attira l'attention du premier veneur, M. le prince de La Moskowa, et de S. M. l'Empereur lui-même.

L'expérience fut répétée, en 1858, sur une grande échelle, à la faisanderie de Saint-Germain, et dès cette première année, les perdrix gabra figurèrent pour un quart environ dans le nombre de celles qui furent tuées dans les chasses impériales.

GANGA CATA. (PTEROCLES SETARIUS.)

Allemand : Das Flughuhn oder Ganga Katta. — Anglais : The Pin-tailed Grouse. — Espagnol : La Urtega cala. — Italien : La Pierocle alcata.

Individus mâle et femelle adultes.

Le ganga cata, qui porte dans le midi de la France les noms vulgaires de Grandoule et d'Augel, paraît être l'oiseau dont les anciens ont parlé sous le nom de Attagen.

Il se retrouve communément dans les régions méridionales de l'Europe, en Espagne, en Sicile, dans le Levant et même jusqu'en Perse.

En France, il ne se rencontre que dans les départements du midi, dans les landes stériles qui bordent les Pyrénées et surtout dans la plaine de la Grau.

Il vit en troupes nombreuses qui se dispersent à l'époque du printemps ; alors chaque mâle se choisit une compagne qu'il ne quitte plus et avec laquelle il partage les soins de la famille.

Ces oiseaux sont d'un naturel extrêmement déliant et se laissent difficilement approcher. A la moindre apparence de danger, ils prennent l'épouvante et s'envolent en poussant de grands cris. Leur vol est puissant, rapide et très-élevé, ce qui les rapproche des pigeons, dont ils diffèrent cependant par d'autres caractères qui les rattachent aux gallinacés.

On ne chasse guère le ganga cata qu'à l'affût sur le bord des étangs ou des cours d'eau où ils viennent boire.

Sa chair, du moins celle des vieux individus, est noire, dure et peu recherchée ; celle des jeunes, au contraire, est très-délicate et préférée à celle de la perdrix.

TÉTRAS HUPPECOL. (TETRAO CUPIDO.)

Anglais : The pinnated, Grouse.

Individus mâles et femelles adultes.

Ils ont été donnés par M. A. Servant.

Cette espèce est propre à l'Amérique septentrionale. Autrefois très-commune dans les parties centrales et sur les côtes des États-Unis, elle en a presque complètement disparu, et ne se trouve plus en grande quantité que dans les prairies du Texas sur les bords du Missouri. Les œufs sont du volume de celui d'une poulette et presque aussi ronds d'un bout que de l'autre.

Cet oiseau perche sur les arbres et sur les buissons. Sa chair est très-délicate. Les individus qui existent au Jardin sont les premiers qui aient été importés vivants en Europe.

PIGEON RAMIER. (COLUMBA PALUMBUS.)

Allemand : Die Ringtaube. — Anglais : The Ring Pigeon. —

Espagnol : La Paloma Torcaz. — Italien : Il Palombo.

Individus mâles et femelles adultes.

Le ramier, la plus grande espèce de nos pigeons indigènes, se trouve dans presque toutes les contrées de l'Europe, en Asie et en Afrique. Il vit habituellement dans les grandes forêts, surtout celles de pins et de mélèzes et préfère pour percher la cime des arbres les plus hauts ; c'est là aussi où il fait son nid, qu'il construit assez grossièrement avec des bûchettes entrelacées. La femelle y dépose deux œufs, rarement trois, d'une entière blancheur. Le mâle et la femelle couvent alternativement ; l'incubation dure environ seize jours.

Le ramier, d'un naturel extrêmement sauvage, ce qui en rend la chasse très-difficile, est susceptible cependant de s'apprivoiser jusqu'à un certain point. En effet, on peut voir tous les jours et pendant toute l'année un certain nombre de ces gracieux oiseaux dans plusieurs de nos jardins publics, et surtout aux Tuileries, venir recevoir, presque à la main, la nourriture qu'une foule de personnes s'empressent de leur donner. La chair du ramier est noire et assez coriace ; celle des jeunes oiseaux cependant est très-délicate.

PIGEON ROMAIN. (COLUMBA HISPANICA.)

Allemand : Die spanische Taube. — Anglais : The roman Pigeon. — Espagnol : La l'aluma romana. — Italien : La Colombadi Spagna.

Individus mâles et femelles adultes.

Ce pigeon est le plus gros de nos races domestiques. On ignore complètement son origine ; mais on sait que depuis fort longtemps il existe en France, où il est fort recherché, à cause de sa fécondité et de la délicatesse de sa chair, surtout celle des pigeonneaux.

COLOMBE LUMACHELLE. (COLUMBA CHALCOPTERA.)

Allemand : Die bronzeflüglige Taube. — Anglais : The Bronze-wing Pigeon. — Espagnol : La Paloma de alas bronzeadas. — Italien : La Colomba lumachella.
Individus mâles et femelles adultes.

Ce beau pigeon, l'un des plus gros du genre, et si remarquable par les brillantes couleurs de ses ailes, qui offrent les reflets de l'opale et le chatoyement de la lumachelle d'où il tire son nom spécifique, est indigène de la Nouvelle-Galles du Sud, de la terre de Van-Diémen et de l'île de Norfolk. Il vit par paires, mais non sédentaires ; il voyage à certaines époques, et ce n'est que depuis le mois de septembre jusqu'à celui de février qu'on le voit aux environs de Port-Jackson. Après cette époque, il disparaît complètement.

La colombe lumachelle se tient à terre ou sur les branches basses des arbres, dans les endroits sablonneux et arides, ce qui lui a fait donner par les Anglais le nom de Brush pigeon, pigeon de broussailles. Le mâle, à certaine époque, fait entendre un roucoulement sonore, que l'on a comparé au beuglement de la vache. Ces oiseaux, dont le vol est très-puissant, se nourrissent de baies, de graines de toutes sortes et surtout d'un petit fruit assez semblable à la cerise et dont ils avalent le noyau. Dans la saison où ce fruit abonde, ils deviennent très-gras. Ils font leur nid dans des trous d'arbres ou même à terre ; comme chez presque tous les pigeons, ce nid n'est formé que de quelques bûchettes jetées comme au hasard. La femelle pond deux œufs tout blancs, qu'elle couve avec le mâle qui la relaye de temps en temps. Les petits naissent en novembre.

Introduit en Angleterre depuis quelques années, cet oiseau paraît s'être fort bien accommodé de la captivité et

du climat, et s'est reproduit plusieurs fois au jardin de Regent's Park. Sa chair est assez estimée des habitants de la Nouvelle-Galles du Sud.

COLOMBE LABRADOR. (COLUMBA ELEGANS.)

Allemand : Die elegante Taube. — Anglais : The opaline Pigeon. — Espagnol : La Paloma elegante. — Italien : La Colomba elegante.

Individu mâle adulte.

Il a été donné par M. Ramel.

Plus petite que la précédente, cette jolie espèce a été trouvée dans la partie méridionale de la terre de Van-Diémen par les naturalistes qui faisaient partie de l'expédition du capitaine Baudin, à la recherche de La Peyrouse. Ses mœurs et ses habitudes nous sont complètement inconnues.

Cet oiseau a été introduit, il y a quelques années, en Angleterre par les soins de la Société zoologique de Londres, et s'est reproduit régulièrement en captivité. Ce serait un charmant ornement pour nos volières.

COLOMBE GRIVELÉE. (COLUMBA PICATA.)

Anglais : The pied Pigeon.

Individus mâle et femelle adultes.

Ce pigeon, presque aussi gros que la colombe lumachelle, habite comme les précédents la Nouvelle-Hollande.

Tout ce que nous savons sur cet oiseau est que sa chair blanche et délicate, surtout celle que fournissent les

muscles pectoraux qui sont très-développés, l'emporte de beaucoup sur celle des autres espèces connues.

Ce serait, dit M. Gould, un oiseau de première classe pour la table, et il serait vivement à désirer qu'on pût l'acclimater et le propager en Angleterre.

Malheureusement, il paraît, d'après les essais tentés, depuis deux ou trois ans, au jardin de Regent's Park, que cette entreprise offre d'assez grandes difficultés. « Jusqu'ici, dit M. Mitchel, ce pigeon s'est montré le plus difficile à gouverner. »

Ces difficultés cependant ne doivent pas nous rebuter. Avec de la persévérance on vient à bout de bien des choses réputées impossibles.

COLOMBE LONGUP. (COLUMBA LOPHOTES.)

Allemand : Die Helmtaube. — Anglais : The crested Dove. — Espagnol : La Paloma crestada. — Italien : La Colomba crestata.

Individus mâle et femelle adultes.

Cette espèce, l'une des plus gracieuses du genre, est encore indigène de la Nouvelle-Hollande.

On ne sait absolument rien sur ses mœurs et ses habitudes.

Introduite depuis quelques années en Angleterre, elle s'est montrée très-résignée à vivre en captivité et s'est régulièrement reproduite dans les volières de la Société zoologique de Londres.

COLOMBI-GALLINE A TÊTE BLEUE. (COLUMBA CYANOCEPHALA.)

Anglais : The green-winged Pigeon. — Espagnol : La Paloma de cabeza azul. — Italien : La Colomba conla testa turchina.

Individus mâle et femelle adultes.

Ce pigeon habite les Antilles et les contrées chaudes de l'Amérique et se trouve le plus abondamment à la Jamaïque et à Cuba, d'où l'on en a apporté plusieurs fois des individus vivants.

Tout ce qu'on sait sur ses habitudes, c'est qu'il vit toujours à terre et trotte comme la perdrix, nom sous lequel les habitants de la Jamaïque ont Coutume de le désigner.

Sa chair est, dit-on, excellente, et il serait à désirer qu'on pût l'acclimater et le propager parmi nous.

COLOMBI-GALLINE POIGNARDÉE. (COLOMBA CRUENTATA.)

Anglais : The sanguine Turtle. — Espagnol : La Paloma sangrienta. Italien : La Colomba sanguinosa.

Individus mâles et femelles adultes.

Cette espèce, remarquable par la tache rouge de sang qu'elle offre sur le milieu de la poitrine, et qui simule assez bien une blessure ensanglantée, est originaire des îles Philippines et principalement de Manille. Ses mœurs nous

sont inconnues. Comme les autres colombi-gallines, cet oiseau vit de préférence à terre et court avec vitesse comme la perdrix. Ce serait une charmante acquisition pour nos volières.

II. PALMIPÈDES.

OIE DOMESTIQUE. (ANSER DOMESTICUS.)

Allemand : Die Hausgans. — Anglais : The domestic Goose,
Espagnol : El Ganso. — Italien : L'Oca.

1. OIE DE GASGOGNE.

Individus mâles et femelles adultes.

Ils ont été donnés par M. Lartet.

2. OIE DE TOULOUSE.

Individus mâles et femelles adultes.

Don de Mme Passy.

L'oie sauvage, *Anser cinereus*, réduite en domesticité depuis les temps les plus reculés, est le type de toutes les races et variétés domestiques que nous possédons aujourd'hui. C'est un oiseau essentiellement voyageur, qui habite l'été les régions les plus septentrionales des deux continents, qu'il quitte par bandes innombrables au commencement de l'hiver pour se répandre dans les contrées plus tempérées. Au commencement de la saison froide, on le voit arriver en troupes plus ou moins nombreuses et s'avancer d'autant plus vers le sud que la saison est plus rigoureuse. Le vol de l'oie sauvage est très-élevé, très-soutenu et peu bruyant. Les bandes sont ordinairement disposées en manière de triangle qui

représente assez bien un Y. Arrivé à sa destination, cet oiseau se tient en général, pendant le jour, dans les marais et les prairies où il se nourrit de plantes aquatiques, de graines et d'insectes. Souvent il s'abat sur les champs ensemencés qu'il dévaste en déterrants le grain même caché sous la neige ou en coupant le blé en herbe. Le soir, après le coucher du soleil, il se rend sur les étangs et les rivières pour y passer la nuit ; différant en cela des canards qui ne quittent presque jamais l'eau. L'oie nage très-bien, mais ne plonge pas. Sa vue est très-perçante, son ouïe très-fine et son sommeil très-léger ; le moindre bruit lui donne l'alarme. D'un naturel extrêmement défiant, elle est toujours sur ses gardes ; aussi est-il très-difficile d'approcher les bandes soit à terre, soit sur l'eau. Sa démarche à terre est lourde et embarrassée. Les oies ne manquent pas d'une certaine intelligence, comme le prouve principalement l'ordre régulier qu'elles adoptent dans leur vol.

La femelle, un peu plus petite que le mâle, pond au printemps de douze à quinze œufs blancs, plus gros et plus arrondis que ceux de poule.

La chasse à l'oie sauvage est une précieuse ressource pour certains peuples du Nord, qui se procurent ainsi une nourriture abondante et une grande quantité d'œufs.

On élève beaucoup d'oies en France, principalement dans les départements du Bas-Rhin, de la Moselle et de la Seine-Inférieure et sur les bords de la Loire, d'où elles sont transportées ailleurs. La ville de Toulouse en absorbe plus de 120 000. C'est dans les environs de cette ville qu'on trouve la variété qui porte ce nom ; elle est presque toujours grise ; son volume égale presque celui du cygne et elle s'engraisse facilement au point de peser jusqu'à 12 et 14 kilogrammes. L'oie de Gascogne, plus petite mais plus féconde et d'une chair plus délicate, se trouve en remontant de Bordeaux vers Bayonne.

La chair de l'oie, quoique un peu lourde, est bonne et nourrissante. On en fait des conserves et des salaisons qui s'emportent au loin. Les foies gras de Toulouse et de Strasbourg sont l'objet d'un commerce important ; enfin la graisse, très-abondante et d'une grande finesse, sert dans plusieurs pays à assaisonner les aliments.

Outre une grande quantité de substance alimentaire, les oies fournissent encore pour la literie du duvet et des plumes et pour écrire les plumes des ailes qui, avant l'invention des plumes de fer, donnaient lieu à. un très-grand commerce.

OIE RIEUSE. (ANSER ALBIFRONS.)

Allemand : Die Blaægans. — Anglais : The laughing Goose.
— Espagnol : El Ganso risueño. — Italien : L'Oca ridente.

Individus mâles et femelles adultes.

Cette espèce, remarquable par la grande tache d'un blanc pur qu'elle porte sur le front, est, comme la précédente, originaire des régions septentrionales des deux continents où seulement elle se reproduit. Voyageuse comme la plupart de ses congénères, elle se montre dans nos climats au commencement de l'hiver. A l'automne, les oies rieuses se rassemblent de la Sibérie sur la presqu'île du Kamtschatka et émigrent en bandes nombreuses, les unes vers la Californie, les autres vers le centre de l'Europe, où elles passent l'hiver. Très-communes en Hollande, elles sont plus rares en Allemagne et plus encore en France. Le nom que porte cet oiseau lui vient de son cri rauque auquel on a cru trouver quelque ressemblance avec un éclat de rire.

C'est, assure-t-on, un excellent gibier, mais dont la chasse n'est pas sans difficulté, à cause du caractère extrêmement

méfiant de cet oiseau.

OIE DE GUINÉE. (ANSER CICNOIDES.)

Allemand : Die guineische Shwanengans. —
Anglais : The Swan Goose. Espagnol : El Ganso de
Guinea. — Italien : L'Oca di Guinea.

Individus mâles et femelles adultes.

Cet oiseau, originaire des contrées brûlantes de l'Afrique où il vit à l'état sauvage, est d'une grande taille ; sa démarche est moins disgracieuse, que celle de l'oie commune ; il porte la tête haute et sa voix est forte et retentissante.

L'oie de Guinée est très-commune dans les pays du Nord, en Russie et même en Sibérie, où elle est acclimatée depuis longtemps et vit en domesticité. Quoique différant beaucoup de l'oie domestique, elle se croise volontiers avec elle, et donne des métis féconds que l'on trouve abondamment chez les habitants du Nord.

La beauté, la taille et la bonté de la chair de cet oiseau méritent qu'on s'occupe de le propager parmi nous.

OIE DU CANADA. (ANSER CANADENSIS.)

Allemand : Die kanadische Schawnengans. — Anglais : The
Canada Goose. Espagnol : El Ganso del Canada. —
Italien : L'Oca del Canada.

Individus mâles et femelles adultes.

Deux d'entre eux ont été donnés, l'un par M. Ruffier et l'autre par M. Rivet.

Plus grosse que l'oie domestique, cette espèce en diffère encore par le col et le corps plus longs et plus déliés et aussi par une tache blanche et noire sur la gorge, d'où lui vient le nom d'Oie à cravate qu'on lui donne quelquefois. Elle habite les parties les plus froides de l'Amérique septentrionale, d'où elle émigre, par bandes très-nombreuses, pour passer l'hiver dans les contrées plus tempérées et jusque dans les Carolines.

L'oie du Canada, dont la chair est très-délicate et préférable à celle de nos oies domestiques, a été depuis longtemps introduite en France, car on en voyait autrefois beaucoup sur les pièces d'eau de Versailles et de Chantilly. On l'élève aussi avec succès en Angleterre et en Allemagne.

OIE DE GAMBIE. (ANSER GAMBENSIS.)

Allemand : Die gambiische Gans. — Anglais : The Spur-winged Goose. Espagnol : El Ganso armado.
— Italien : L'Oca armata.

Individus mâles et femelles adultes.

On ne sait rien de particulier sur les mœurs de cet oiseau, qui se trouve dans l'Afrique méridionale et principalement au Sénégal.

BERNACHE ORDINAIRE. (BERNICLA LEUCOPSIS.)

Allemand : Die Bernakelgans. — Anglais : The
Bernicle Goose. Espagnol : La Bernicla comun. —
Italien : La Bernacla.

Individus mâles et femelles adultes.

La bernache, que plusieurs caractères séparent des oies, est nommée communément Oie nonette, à cause des grandes places blanches et noires qui coupent agréablement son plumage. Elle vit dans les régions les plus glacées des deux continents. On la trouve communément en Europe, dans le nord du Groenland, de la Sibérie et de la Laponie et en Amérique, dans les baies d'Hudson et de Baffin, c'est là qu'elle se multiplie. Sa nourriture consiste en racines de plantes aquatiques et principalement celles de la renouée vivipare et de la camarine noire ; elle y joint aussi des insectes, des vers aquatiques et de petits poissons. Lorsque cette nourriture vient à lui manquer, en raison de l'intensité du froid, elle quitte ces parages et se répand, par bandes nombreuses, dans le nord de l'Europe et jusqu'en France, et en Amérique, jusqu'à la Californie et à la Floride.

Comme cet oiseau ne se reproduit que sur les confins du globe, sur les écueils les plus solitaires et les plus reculés, on a cru pendant longtemps qu'il était produit par certains coquillages que, pour cette raison, on nommait Conques anatifères, ou bien par certains arbres, sur les côtes des Orcades, ou enfin par les bois pourris provenant de vaisseaux naufragés. Ces contes absurdes, répétés par une foule d'auteurs sérieux, sont aujourd'hui abandonnés et l'on sait que la bernache, comme les autres oiseaux, naît

d'oeufs que la femelle dépose, au printemps, dans les fentes des rochers.

C'est un gibier d'eau fort estimé et considéré comme maigre.

GRAVANT. (ANSER BERNICLA.)

Allemand : Ringelgans. — Anglais : The Brent Goose. — Espagnol : La Oca de tocado. — Italien : L'Anitra columbaccio.

Individus mâles et femelles adultes.

Cet oiseau, plus petit que la bernache à laquelle il ressemble d'ailleurs beaucoup, habite les marais et les bruyères des régions antarctiques, mais ne s'avance pas tant au Nord que son congénère. Il niche dans ces contrées et ses œufs sont blancs et obtus. Il émigre vers le Sud pour passer l'hiver et se répand, par grandes bandes, en Suède, en Angleterre, en Hollande et même en France.

Il était à peine connu, dans ce dernier pays, avant 1740, année où l'on en vit apparaître une immense quantité sur les côtes de l'Océan. Ces troupes étaient si nombreuses qu'elles firent beaucoup de mal aux terres ensemencées et qu'on les tuait à coups de pierres et de bâton.

Le cravant, d'un caractère timide, s'apprivoise avec la plus grande facilité. On peut l'élever dans les basses-cours ; mais il est si craintif qu'il se laisse battre par des oiseaux beaucoup moins gros que lui, et mourrait de faim si on ne lui donnait pas à part sa nourriture, qui consiste en grains, son, pain, etc.

Son cri est sourd et diffère beaucoup de celui de l'oie domestique.

C'est un gibier considéré comme maigre et très-estimé des habitants des pays où il abonde.

BERINACHE ARMÉE. (BERNICLA ÆGYPTIACA.)

Allemand : Die ægyptische Gans. — Anglais : The egyptian Goose. Espagnol : Et Ganso Egipcio. — Italien : L'Oca d'Egitto.

Individus mâles et femelles adultes et jeunes.

La bernache armée, que l'on nomme aussi Oie d'Égypte, est plus petite que notre oie domestique et d'un plumage agréablement varié de diverses couleurs.

Elle se trouve dans tout le midi de l'Afrique, en Abyssinie et surtout en Égypte, où elle abonde dans les lieux inondés par le Nil. Quelques individus isolés pénètrent jusqu'en France.

Elle porte, au pli de l'aile, un petit éperon, comme plusieurs de ses congénères.

Quand elle n'est pas à l'eau, elle se tient habituellement sur les arbres. Elle niche cependant à terre dans les broussailles et dans les prairies situées près des eaux. La femelle pond au printemps de six à huit œufs verdâtres.

Cet oiseau s'apprivoise très-facilement et s'élève fort bien en domesticité ; mais il faut se défier de son penchant très-prononcé à reprendre sa liberté. Quoique sa chair soit bonne, ce n'est encore pour nous qu'un oiseau d'ornement pour les pièces d'eau.

BERNACHE DU MAGELLAN. (BERNICLA MAGELLANICA.)

Allemand : Die magellanische Gans. — Anglais : The Upland Goose. — Espagnol : La Bernicla de Magallanes. — Italien : La Bernacla de Magellan.

Individus mâle et femelle adultes.

Ils proviennent de la collection de M. Le Prestre.

Cette bernache, remarquable par la belle couleur rouge pourpré de la tête et du haut du col, habite les terres magellaniques, la Patagonie, l'île de Chiloé et l'archipel de la Mère de Dieu, où elle est très-abondante. Sa chair est bonne à manger au rapport d'une personne de notre connaissance qui, ayant fait naufrage sur une de ces îles, s'en est nourrie, ainsi que ses compagnons d'infortune, pendant plusieurs mois qu'ils furent contraints d'y rester. Elle a été introduite, il y a peu d'années, pour la première fois en Angleterre par le capitaine Moore, gouverneur des îles Falkland, où elle est très-commune pendant l'été.

Les mœurs et les habitudes de ces oiseaux nous sont encore inconnues.

BERNACHE DES SANDWICH (BERNICLA SANDWICENSIS.)

Allemand : Die sandwische Gans. — Anglais : The Sandwich-island Goose. — Espagnol : El Ganso de las islas Sandwich. — Italien : L'Oca dell'isole di Sandwich.

Individus mâle et femelle adultes.

Ils ont été donnés par M. de La Fresnaye.

Cette jolie espèce est propre aux îles de l'archipel dont elle porte le nom. Elle a été importée pour la première fois en Europe en 1832. Deux couples furent offerts en présent à lady Glengal, qui les partagea entre la Société zoologique de Londres et lord Derby. De ces couples proviennent tous les individus existant aujourd'hui en Europe. C'est à proprement parler un oiseau de terre, car ce n'est que rarement qu'il va à l'eau. Il s'apprivoise facilement et se reproduit régulièrement en captivité. Il mérite de fixer l'attention, surtout comme oiseau d'ornement pour les parcs.

CÉRÉOPSE CENDRÉ. (CEREOPSIS NOVÆ-HOLLANDIÆ.)

Allemand : Die Koppengans. — Anglais : The New-Holland Cereopsis. — Espagnol : El Cereopsis ceniciento. — Italien : Il Cereopside de la Nova-Hollanda.

Individus mâle et femelle adultes.

Le céréopse cendré, qui se rapproche des bernaches dont il diffère cependant par la petitesse de son bec et par la membrane jaune clair qui le recouvre en partie, ne trouve qu'en Australie, où il devient de jour en jour plus rare dans les parties occupées par les établissements européens. M. Gould assure qu'il est encore très-commun dans les régions inhabitées des côtes du Sud, mais qu'il finira certainement par disparaître lorsqu'elles seront envahies par la population. Cette jolie espèce, dont les mœurs à l'état sauvage sont peu connues, est une importation assez récente en Angleterre, où elle se reproduit tous les ans et sans difficulté. Elle pond au mois de mars, va très-peu à

l'eau et s'apprivoise avec la plus grande facilité. C'est un charmant oiseau d'ornement.

CANARD DOMESTIQUE. (ANAS BOSCHAS.)

Allemand : Die gemeine Ente. — Anglais : The common Duck. — Espagnol : El Anade comun ó el Palo. — Italien : L'Anitra cesone.

1. VARIÉTÉ DE ROUEN.

Individus mâles et femelles adultes.

2. VARIÉTÉ DE HOLLANDE.

Individus mâles et femelles adultes.
Ils ont été donnés par Mme Passy.

3. VARIÉTÉ D'AYLESBURY.

Individus mâles et femelles adultes.

4. VARIÉTÉ POLONAISE ORDINAIRE.

Individus mâles et femelles adultes.

5. VARIÉTÉ POLONAISE HUPPÉE.

Individus mâles et femelles adultes.

6. VARIÉTÉ DITE CANARD MIGNON BLANC.

Individus mâle et femelle adultes.
ils ont été donnés par M. Clary.

7. VARIÉTÉ DITE CANARD PINGOUIN.

Individus mâles et femelles adultes.

Ils sont nés au Jardin et proviennent d'œufs donnés par le Muséum d'histoire naturelle.

8. VARIÉTÉ DITE CANARD PLOMBIÈRE DE LA CHINE.

Individus mâles et femelles adultes.

Le canard domestique et toutes ses variétés proviennent du canard sauvage réduit par l'homme en domesticité depuis les temps les plus reculés.

La portion de l'espèce restée libre est répandue, en grandes quantités, dans le nord des deux continents, où elle passe l'été et où elle niche dans les régions les plus inaccessibles à l'homme. Aux approches de l'hiver, les canards sauvages quittent ces régions glacées et gagnent, par bandes innombrables, des climats plus doux. Ils se répandent dans toute l'Europe et s'avancent même assez loin vers le Midi. Il nous en vient beaucoup en France, surtout dans les hivers rigoureux. Vers le printemps, ils repartent et regagnent, toujours par bandes, leurs solitudes du Nord, la Laponie, le Spitzberg, la Sibérie, le Groenland, etc. Quelques paires cependant restent parmi nous pendant l'été et s'y reproduisent.

Ces oiseaux vivent habituellement en société ; mais dans les premiers jours du printemps, au mois de février ou dans les premiers jours de mars, les bandes se divisent par couples. Leur vol est très-élevé et très-soutenu. Leurs troupes, ordinairement composées d'un très-grand nombre d'individus, figurent en volant des triangles réguliers. En prenant leur vol de la surface de l'eau, où ils se tiennent le plus habituellement, les canards s'élèvent verticalement en faisant un grand bruit avec leurs ailes. D'un caractère très-méfiant, jamais ils ne s'abattent sans avoir fait en l'air plusieurs tours au-dessus du lieu qu'ils ont choisi, pour

s'assurer s'il ne s'y trouve pas quelque ennemi. A terre, leur démarche est lente, lourde et des plus disgracieuses ; sur l'eau, au contraire, ils nagent et plongent avec une aisance et une facilité admirables. C'est ordinairement dans cet élément favori qu'ils trouvent leur nourriture, qui consiste en petits poissons, insectes aquatiques, grenouilles, lézards, et aussi en racines et en graines de plantes marécageuses. Cependant, durant les fortes gelées, lorsque les étangs et les cours d'eau sont glacés, on les voit se répandre sur la lisière des bois pour y ramasser les glands, les faînes et d'autres graines.

Vers le mois de mars la femelle s'occupe à faire son nid, qu'elle place ordinairement dans quelque touffe épaisse de joncs, isolée au milieu d'un étang ; quelquefois elle préfère les bruyères, même assez éloignées de l'eau, et on l'a vue quelquefois s'emparer de nids abandonnés de pies et de corneilles, placés au sommet d'arbres très-élevés. Le nid est fait de joncs et d'herbes longues, pliés et arrangés avec assez de soin ; l'intérieur est garni de duvet que la mère s'arrache de dessous le ventre. La ponte est de douze à quinze œufs obtus, sphéroïdaux, à coquille dure, d'un blanc verdâtre et dont le jaune tire sur le rouge. Chaque fois que la cane quitte ses œufs, elle les recouvre avec soin avec le duvet qui sert de garniture au nid, auquel elle ne revient jamais directement, mais toujours par de nombreux détours pour dépister les ennemis. Le mâle se tient aux environs du nid, pour défendre sa compagne, principalement contre les attaques des autres mâles. Les petits, qui courent en naissant et sont couverts d'un duvet jaunâtre, sont conduits ou même portés à l'eau par le père et la mère, presque aussitôt après leur naissance et ne reviennent plus au nid. Ils se retirent dans les roseaux et nagent tout le jour, guettant et happant très-adroitement les mouches et les insectes à leur portée. Les plumes ne leur poussent que fort tard et ils ne sont pas en état de voler avant trois mois.

Sauvages, on leur donne le nom de Halbrans ; domestiques, celui de Canetons.

Quoique d'un naturel extrêmement défiant et sauvage, ce qui rend leur chasse très-difficile, ces oiseaux s'appriivoisent facilement. Ceux qui proviennent d'œufs de cane sauvage couvés par une poule, ce que font volontiers les ménagères lorsqu'elles peuvent se procurer de ces œufs, s'élèvent sans difficultés avec les habitants ordinaires de la basse-cour et, après la première ponte, perdent pour toujours l'idée de reprendre leur liberté.

Le canard sauvage est un gibier excellent ; il en est de même du canard domestique que l'on élève partout, surtout dans les contrées où l'eau est abondante. Cet oiseau, qui coûte peu à nourrir, s'engraisse beaucoup et très-facilement.

Le canard de Rouen est renommé pour son volume et surtout pour la délicatesse de sa chair. Celui de la race hollandaise paraît ne lui céder en rien. Le canard d'Aylesbury est le plus estimé en Angleterre. Le canard polonais, surtout le huppé, est remarquable par son élégance ; il orne très-bien les pièces d'eau ; il en est de même du canard mignon et de celui qu'on nomme plombière de la Chine.

Enfin le canard pingouin, ainsi nommé à cause de ses longues jambes, placées très en arrière du corps, et de la brièveté de ses ailes, qui lui donnent, lorsqu'il est à terre, la démarche et la tournure de cet oiseau, ne le cède à aucun autre pour la bonté de sa chair.

CANARD DE BAHAMA. (ANAS BAHAMENSIS.)

Allemand : Die Bahama Ente. — Anglais : The Bahama Duck. — Espagnol El Anade bahamense. — Italien : L'Anitra di Bahama.

Individus mâle et femelle adultes.

Cet oiseau, sur les mœurs duquel on ne sait rien, se trouve dans l'Amérique centrale, aux Antilles et surtout dans l'île de Bahama, d'où il tire son nom.

CANARD DE LA CAROLINE. (ANAS SPONSA.)

Allemand : Die Plumentente. — Anglais : The Carolina Duck. — Espagnol : El Anade de la Carolina. — Italien : L'Anitra capellula.

Ce canard, remarquable par la beauté de son plumage, habite, l'été, les régions glaciales du nouveau continent, et émigre, l'hiver, dans toute l'Amérique septentrionale depuis le Canada jusqu'au Mexique. Il vit de préférence dans les cantons boisés où se trouvent de petites rivières. Il perche quelquefois sur les arbres, dans les trous desquels il place son nid. Sa ponte est de huit à douze œufs. En France il se reproduit facilement dans nos volières, pourvu qu'on ait soin d'y placer quelques arbrisseaux.

CANARD MANDARIN. (ANAS GALERICULATA.)

Allemand : Die Mandarinente. — Anglais : The chinese Teal. — Espagnol : La Cerceta de la China. — Italien : L'Arzavolella di China.

Individus mâles et femelles adultes.

Le canard mandarin, qu'on appelle encore Canard à éventail et Sarcelle de la Chine, se fait remarquer par la beauté et la vivacité des couleurs de son plumage, par la richesse du panache vert et pourpre qui ombrage sa tête, et enfin par la disposition singulière des deux plumes qu'il

porte au devant de chaque aile, et dont les barbes, coupées carrément et d'une longueur extraordinaire, lui forment comme deux ailes de papillon d'un beau rouge orangé.

Cet oiseau, le plus richement vêtu sans contredit de tous ses congénères, est plus petit que le canard ordinaire, et se rapproche beaucoup, pour la forme, de la sarcelle commune. Il est originaire du nord de la Chine et se trouve principalement dans la province de Nan-King ; il existe aussi au Japon, mais on ignore s'il n'y a pas été importé. Quoique réduit en domesticité en Chine, il s'y vend à un prix assez élevé, comme oiseau d'ornement, aux riches amateurs qui le nourrissent dans les cours et les jardins de leurs maisons. Il est regardé dans ce pays, ainsi que chez nous la tourterelle, comme le symbole de la fidélité conjugale ; et il est d'usage que les amies d'une jeune mariée lui offrent, le jour de la noce, une paire de ces jolis oiseaux ornés de rubans.

C'est en 1850 que ce charmant palmipède a été introduit en Angleterre par sir John Bowring. Quelque temps auparavant, un riche amateur de Rotterdam en avait reçu deux couples. C'est de ces individus que sont provenus tous ceux que l'on voit maintenant en Europe ; car cet oiseau, entièrement domestique, s'est parfaitement accoutumé à notre climat et s'y reproduit régulièrement.

CANARD DE BARBARIE. (ANAS MOSCHATA.)

Allemand : Die türkische Ente. — Anglais : The Mascovy Duck. — Espagnol : El Anade de Berberia. — Italien : L'Anitra muschiata.

Individus mâles et femelles adultes, dont plusieurs de la variété blanche.

Ce canard, beaucoup plus grand que le canard domestique, dont il diffère encore par d'autres caractères,

s'appelle aussi Canard musqué, à cause de l'odeur de musc que répand sa chair, surtout à l'état sauvage, odeur due à une humeur huileuse fournie par plusieurs petites glandes qui existent à la partie supérieure du croupion. Il n'est pas originaire de Barbarie, comme son nom vulgaire pourrait le faire croire, mais bien de l'Amérique du Sud, d'où il a été apporté en Europe par les Espagnols, quelque temps après la conquête ; depuis lors il est devenu entièrement domestique.

Sauvages, ces oiseaux sont d'un noir brun très-brillant et lustré de vert ; ils perchent sur les arbres, même très-élevés, qui bordent les rivières et les marécages, et font leur nid dans les troncs pourris à une assez grande hauteur, d'où la mère porte à l'eau les petits aussitôt qu'ils sont éclos.

La ponte a lieu au printemps ; elle est de douze à quinze œufs arrondis et d'un blanc verdâtre. La durée de l'incubation est d'environ trente jours.

La domesticité, comme toujours, a terni l'éclat des couleurs du plumage du canard de Barbarie et a changé ses habitudes.

La cane pond et couve partout comme la cane ordinaire, et on ne voit jamais ces oiseaux qu'à terre ou sur l'eau. Plusieurs variétés se sont produites par les croisements fréquents avec nos races domestiques. Les métis qui naissent de ces croisements sont, assure-t-on, féconds avec d'autres, mais non entre eux. Nous pouvons affirmer, d'après plusieurs observations que nous avons faites dans l'Amérique du Sud, que cette seconde assertion n'est pas exacte. Cette espèce, très-commune aujourd'hui en France, est celle que l'on élève de préférence dans les basses-cours de l'Amérique méridionale.

CANARD KASARKA. (ANAS CASARCA.)

Allemand : Die gelbrothe Ente. — Anglais : The ruddy Goose.

Individus mâle et femelle adultes.

Le canard kasarkavit, pendant l'été, dans les parties les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie ; il est surtout très-commun en Sibérie.

Il quitte ces régions glacées au commencement de l'hiver et se répand dans les contrées plus tempérées. On le trouve alors en Perse, dans l'Inde et même jusqu'en Turquie.

Cet oiseau qui se rapproche de l'oie par ses pieds, mais qui est de la taille du canard ordinaire, n'a pas la démarche gauche et disgracieuse de presque tous ses congénères.

Son vol est léger et peu bruyant et sa voix claire rappelle le son du cor de chasse.

Le canard kasarka ne va pas par troupes, mais toujours par couples.

La femelle fait son nid dans les cavernes et dans les fentes de rochers et elle y dépose de huit à dix œufs blancs, à coquille lisse et un peu plus gros que ceux du canard sauvage.

Cet oiseau, qui n'est ni craintif ni farouche, se laisse facilement approcher ; il est vrai que dans le pays où il abonde, les habitants (Tartares de la Crimée et autres) ne lui donnent jamais la chasse, car ils prétendent que la chair est malsaine. Le baron de Tost, qui dit en avoir mangé, assure qu'elle est détestable ; d'autres au contraire disent qu'elle est très-savoureuse et que c'est un gibier délicat.

CANARD PILET. (ANAS ACUTA.)

Allemand : Die Spessente. — Anglais : The Pintail Duck. — Espagnol : El Anade de cola larga. — Italien : L'Anitra di cola lunga.

Individus mâles et femelles adultes.

Ce qui, à première vue, distingue cet oiseau des autres canards, ce sont les deux filets étroits qui terminent la queue et la font ressembler à celle de l'hirondelle. En raison de cette disposition, on lui a donné divers noms, tels que ceux de Canard-faisan, Faisan de mer, Canard à longue queue.

Habitant des régions les plus glacées des deux continents, le canard pilet, l'un des plus voyageurs de sa famille, se répand, pendant l'hiver, dans les contrées tempérées et pénètre jusqu'en Italie et en Égypte, dans l'ancien continent et jusqu'à la Louisiane, en Amérique.

Vers le mois de novembre on le voit arriver en France, principalement sur les rivages de la Picardie, à l'embouchure de la Somme, en bandes nombreuses qui se dispersent dans toute la vallée.

Dans les hivers très-rigoureux il s'enfonce davantage dans les terres et on en trouve jusque sur les grands étangs des Vosges. Au printemps, il regagne la mer pour retourner au nord où il fait ses petits.

Ce canard niche dans les herbes et les joncs et pond de huit à dix œufs d'un blanc verdâtre.

C'est un excellent gibier, considéré comme maigre et plus estimé que le canard sauvage ; aussi lui fait-on une chasse très-active, dont les produits sont souvent envoyés à Paris de toute la Picardie et surtout d'Abbeville.

CANARD SIFFLEUR. (ANAS PENELOPE.)

Allemand : Die Pfeifente. — Anglais : The Widgeon.
— Espagnol : El Anade penelope. — Italien :
L'Anitra penelope.

Individus mâles et femelles adultes.

Le nom français de cet oiseau lui vient de sa voix claire et sifflante qu'on a comparée au son du fifre. C'est encore un habitant des régions septentrionales de l'Europe, d'où il nous arrive vers le mois de novembre. Ses troupes nombreuses s'avancent beaucoup vers le sud et on en trouve en Sardaigne et jusqu'en Égypte. Il reste en France beaucoup d'individus qui se répandent dans plusieurs de nos provinces, principalement sur nos côtes maritimes et surtout celles de la Picardie. Ces oiseaux vont toujours par bandes, soit dans l'air, soit sur l'eau. Ils paraissent presque insensibles au froid et tiennent la mer, aux embouchures des rivières, même dans les plus gros temps. Ils nous quittent vers le mois de mars ; quelques-uns restent en Hollande où ils nichent pendant l'été ; mais on n'en voit jamais en France dans cette saison. Ils ont la vue très-perçante et voient même pendant la nuit. Ils se nourrissent, comme presque tous les autres canards, de plantes et de graines aquatiques, de grenouilles et d'insectes d'eau. La femelle, plus petite que le mâle, pond de huit à dix œufs d'un gris verdâtre. La chair de cet oiseau est un bon gibier d'eau.

CANARD TADORNE. (ANAS TADORNA.).

Allemand : Die Brandente. — Anglais : The Shieldrake. —
Espagnol : La Tadorna. — Italien : La Branta.

Individus mâle et femelle adultes.

Un peu plus gros que le canard domestique et aussi plus haut sur pattes, le canard tadorne est un habitant du nord de l'Europe, d'où il émigré, pour paraître sur nos côtes septentrionales au commencement du printemps.

Ces oiseaux, essentiellement voyageurs, ne vont jamais par bandes, mais bien par paires formées d'un mâle et d'une femelle, qui ne se séparent que par la mort de l'un des deux.

Aussitôt arrivés, ils se répandent dans les plaines sablonneuses des bords de la mer. Là ils cherchent et trouvent bientôt un terrier de lapin abandonné dans lequel la femelle dépose ses œufs, d'abord sur le sable nu, mais qu'elle recouvre, quand la ponte est finie, de duvet qu'elle s'arrache du ventre. Elle pond de dix à quinze œufs, plus ronds que ceux de la cane, d'un blond uniforme et peu foncé.

L'incubation dure trente jours, pendant lesquels le mâle se tient sur la dune aux environs de l'entrée du terrier, prêt à remplacer sa compagne lorsqu'elle quitte ses œufs, ce qu'elle fait deux fois par jour, le matin et le soir, pour aller à la mer chercher sa nourriture. Aussitôt nés les petits sont conduits à l'eau par le père et la mère, qui, s'ils sont rencontrés dans ce trajet par un chasseur, s'envolent d'abord ; mais bientôt la mère, pour attirer sur elle l'attention, feint d'être blessée et culbute, comme le font les perdrix et quelques autres oiseaux ; pendant ce temps les petits se cachent si bien qu'il est presque impossible de les trouver sans un bon chien.

Cette manière de nicher sous terre, propre à cette espèce seulement, avait été remarquée par les anciens qui connaissaient très-bien les tadornes et leur avaient donné, pour cette raison, les noms de Vulpanser en latin et de Chenalope en grec, c'est-à-dire Oie-renard.

Ces oiseaux repartent pour le nord vers la fin de l'hiver ; cependant quelques paires passent cette saison en France et on en voit quelquefois sur les marchés de Paris. D'un naturel doux et peu sauvage, on les élève facilement en domesticité, en faisant couver leurs œufs par une cane domestique.

On les nourrit comme les autres oiseaux de basse-cour, avec du grain, du pain, etc.

Leur chair est un mets très-savoureux et délicat ; leurs œufs sont excellents à manger et les Grecs les mettaient, sous ce rapport, après ceux du paon qu'ils préféraient à tous les autres. Ils fournissent encore un duvet aussi fin et aussi doux que celui de l'eider, dont on fait ces couvre-pieds si légers et si chauds qu'on nomme édredons. Enfin la beauté des couleurs de leur plumage en fait de charmants oiseaux d'ornement pour les pièces d'eau.

CANARD MORILLON. (ANAS FULIGULA.)

Allemand : Die Strattsente. — Anglais : The tufted Duck. — Espagnol : El Anade crestado pequeño.
— Italien : La Morettina.

Individus mâle et femelles adultes.

Le morillon, plus petit que le canard domestique, dont il diffère encore par son plumage d'un beau noir luisant à reflets pourprés, et la large huppe pendante qui orne sa tête, habite le nord de l'Europe et de l'Asie. On le trouve à son double passage, en France et dans les contrées tempérées de l'Europe, et il va hiverner jusqu'en Égypte. Cette espèce, qui fréquente les eaux douces et la mer, est

beaucoup moins défiante que le canard sauvage et se laisse approcher à portée de fusil. Elle s'apprivoise avec facilité. Sa gaieté, son élégance et la beauté de ses couleurs en feront un charmant ornement pour les pièces d'eau si l'on réussit à le fixer parmi nous.

CANARD LABRADOR.

Individus mâles et femelles adultes et quelques métis que l'on croit provenir de croisements avec le canard commun.

L'un des couples a été donné par M. Honorat, et l'autre par M. le docteur Turrel, de Toulon.

Cet oiseau n'est connu que depuis quelques années et a été tout récemment signalé à la Société impériale zoologique d'acclimatation par M. le docteur Turrel. M. Honorat, de Toulon, en avait reçu une couple, en 1858, d'un marchand de Paris sous la dénomination de canard du Labrador. Un autre marchand le présentait sous celle de canard de Buenos-Ayres. Laquelle des deux origines est la véritable ? Ni l'une ni l'autre, selon nous. En effet, ni Wilson ni Audubon, qui ont décrit avec tant de soin les oiseaux de l'Amérique du Nord, ne font mention de cette espèce, et nous-même, qui avons vu un si grand nombre de canards dans la confédération Argentine, n'en avons jamais rencontré qui s'en rapproche. Quoi qu'il en soit, le canard Labrador est remarquable par son plumage entièrement noir avec de magnifiques reflets verts métalliques sur la tête et sur le dos, par son bec et par ses pattes aussi noirs. Laissés en liberté, les oiseaux de M. Honorat se répandirent dans les prairies voisines de la basse-cour et firent une chasse active aux limaçons qui y pullulaient. Au printemps la cane commença à pondre, et, en deux couvées successives, produisit un bon nombre de petits.

La domestication de cette espèce, quelle qu'en soit l'origine, ne doit pas être ancienne, car elle conserve, selon M. Turrel, plusieurs caractères de l'état sauvage : son vol est soutenu et elle est assez farouche et vagabonde ; de plus elle recherche de préférence la nourriture animale. La chair de cet oiseau est supérieure à celle du canard sauvage. Il est à désirer qu'on le propage dans notre pays.

CANARD A BEC ROUGE. (ANAS AUTUMNALIS.)

Individus mâle et femelles adultes.

Ce canard est remarquable par son bec et ses pattes d'un beau rouge et par les nuances douces de son plumage. Plus haut monté que nos canards ordinaires, il est beaucoup moins aquatique qu'eux et vit de préférence dans les prairies humides de la Guyane et du Brésil. Ses mœurs d'ailleurs nous sont tout à fait inconnues.

PETITE SARCELLE. (ANAS CRECCA.)

Allemand : Die kleine Kriechente. — Anglais : The common Teal. Espagnol : La Cerceta pequeña. — Italien : L'Arzavoletta.

Individus mâles et femelles adultes.

La petite sarcelle, très-commune pendant l'hiver en France, où il en reste quelques paires toute l'année, se trouve dans toute l'Europe, en Islande et même, assure-t-

on, jusqu'en Chine. Elle fréquente les étangs où elle se tient dans les roseaux, et lorsqu'ils sont couverts de glace, elle recherche les rivières et les fontaines qui ne gèlent pas. Elle se nourrit de cresson, de cerfeuil sauvage, de graines, de plantes aquatiques, d'insectes et de petits poissons. Son vol est court et peu puissant. La femelle place son nid dans les joncs les plus élevés ; elle emploie pour sa construction- ces plantes qu'elle arrange avec soin, et le garnit à l'intérieur de beaucoup de plumes. Ce nid est posé sur l'eau et disposé de telle façon qu'il hausse ou qu'il baisse suivant le niveau du liquide. La ponte, qui a lieu au mois d'avril, est de huit ou dix œufs d'un blanc sale et marqués de petites taches rousses. La femelle seule s'occupe de l'incubation et des soins des petits. Les mâles alors se réunissent en petites troupes qui s'isolent complètement des femelles.

La chair de la sarcelle est tendre, savoureuse et meilleure que celle de tous les autres canards. Elle est regardée comme gibier maigre. Les Romains, qui avaient poussé le luxe de la table jusqu'à l'extravagance, estimaient beaucoup cet oiseau, qu'ils élevaient, comme beaucoup d'autres, en domesticité et qu'ils savaient engraisser. « Ces avantages ne mériteraient-ils pas, dit Mauduyt, qu'on s'occupât de la domestiquer ; ce qui ne serait pas difficile en faisant couvrir ses œufs par des poules ? »

CYGNE DOMESTIQUE. (CYGNUS OLOR.)

Allemand : Der Schwan. — Anglais : The common Swan. —
Espagnol : Et Cisne. — Italien : Il Cigno domestico.

Individus mâles et femelles, adultes et jeunes.

Le cygne, l'un des plus grands des oiseaux aquatiques, se fait remarquer par la blancheur immaculée de son plumage, par la beauté et l'élégance de ses formes, la grâce et l'aisance de ses mouvements, lorsqu'il nage à la surface de son élément favori ; car à terre il a toute la démarche lourde et disgracieuse de l'oie.

Le cygne sauvage, d'où sortent tous ceux qui, depuis des temps très-éloignés, existent en domesticité, vit en troupes peu nombreuses sur les grandes mers et les lacs de l'ancien continent et surtout ceux des parties orientales de l'Europe. Son vol, peu rapide, mais très-soutenu, lui permet d'entreprendre de très-longes voyages. Il est monogame, et un peu avant l'époque de la ponte les troupes se séparent par couples. Vers la fin de février, la femelle, plus petite que le mâle, fait son nid, sur les rivages, dans une touffe de grandes herbes, ou bien sur un amas de roseaux abattus et même flottants. Ce nid est garni intérieurement de plumes et de duvet. Elle y pond de cinq à huit œufs très-gros, oblongs, à coquille dure et épaisse et d'un gris verdâtre clair.

Les petits, qui courent en naissant, sont couverts d'un duvet gris ; les plumes ne leur poussent que fort tard, et ce n'est qu'à deux ans qu'ils deviennent complètement blancs.

Le caractère du cygne est doux et pacifique ; cependant, dans certaines occasions il déploie un très-grand courage. C'est principalement dans les ailes que réside sa force. A certaines époques de l'année les mâles se livrent des combats acharnés, qui souvent ne se terminent que par la mort du plus faible.

Le cygne sauvage vit de sangsues, d'insectes et de larves aquatiques, que son col long et flexible lui permet de saisir sous les eaux, et aussi de plantes et de graines marécageuses. On lui a reproché de dépeupler les pièces d'eau des poissons qu'elles contiennent, mais l'expérience journalière confirme qu'il n'en est rien et qu'il ne mange pas de poisson.

La beauté de cet oiseau l'a fait réduire, depuis un temps presque immémorial, à une sorte de domesticité. Nous disons une sorte de domesticité, car le cygne n'est pas notre esclave comme la plupart de nos animaux domestiques ; il conserve une espèce d'indépendance et ne veut pas être entièrement privé de sa liberté. Il ne reste près de nous qu'à la condition qu'il y trouvera des amis et non des maîtres.

On a dit et répété que le cygne peut vivre jusqu'à trois cents ans ; mais il est évident que c'est là une de ces exagérations que le vulgaire admet sans examen. Toujours est-il qu'il vit fort longtemps ; Marcel Deserres parle de cygnes qui ont vécu dans la même maison pendant plusieurs générations.

Les cygnes étaient autrefois beaucoup plus communs en France qu'ils ne le sont aujourd'hui ; la Seine en était couverte. Le goût pour l'élève de cet oiseau commence à renaître parmi nous ; il s'est toujours conservé en Allemagne, et nulle part on ne voit plus de cygnes domestiques, qu'aux environs de Potsdam et de Spandaw sur la Sprée.

Outre ses qualités comme oiseau d'ornement, le cygne fournit encore à l'industrie certains produits, tels que : les plumes des ailes excellentes pour écrire et pour faire des étuis de pinceaux ; des plumes et un duvet d'une grande douceur pour la literie, et enfin la peau qui, préparée par le mégissier en y conservant le duvet qui la recouvre, sert à faire des fourrures très-recherchées par les dames. Quant à la chair, celle des jeunes est, dit-on, assez bonne, mais celle des adultes est noire et coriace.

CYGNE A COL NOIR. (CYGNUS NIGRICOLLIS.)

Allemand : Der Schwartzhalsschwan. — Anglais : The black-necked Swan. Espagnol : El Cisne de pescuezo negro. —

Italien : Il Cigno di colla nero.
Individus mâle et femelle adultes.

Ce bel oiseau, un peu moins grand que le cygne ordinaire et dont le nom fait connaître la particularité qui l'en distingue principalement, habite l'Amérique du Sud. On le trouve dans toute la confédération Argentine, jusqu'au détroit de Magellan, aux Malouines et sur les côtes de l'océan-Pacifique, au Chili, où, selon d'Orbigny, on en voit des bandes de deux à trois mille sur des lacs de peu d'étendue. Nous même avons tué deux de ces oiseaux sur une lagune de notre propriété située à une quinzaine de lieues de l'Uruguay et sur laquelle une bande d'une vingtaine d'individus s'était abattue. La ponte de ce cygne est, suivant Molina, de six œufs. Sa chair est noire, dure et de mauvais goût ; mais le duvet qui se trouve sous la plume est des plus doux.

Les premiers, oiseaux de cette espèce introduits vivants en Angleterre l'ont été en 1851 par lord Derby et venaient de Valparaiso. Achetés à la vente de la ménagerie de Knowsley par la Société zoologique de Londres, ils ont vécu jusqu'en 1857 dans le jardin de Regent's Park sans se reproduire. Un nouveau couple fut envoyé au même jardin, en 1856, par le capitaine E. A. Harris, et au mois de juin 1857 ils ont commencé à pondre et à couvrir ; ce que depuis ils ont continué à faire. Les petits se sont parfaitement élevés et ne diffèrent en rien de leurs parents. On peut donc, d'après ces faits, considérer comme acquis à nos contrées cet oiseau qui fournira un très-bel ornement pour nos pièces d'eau. Les individus du Jardin zoologique sont les premiers qu'on ait vus en France. Une autre paire existe à Caen, chez M. Le Prestre.

CYGNE NOIR. (CYGNUS ATRATUS.)

Allemand : Der shwarse Schivan. — Anglais : The black Swan. — Espagnol : El Cisne negro. — Italien : Il Cigno nero.

Individus mâle et femelle adultes.

Cette espèce, dont le plumage entier d'un noir brillant forme un contraste si frappant avec la blancheur de son congénère, le cygne domestique, est propre aux côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diémen. Il est si commun dans certains parages de ces côtes que des voyageurs rapportent qu'en une seule chasse, ils en ont tué assez pour charger un canot. Nous ne savons rien sur ses mœurs à l'état sauvage. Le premier de ces oiseaux introduit vivant en Europe paraît être celui qu'on voyait à la Malmaison du temps de l'impératrice Joséphine. Un autre fut vu à Munich en 1825. Depuis une trentaine d'années, il en existe un certain nombre en Angleterre, où il vit très-bien en captivité et où il se reproduit aussi régulièrement que le cygne ordinaire. C'est un des plus beaux oiseaux d'ornement pour les pièces d'eau, et il est à désirer qu'on puisse le propager en France.

PÉLICAN BLANÇ. (PELECANUS ONOCROTALUS.)

Allemand : Der weisse Pelikan. — Anglais : The white Pelican. — Espagnol : El Pelicano blanco. — Italien : Il Pelicano onocrotalo.

Individus mâles et femelles adultes.

L'un deux a été donné par S. E. Kœnig-Bey.

Le pélican blanc, qui paraît plus propre aux climats chauds qu'aux pays froids, est répandu dans toutes les contrées méridionales de l'ancien et du nouveau continent. Il est très-commun en Afrique sur les bords du Sénégal et de la Gambie ; on le trouve, en Asie, dans le royaume de Siam et en Chine, et, en Amérique, depuis la Louisiane jusqu'au Canada. On le voit aussi, mais rarement, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre et en France.

Ce qui distingue principalement le pélican, l'un des plus grands des oiseaux d'eau, car il est presque aussi gros que le cygne, quoique d'un poids beaucoup moindre que lui, c'est l'énorme poche membraneuse qu'il porte sous la mandibule inférieure de son immense bec. Cette poche, qui peut contenir une vingtaine de litres d'eau, lui sert de magasin pour conserver le poisson qu'il pêche et dont il fait sa principale nourriture.

Cet oiseau, d'un beau blanc légèrement teint de rose, nage avec grâce et plonge très-facilement. Son vol est intermittent, c'est-à-dire qu'il plane et bat des ailes alternativement ; il peut s'élever à une grande hauteur. Sa manière de pêcher diffère suivant qu'il est seul ou en troupes. Seul, il se laisse tomber de haut sur l'eau qu'il frappe fortement de ses ailes pour étourdir le poisson, dont il s'empare avec facilité et qu'il garde en réserve dans sa poche. En troupe, les individus forment un cercle qu'ils vont rétrécissant peu à peu, dans lequel ils renferment leur proie ; puis, à un moment donné, ils battent l'eau de leurs ailes et pêchent, on peut le dire, en eau trouble. Ce manège continue jusqu'à ce que la poche soit pleine de poissons ; alors l'oiseau sort de l'eau, gagne quelque pointe de rocher et commence réellement son repas. Pour cela il comprime son sac sur sa poitrine, pour en faire sortir les poissons qu'il avale alors et qu'il digère. C'est cette manœuvre qui a donné lieu à la fable que le pélican se déchire lui-même pour nourrir ses petits ; le sang des poissons qu'il dégorge tachant quelquefois son plumage blanc, on a cru que c'était

le sien. Pendant tout le temps que dure la digestion de la provision qu'il avait faite, l'oiseau demeure immobile et il ne reprend son activité que lorsque la faim le presse de nouveau.

Le pélican perche quelquefois sur les arbres ; mais il fait son nid à terre, entre les roches, sur le bord des eaux. Ce n'est qu'un creux léger, garni intérieurement de brins d'herbe assez négligemment arrangés. Ses œufs, au nombre de deux à cinq, sont blancs, presque égaux des deux bouts et gros comme ceux du cygne. Les petits naissent couverts d'un duvet gris et sont nourris dans le nid par la mère.

Cet oiseau s'apprivoise facilement ; en captivité il s'accommode de viande, de petits mammifères, de pain, etc., mais à tout cela il préfère le poisson dont il faut lui donner de temps en temps une certaine quantité pour le maintenir dans toute sa beauté. On a proposé de le dresser pour la pêche comme les Chinois ont fait du cormoran ; mais nous ne sachons qu'on y ait réussi jusqu'ici.

FOULQUE ORDINAIRE ou MORELLE. (FULICA ATRA.)

Allemand : Das gemeine Wasserhuhn. — Anglais :
The common Coot. Espagnol : La Fulica negra. —
Italien : La Fulca.

Individus mâle et femelle adultes.

La foulque, que l'on nomme vulgairement Judelle, se trouve dans toute l'Europe et principalement en France, en

Hollande et en Angleterre. Elle abonde surtout en Sardaigne, où elle est en si grand nombre qu'on ne sème pas de blé dans les environs des étangs pour éviter qu'il ne soit dévoré. Cet oiseau habite les marais, les lacs et les étangs ; pendant l'été, il se tient de préférence sur les pièces d'eau peu étendues ; mais vers la fin de l'automne, il se réunit en grandes troupes et gagne les grands étangs ; enfin quand tout est gelé, il se retire dans les plaines plus abritées. Toujours sur l'eau, où il nage et se joue avec grâce et rapidité, on ne le voit guère à terre que lorsqu'il passe d'un étang à un autre. Sa nourriture consiste en vers et en insectes d'eau, et en graines d'herbes marécageuses.

Vers la fin de février, les bandes se séparent et les femelles s'isolent pour faire leur nid. Elles le placent dans des endroits couverts de roseaux secs, sur lesquels elles en amassent d'autres qui l'élèvent au-dessus de l'eau. Elles en garnissent l'intérieur d'herbes fines et sèches et y déposent de douze à dix-huit œufs en forme de poire, aussi gros que ceux de poule et d'un blanc sale avec une teinte de brun. Les petits naissent couleur de fumée et courent en naissant.

Les œufs de la foulque sont excellents à manger et on en vend beaucoup sur les marchés de la Hollande. Sa chair est noire et d'un goût de marécage peu agréable. Cependant dans le Midi on lui fait une chasse acharnée.

GOËLAND A MANTEAU NOIR. (LARUS MARINUS.)

Allemand : Die Seemewe. — Anglais : The black-backed Gull. — Espagnol : La Gaviota dominicana. — Italien : Il Laro negro.

Individus mâle et femelle adultes.

Cet oiseau, le plus grand de ceux de cette famille, est répandu dans toutes les mers de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Dans nos contrées, où il est fort commun surtout l'hiver, il fréquente de préférence les côtes de l'Océan et on en voit peu sur celles de la Méditerranée. Il vit en troupes extrêmement nombreuses, dans lesquelles se trouvent souvent des individus d'une autre espèce, et qui se tiennent tantôt à terre et tantôt à la mer. Son vol est puissant et très-soutenu. Il nage et plonge avec beaucoup de facilité et tient la mer par les plus gros temps. Véritable vautour de la mer, le Goëland, toujours affamé, engloutit dans son estomac tout ce qu'il trouve : poisson frais ou gâté, chair fraîche ou corrompue, tout lui est bon. Aussi lâche que vorace, il dispute à grands cris à son voisin la proie dont il s'est emparé ; l'un d'eux est-il blessé, tous les autres tombent sur lui, l'achèvent et le dévorent. Il fait son nid sur les falaises des bords de la mer et pond deux œufs du volume de ceux de poule, d'un gris noirâtre tachetés de pourpre foncé et qui sont assez bons à manger.

GOËLAND A MANTEAU BLEU. (LARUS GLAUCUS)

Allemand : Die Weissegravemewe. — Anglais ; The silvery Gull. — Espagnol : La Gaviota de capa azul. — Italien : Il Laro argentato.

Individus mâle et femelle adultes.

Plus petit que le précédent, le Goëland à manteau bleu se trouve dans les mêmes régions et, comme lui, vit par bandes nombreuses. En France, on le trouve sur les côtes septentrionales de l'océan Atlantique pendant une partie de l'hiver. Ses cris sont désagréables et très-perçants. Comme

son congénère, il niche dans les falaises et surtout celles des côtes de la Picardie. Ses œufs, au nombre de deux, sont d'un beau poli et marqués de petites taches noires ou brunes et d'autres plus grandes d'un brun sombre ou gris clair.

III. ÉCHASSIERS.

GRADE OUTARDE. (OTIS TARDA.)

Allemand : Der grosse Trappe. — Anglais : The great Bustard. — Espagnol : La Avutarda. — Italien : La Ottarda maggiore.

Individus mâles et femelles adultes et jeunes.

Les uns ont été donnés par S. M. l'Empereur ; les autres par S. A. I. et R. l'Archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche.

L'outarde, bien connue des anciens et mentionnée par Pline entre autres sous le nom d'Avis larda, d'où, par corruption, s'est formé celui qu'elle porte en français et dans les langues filles du latin, est indigène de l'Europe. C'est le plus grand des oiseaux coureurs de cette partie du monde. On la trouve communément en Espagne, en Italie, en Dalmatie, en Allemagne, et surtout en Crimée et dans la Russie méridionale. Autrefois assez commune en Angleterre et en France, elle y est devenue fort rare aujourd'hui. Cependant, on en rencontre encore quelques-unes dans les plaines de la Champagne, en Lorraine, en Poitou et dans la Crau, aux environs d'Arles ; mais il paraît qu'elles ne nichent plus dans ces contrées où elles ne sont que de passage.

L'outarde vit en troupes peu nombreuses dans les plaines sablonneuses, rocailleuses, découvertes et un peu élevées. Elle évite avec soin les lieux boisés. Essentiellement disposé pour la marche, cet oiseau vole peu et son vol

pesant est peu élevé. A terre, sa marche est grave, lente et posée lorsqu'il est tranquille ; mais s'il est poursuivi, elle devient si rapide et si soutenue que les meilleurs chiens ne peuvent l'atteindre. Lorsqu'il est forcé de prendre son vol, il rase la terre en courant pendant quelques instants, ouvre ses ailes et finit par s'envoler. Il se nourrit d'herbes, de graines diverses, de vers et d'insectes.

L'outarde est polygame ; vers la fin du printemps, les troupes se dispersent et les femelles, d'environ un tiers plus petites que les mâles, s'isolent pour pondre. Elles font leur nid à terre dans un champ de blé ou de seigle. Ce n'est qu'un simple trou dans lequel elles déposent de deux à trois œufs de la grosseur de ceux de l'oie, d'un brun olivâtre, avec des taches plus foncées. L'incubation dure environ trente jours ; la femelle seule s'en occupe, et elle abandonne sans retour son nid si elle s'aperçoit que, pendant son absence, on a touché à ses œufs. Les petits courent en naissant et suivent la mère pour chercher leur nourriture.

Ces oiseaux, farouches et craintifs à l'excès, s'enfuient à la moindre apparence de danger qu'ils aperçoivent de fort loin ; aussi est-il extrêmement difficile de les approcher. Se défiant moins des animaux que de l'homme, on peut plus facilement les surprendre en voiture ou à cheval. Malgré ce caractère si craintif, les jeunes outardes s'apprivoisent facilement et s'habituent sans peine à vivre dans la basse-cour. L'abondance et la délicatesse de la chair de cet oiseau, qui pèse jusqu'à dix kilogrammes, ont fait souvent penser à le rendre tout à fait domestique ; malheureusement les tentatives faites jusqu'ici n'ont pas réussi. La Société d'acclimatation a proposé, il y a deux ans, pour sa domestication et sa reproduction, un prix de mille francs qui n'a pas encore été décerné.

OUTARDE CANE-PÉTIÈRE. (OTIS TETRAX.)

Allemand : Der kleine Trappe. — Anglais : The little Bustard. — Espagnol : La Avautarda pequeña. — Italien : La Ottarda minore.

Individus mâle et femelles adultes.

Cet oiseau, à peu près de la taille du faisan, est, comme le précédent, propre à l'Europe. On le trouve en Italie et surtout en Sardaigne, en Grèce et dans l'Asie Mineure. Peu commun en Allemagne et en Angleterre, on le voit en assez grand nombre en France, dans le Maine, le Poitou, le Berry, et principalement aux environs de Bourges et de Châteauroux. Les canes-pétières nichent dans certains départements, tandis que dans d'autres elles ne sont que de passage.

Vivant habituellement isolées ou par couple, elles ne se réunissent en troupe qu'au moment du départ. Elles se plaisent dans les champs d'avoine ou d'orge, dans les luzernes et les sainfoins ; c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de Poule des prés. Elles, se nourrissent de graines et d'insectes : Cet oiseau est polygame. Le mâle, vers le mois de mai, rappelle ses femelles par un cri qui s'entend de fort loin. La femelle fait son nid dans les herbes et y pond de trois à cinq œufs d'un vert brillant. Les petits courent en naissant et sont conduits par leur mère à la recherche de leur nourriture, à la manière des gallinacés.

Presque aussi farouche et défiante que la grande outarde la cane-pétière ne se laisse approcher que très-difficilement. A la vue du danger elle s'éloigne d'abord à quelque distance d'un vol bas et rapide ; puis elle reprend terre et s'enfuit en courant avec une grande vitesse. Sa chair noire est un mets très-recherché.

GRUE DE NUMIDIE. (GRUS VIRGO.)

Allemand : Der Iungfernkranish. — Anglais : The Demoiselle Crane. — Espagnol : La Cigueña de Numidia. — Italien : La Gallina de Faraone.
Individus mâle et femelle adultes.

Cet oiseau se trouve dans diverses parties de l'ancien continent, en Afrique et surtout dans l'ancienne Numidie ; en Égypte, où on le voit arriver aux époques de l'inondation du Nil ; en Asie, dans les environs de la mer Caspienne et de la partie méridionale de la mer Noire. Il vit habituellement dans les lieux marécageux. Sa nourriture consiste presque indifféremment en graines de toute espèce et en insectes, vers, coquillages, petits poissons, reptiles de petite taille qu'il saisit avec beaucoup d'adresse. Son vol est soutenu et puissant ; mais pour s'élever de terre, la grue de Numidie est forcée de courir quelques instants en rasant la terre et en ouvrant les ailes. Son cri est semblable à celui de la grue blanche, mais plus faible et plus aigre.

La femelle place son nid sur de petites buttes de terre ou de gazon dans les roseaux des marécages. Elle y arrange assez négligemment quelques herbes fines sur lesquelles elle dépose deux œufs seulement. Le mâle partage avec elle les soins de l'incubation.

Les anciens connaissaient parfaitement cet oiseau ; les Grecs le désignaient sous le nom de Crex. Le nom français de Demoiselle de Numidie qu'il porte vulgairement lui vient de son élégance, de son joli plumage, de sa marche cadencée et de la manière dont il s'incline comme pour faire la révérence. Son caractère est gai et peu farouche ; les bonds et les sautilllements auxquels il se livre fréquemment ont été regardés comme une sorte de danse par les anciens, qui l'appelaient aussi le Comédien.

Il serait à désirer qu'on pût acclimater parmi nous ce gracieux oiseau pour l'ornement de nos parcs ; ce qui n'est certes pas impossible ; car on sait que six individus ont

vécu longtemps à la ménagerie de Versailles et qu'ils s'y sont reproduits. D'ailleurs rien de plus facile que de les apprivoiser.

GRUE COURONNÉE. (GRUS PAVONIA.)

Allemand : Der Kronenkranich. — Anglais : The crowned Crane. Espagnol : La Garza coronada. — Italien : La Gru coronata.

Individus mâle et femelle adultes.

Ils proviennent de la collection de M. Le Prestre.

La grue couronnée s'appelle aussi l'Oiseau royal., à cause du bouquet de plumes roides et en formes de soies, d'un jaune d'or et terminées par un pinceau noir, qu'elle porte comme une couronne sur la tête et qu'elle étale à volonté. Elle habite les parties chaudes de l'Afrique et particulièrement les contrées de la Gambia, de la Côte-d'Or et du cap Vert. Elle vit habituellement dans les lieux inondés où elle se nourrit de petits poissons, de vers et d'insectes ; cependant elle s'avance parfois dans les terres pour y paître l'herbe et y chercher certaines graines. Son vol est très-élevé, puissant et soutenu. Sa démarche habituelle est lente et grave ; mais elle court aussi très-vite et en ouvrant les ailes comme pour prendre le vent. Elle aime à se percher pour dormir comme font les paons. Son cri ressemble à celui de la grue ordinaire ; mais elle fait aussi entendre une sorte de gloussement plus sourd que celui de la poule.

D'un caractère doux et paisible, cet oiseau, remarquable par sa beauté, se laisse approcher par l'homme sans la moindre défiance, on dirait même qu'il se plaît dans sa société. Au cap Vert il est si familier qu'il vient fréquemment chercher sa nourriture jusque dans les basses-cours, au milieu de la volaille. Il vit très-bien en Angleterre et en France, et si l'on pouvait le faire s'y multiplier, ce serait un magnifique ornement pour nos parcs.

GRUE D'AUSTRALIE. (GRUS AUSTRALASIANA.)

Allemand : Der australische Kranich. — Anglais : The Australian Crane. Espagnol : La Garza australiana. — Italien : La Gru d'Australia.

Un individu adulte.

Cette très-belle espèce est propre à l'Australie septentrionale et à la Nouvelle-Galles du Sud. Elle a été signalée d'abord par M. Gould qui l'a décrite avec soin. Elle montre une grande aptitude à la domestication, et dans son pays natal on lui donne le nom de Compagnon de l'habitant (Native companion), à cause de la docilité qu'elle montre à vivre dans la société de l'homme. Pour nous ce n'est qu'un oiseau rare et curieux.

CIGOGNE BLANCHE. (CICONIA ALBA.)

Allemand : Der weisse Storch. — Anglais : The white Stork. — Espagnol : La Cigüeña blanca. — Italien : La Cicogna bianca.

Individus mâle et femelle adultes.

Partout oiseau de passage, non pour éviter le froid qu'elle supporte très-bien, mais pour se procurer toujours une nourriture abondante, la cigogne blanche vit l'hiver en Afrique et surtout en Égypte. Au printemps elle revient en Europe, où on la trouve communément en Hollande, en Allemagne, en Pologne, en Russie et en France. Elle est rare en Italie et surtout en Angleterre. En France elle fréquente plus volontiers l'Alsace et les provinces du Nord. Vers la fin du mois d'août, toutes les cigognes d'une contrée se réunissent en grandes troupes et, à un signal donné, se mettent en route pour des climats plus doux.

Cet oiseau évite les lieux déserts et arides et affectionne au contraire les villages et même les villes très-habitées. Il vit de limaçons, de vers, de grenouilles et de reptiles, tels que lézards et serpents auxquels il fait une chasse acharnée. Son vol puissant lui permet de faire de très-longes voyages, comme on a pu quelquefois s'en assurer, grâce à l'habitude qu'a cet oiseau de revenir tous les ans à son ancien nid.

La femelle choisit pour y établir son nid les lieux élevés, une vieille tour, un clocher, une cheminée au milieu d'un village ou d'une ville ; d'autres fois la cime des grands arbres ou le sommet des rochers. Ce nid est construit avec des bûchettes, des joncs et des herbes de marais. Quand elle retrouve en place le nid de l'année précédente, elle se borne à le réparer. La ponte est ordinairement de deux et quelquefois de quatre œufs d'un blanc jaunâtre, un peu moins gros, mais plus allongés que ceux de l'oie. L'incubation est faite alternativement par la femelle et par le-mâle qui ne la quitte jamais. Elle dure habituellement un mois et les petits éclosent couverts de duvet. Ils ne peuvent marcher et sont nourris par les parents avec la plus tendre sollicitude. Ces soins sont prolongés fort longtemps, jusqu'à ce que les jeunes cigognes puissent se suffire complètement à elles-mêmes.

D'un naturel doux, la cigogne n'est ni défiante ni sauvage et s'apprivoise avec la plus grande facilité. Elle devient familière au point de se mêler aux jeux des enfants dans la maison où on la nourrit. Toujours protégée et même vénérée dès les temps les plus reculés, elle passait, chez les anciens, pour un oiseau de bon augure. Dans les hiéroglyphes égyptiens, sa figure signifiait pitié et bienfaisance, Pendant longtemps il a été défendu de la tuer sous les peines les plus sévères, et aujourd'hui encore, dans les pays qu'elle fréquente, personne ne s'avise de la molester ; bien au contraire on cherche à l'attirer en lui préparant, près des habitations, des endroits commodes où elle puisse nicher. Ces soins ne sont qu'une juste récompense des services que rend cet oiseau en détruisant une grande quantité de reptiles et d'animaux nuisibles. D'après ce que nous venons de dire, on croirait au premier abord que rien n'est plus facile que de rendre la cigogne complètement domestique ; il n'en est rien cependant, et jusqu'ici elle ne s'est jamais reproduite en captivité.

CIGOGNE NOIRE. (CICONIA NIGRA.)

Allemand : Der schwarze Storch. — Anglais : The black. Stork. — Espagnol : La Cigüeña negra. — Italien : La Cigogna nera.

Individus mâle et femelle adultes.

Cette espèce, beaucoup moins nombreuse que la précédente et aussi farouche et sauvage que l'autre est familière et confiante, se trouve principalement en Suisse ; on la voit encore en Pologne, en Prusse et dans d'autres parties de l'Allemagne. Elle hiverne en Égypte où elle est fort commune. Très-rare en Hollande, on la rencontre quelquefois en France dans la Lorraine. Elle fuit les lieux habités et fréquentés par la cigogne blanche, et vit solitaire

dans les marais écartés et sur les bords des lacs de la Suisse. Elle se nourrit à peu près comme sa congénère et quelquefois plonge dans l'eau pour attraper quelque poisson. Son vol est très-élevé et souvent on la perd de vue. Elle fait son nid sur les grands arbres au bord des eaux, et choisit surtout les vieux sapins les plus élevés. Elle pond deux ou trois œufs d'un blanc sale, marquetés de quelques taches brunes nuancées de verdâtre.

Malgré son naturel farouche, cet oiseau s'apprivoise assez facilement. C'est un bel oiseau d'ornement.

MARABOU. (CICONIA CRUMENIFERA.)

Allemand : Der Beutelstorch. — Anglais : The Marabou
Stork. — Espagnol : La Cigüeña marabú.
Individus mâle et femelle adultes.

Ils proviennent de la collection de M. Le Prestre.

Le marabou, qu'on nomme encore Cigogne à sac, habite l'Afrique méridionale et l'Inde, où il vit, en troupes nombreuses, à l'embouchure des grands fleuves. On le trouve surtout au Bengale. Il se nourrit de coquillages, de poissons, de reptiles et même de petits mammifères dont il brise les os qu'il digère sans peine. Cet oiseau, qui détruit beaucoup de serpents et d'animaux nuisibles, est respecté généralement dans les pays où il est commun. A Chandernagor et à Calcutta, où il est très-nombreux, il porte le nom d'Argala et rend de grands services en débarrassant ces villes d'une quantité d'immondices. Il est tellement familier qu'on assure que ses bandes ne manquent pas de se rendre à l'heure des repas devant les casernes, et d'attendre, rangés sur une ligne, les restes qu'on a l'habitude de leur jeter et qu'ils se disputent bruyamment. Cet oiseau est d'un caractère très-timide et

ne cherche pas à se défendre contre un ennemi même beaucoup moindre que lui. Dans quelques points des pays qu'il habite, on l'a réduit à une sorte de domesticité, pour se procurer facilement et sans être obligé de le tuer certaines plumes plus ou moins longues, soyeuses, à barbes fines et frisées et d'un blanc de neige, qu'il porte de chaque côté du croupion. Ces plumes, que tout le monde connaît sous le nom de Marabouts, sont très-recherchées pour la toilette des dames et sont l'objet d'un commerce assez considérable.

HÉRON COMMUN. (ARDEA MAJOR.)

Allemand : Der aschgraué Reiher. — Anglais : The common Heron. Espagnol : La Garza real. — Italien : L'Aghirone cenericcio.

Individus mâle et femelle adultes.

Le héron commun est répandu dans presque toutes les parties du globe ; on le trouve dans toute l'Afrique et surtout en Égypte, en Perse, au Malabar, au Japon, au Chili, en Sibérie et jusque dans les régions arctiques. En Europe il est surtout abondant en Hollande, en Angleterre et en France. Cet oiseau fuit les lieux habités et vit solitaire dans les forêts qui avoisinent les rivières et les lacs, ou dans les terrains entrecoupés d'eau. Il reste pendant le jour posé sur un pied, le cou replié sur la poitrine en attendant sa proie et immobile jusqu'au moment où il lance sur elle son long bec pointu et dur. Sa nourriture consiste principalement en poissons, même d'une assez grande taille, en grenouilles, reptiles, mollusques, et même en petits mammifères. Son vol est magnifique et très-élevé ; sa démarche à terre lente et grave ; il marche peu et se tient plus volontiers perché sans remuer sur un pieu ou sur

un tronc d'arbre. Son cri est perçant et plus plaintif que celui de l'oie.

La femelle établit son nid au sommet des arbres les plus hauts, mais quelquefois aussi dans les buissons des taillis voisins des étangs ou des rivières. Il est composé de bûchettes, de joncs et de plumes. La ponte est de trois ou quatre œufs d'un beau vert de mer, de forme allongée et presque également pointus des deux bouts. Les petits, couverts d'un poil follet très-épais, ne courent pas en naissant et ont besoin pendant longtemps des soins de la mère.

D'un caractère triste et méfiant, le héron ne se laisse approcher que fort difficilement, car il est toujours sur ses gardes. Pris jeune cependant, il s'apprivoise avec facilité et vit bien en captivité. La chasse de cet oiseau, bien connue des anciens, était au moyen âge et même jusqu'au siècle dernier considérée comme un plaisir réservé aux rois et aux princes. On la faisait au moyen du faucon et avec grand appareil. Pour attirer les hérons et faciliter leur multiplication, on leur préparait des retraites formées de châssis à claire-voie placés au sommet des arbres sur le bord des eaux, où ces oiseaux faisaient leurs nids. Ces lieux se nommaient Héronnières et donnaient certains produits „ par la vente des petits. François Ier en avait une à Fontainebleau.

La chair du héron, toute peu agréable qu'elle soit, elle est en effet sèche et dure, était cependant réputée viande royale et servie dans les repas d'apparat.

HÉRON POURPRE. (ARDEA PURPUREA.)

Allemand : Der Purpurreiher. — Anglais : The crested-purple Heron. Espagnol : La Garza purpurea. — Italien : L'Aghirone purpurea.

Individus mâle et femelle adultes.

Cet oiseau, remarquable par la huppe qu'il porte sur le derrière de la tête et qui est formée de plumes effilées à reflets verdâtres, dont deux atteignent jusqu'à quatorze centimètres de longueur, habite les régions méridionales de l'Europe et de l'Asie. Il est commun sur les bords de la mer Caspienne et de la mer Noire. En été on le voit en Hollande et sur les bords du Rhin.

Solitaire comme le précédent, il vit dans les environs des lacs et dans les terrains marécageux. Sa nourriture est la même que celle de son congénère. Il vole bien ; mais il a peine à s'élever de terre à cause de la longueur de ses ailes. Rarement il niche sur les arbres ; il préfère placer son nid dans les roseaux et les broussailles. La ponte est de trois œufs d'un cendré verdâtre. Ce n'est pour nous qu'un oiseau d'ornement.

BIHOREAU POUACRE. (ARDEA NYCTICORAX.)

Allemand : Der Nachtreiher. — Anglais : The night Heron.
— Espagnol : El Cuervo nocturno. — Italien : L'Aghirone nitticora.
individus mâle et femelle adultes.

Cet oiseau se trouve dans les régions méridionales plus communément que dans les septentrionales. Il se rencontre principalement sur les bords de la mer Caspienne ; mais il existe aussi dans diverses contrées de l'Asie et de l'Amérique du Nord. Très-commun l'hiver en Égypte, on le voit tous les ans dans le midi de la France pendant l'été, époque où quelques couples s'égarent et nichent quelquefois même jusque dans les environs de Paris. Il vit sur les rivages de la mer, sur le bord des fleuves et des étangs couverts de joncs et de roseaux.

Sa nourriture consiste en insectes, limaces, grenouilles, poissons, etc. Aussi solitaire que les autres hérons, il reste tout le jour caché et ne sort qu'à l'approche de la nuit. Il place son nid tantôt à terre et tantôt dans les fentes de rochers et quelquefois même sur les arbres voisins de l'eau. Ce nid, grossièrement fait, contient trois ou quatre œufs d'un blanc sale.

BIHOREAU DU BRÉSIL. (ARDEA GARDENI.)

Allemand : Der brasilische Nachtreiher. — Anglais : The night Heron of Brazil. — Espagnol : La Garzota del Brasil. — Italien : L'Aghirone nitticora del Brasile.

Un individu adulte.

On ne sait rien sur les mœurs de cet oiseau qui ne diffère du précédent que par les nuances de son plumage. Il se trouve au Brésil et à la Guyane.

FLAMMANT (PHÆNICOPTERUS RUBER.)

Allemand : Der Flamingo. — Anglais : The red Flamingo. — Espagnol : El Flamenco. — Italien : Il Fenicottero rosso.

Individus mâles et femelles adultes.

Ils ont été donnés par S. E. Koenig-Bey.

Le nom que porte cet oiseau lui vient de la belle couleur rouge de son plumage (flammant en vieux français pour flambant) et non, comme on pourrait le croire, de ce qu'il habiterait les Flandres, car il est propre à l'Afrique et aux parties méridionales de l'Europe. Oiseau voyageur, le flammant se trouve en été sur les plages de la

Méditerranée depuis Hyères jusqu'à Perpignan ; il est très-commun autour des étangs de la Camargue, en Sardaigne et en Calabre.

Il vit en troupes nombreuses sur les bords de la mer, des grands fleuves et des étangs, mais toujours sur des plages plates et découvertes. Son vol est puissant et élevé. Dans leurs voyages de migration, les bandes forment un triangle très-ouvert. A terre sa démarche est lourde et embarrassée. Ces oiseaux ont l'habitude de se ranger en-ligne en se pressant les uns contre les autres. C'est dans cet ordre qu'ils s'avancent dans l'eau pour pêcher. Ils vivent de coquillages, d'insectes, de larves, de frai de poisson qu'ils cherchent en fouillant la vase avec leur bec à la manière des canards.

La femelle établit son nid sur les plages, au sommet d'une petite éminence naturelle et non élevée par elle avec de la boue, comme on l'a dit, pour pouvoir couvrir sans ployer ses longues jambes ; car elle s'accroupit réellement comme tous les autres oiseaux. Elle y dépose deux ou trois œufs blancs, gros comme ceux de l'oie, mais un peu plus allongés. Les petits peuvent abandonner le nid quelques jours après leur naissance et suivre leur mère.

Le flammant, d'un caractère très-méfiant, mais doux et tranquille, est très-difficile à surprendre. Une sentinelle veille toujours à la sûreté de la bande et donne le signal à la moindre apparence de danger. Cependant il est facile à apprivoiser ; mais il paraît s'accommoder assez mal de la captivité. La chair et surtout la langue de cet oiseau étaient très-recherchées des sybarites romains qui se faisaient servir des plats de cervelles de paons et de langues de phœnicoptères, qui coûtaient des sommes fabuleuses. Héliogabale avait à ses gages des hommes uniquement occupés à la chasse du flammant. Ces langues grasses et huileuses seraient encore aujourd'hui recherchées en Égypte ; car Étienne Geoffroy Saint-Hilaire rapporte que des bateaux vont à la chasse de ces oiseaux pour se

procurer les langues dont on retire une sorte d'huile qui sert à assaisonner les aliments. Quant à la chair, elle est réellement des plus désagréables ; mais la peau est garnie, sous les plumes, d'un duvet qui ne le cède en rien à celui du cygne. Enfin le flamant est un magnifique oiseau d'orne - ment.

IBIS SACRÉ. (IBIS RELIGIOSA.)

Allemand : Der geweihte Ibis. — Anglais : The sacred Ibis.
— Espagnol : El Ibis sagrado. — Italien : L'Ibi bianca.

Individus mâle et femelle adultes.

Deux d'entre eux proviennent de la collection de M. Le Prestre,

L'ibis sacré, ainsi nommé parce que les anciens Égyptiens le comptaient parmi les êtres animés ou inanimés auxquels ils rendaient un culte, est un oiseau migrateur qui habite la haute Nubie et l'Éthiopie.

Il vit par petites troupes de huit à dix individus dans les terrains humides, inondés, marécageux, les rizières, etc. Il se nourrit de vers, d'insectes aquatiques et de petits coquillages, qu'il cherche en fouillant la vase avec son bec.

Le vol de l'ibis sacré est puissant et élevé ; il tient en volant les jambes allongées et pousse de temps en temps des cris assez perçants. Sa démarche à terre est lente et mesurée. Il niche sur les arbres où il perche quelquefois.

Le mâle et la femelle s'occupent ensemble de la construction du nid qu'ils composent de bûchettes, de joncs et d'herbes sèches assez bien arrangées. La femelle pond deux ou trois œufs blanchâtres qu'elle couve pendant vingt-cinq ou trente jours. Les petits sont nourris dans le nid jusqu'à ce qu'ils puissent voler.

De mœurs douces et paisibles, l'ibis pris jeune s'apprivoise facilement.

On dit sa chair huileuse et coriace, et celle des petits assez agréable à manger. Cet oiseau n'est pour nous qu'un objet de curiosité et d'ornement.

IBIS ROUGE. (IBIS RUBRA.)

Allemand : Der rother Ibis. — Anglais : The scarlet Ibis. —

Espagnol : El Ibis rosado. — Italien : L'Ibi rosato.

Individus mâle et femelle adultes.

Ils ont été donnés par M. Bataille.

Cette belle' espèce est répandue dans toutes les contrées chaudes de l'Amérique du Sud. Elle vit en troupes nombreuses, et souvent les vieux individus forment des bandes séparées. Elle fréquente les bords de la mer, mais de préférence les plages sablonneuses des grandes rivières et les endroits inondés et marécageux. Elle se nourrit d'insectes, de coquillages et de poissons qu'elle cherche dans la vase en la fouillant continuellement avec son bec. Pendant la nuit et la grande chaleur du jour, l'ibis rouge se tient caché à l'ombre des arbustes qui croissent sur les rivages. Le matin et le soir, il sort pour chercher sa nourriture. Son vol est soutenu et rapide ; sa démarche à terre est lente et grave.

Vers le mois de janvier ou de février, l'été de l'autre hémisphère, la femelle s'occupe de faire, avec des bûchettes et des joncs entrelacés, son nid qu'elle place dans les grandes herbes du rivage. Elle pond des œufs de couleur verdâtre. Cette ponte se renouvelle plusieurs fois durant la belle saison. Les petits naissent couverts d'un duvet brun et ne courent pas en naissant. Ils ne prennent la livrée rose des adultes qu'à l'âge de deux ans.

D'un naturel peu farouche, ces oiseaux s'apprivoisent facilement et s'accoutument à vivre avec les oiseaux domestiques. Nous en avons vu plusieurs qui, parfaitement libres, allaient au loin et revenaient sans manquer à la maison le soir, à l'heure où on avait l'habitude de leur donner de la nourriture qui consistait en débris des repas. Leur chair est mauvaise. S'il était possible de les acclimater et de les propager parmi nous, ce serait un magnifique ornement pour nos parcs, en raison de leur belle couleur rose et de leur élégance.

SPATULE BLANCHE. (PLATALEA LEUCORODIA.)

Allemand : Drr weisse löffler. — Anglais : The white Spoonbiil. — Espagnol : Ra Espatula. — Italien : La Platalea mestolone.

Individus mâle et femelle adultes.

La spatule a été ainsi nommée de la forme toute particulière de son bec aplati et fortement élargi par le bout. C'est un oiseau de passage qui se trouve dans presque toutes les contrées de l'ancien monde. En Europe on ne le rencontre que rarement dans l'intérieur des terres. Il fréquente les côtes marécageuses de la Hollande, de la Bretagne et de la Picardie pendant l'été, et quitte nos climats en même temps que la cigogne. Les spatules se tiennent dans les marécages voisins des bords de la mer et ombragés par d'épais bosquets, où elles se tiennent et qu'elles quittent deux fois par jour, pour aller à la recherche des petits poissons et surtout du frai dont elles sont très-friandes. Lorsque cette nourriture leur manque, elles se rejettent sur les insectes et les petits reptiles, car, en raison de la forme de leur bec, elles ne peuvent saisir de

trop grosses proies. Elles volent bien et en bandes à côté les unes des autres.

La femelle fait son nid sur les arbres les plus élevés du rivage, et quelquefois, mais rarement, à terre au milieu des joncs. Ce nid composé de bûchettes, reliées avec des joncs et tapissé d'herbes fines et d'un matelas de duvet, est fait avec beaucoup de soin. Elle y dépose deux ou trois œufs blancs, marqués de petites taches roussâtres, qu'elle couve avec la plus grande assiduité.

D'un caractère doux et sociable, cet oiseau s'apprivoise facilement et s'accommode assez bien de la vie domestique. Seulement on a observé qu'à l'époque de la migration il devient triste et paraît mal à son aise. Cet état cesse au printemps. Sa chair n'est pas bonne à manger ; mais c'est un bel oiseau d'ornement.

HUITRIER VULGAIRE. (HÆMATOPUS OSTRALEGUS.)

Allemand : Der Austerfischer. — Anglais : The pied
Oystercatcher. Espagnol : El Ostrero. — Italien :
L'Ematopo comune.

Individus mâle et femelle adultes.

Ce joli oiseau, qui porte aussi le nom de Pie-marine, à cause des couleurs noire et blanche de son plumage, est propre au nord de l'Europe. Il abonde en Islande, en Danemark, en Angleterre et en Hollande ; en France il est moins commun. Il vit sur les bords de la mer où il trouve sa nourriture, qui consiste en huîtres et autres coquillages

bivalves, et en insectes et larves d'eau. Il est fort curieux de le voir chasser sur les bancs, les grèves et les récifs que la mer découvre, en suivant le mouvement des flots, se retirant lorsqu'ils s'avancent et les suivant lorsqu'il s se retirent.

Les huîtres vont en troupes qui se dispersent à l'époque de la ponte ; alors ils s'isolent et ne vivent plus que par couples. Ils volent très-bien ; mais, quoique migrants, ils ne paraissent pas faire de longs voyages. Ils nagent mal, où plutôt ils se laissent porter à la surface des flots. A terre ils courent avec une grande vitesse.

Ils nichent tantôt sur la grève nue, tantôt dans le creux d'un rocher ou enfin dans les herbes du rivage. Les œufs, au nombre de deux ou quatre, sont olivâtres et parsemés de nombreuses taches noires. Les petits, qui naissent couverts d'un duvet noir, ne tardent pas à courir avec leur mère.

Cet oiseau s'apprivoise facilement. Sa chair est mauvaise.

VANNEAU COMMUN. (VANELLUS CRISTATUS.)

Allemand : Der Kiebitz. — Anglais : The lapwing Sandpiper.

— Espagnol : El Vanelo. — Italien : Il Vanello crestato.

Individus mâle et femelle adultes.

Le vanneau se fait remarquer par les beaux reflets vert de cuivre de son plumage presque complètement noir et par l'aigrette élégante, composée de plumes longues et effilées d'un noir brillant, qui se balance sur sa tête et retombe sur son col en se relevant à son extrémité. Essentiellement voyageur, ce bel oiseau arrive en France au printemps, par grandes troupes, des régions septentrionales de l'Europe, et la quitte vers le mois d'octobre ; cependant il en reste toujours quelques-uns qui passent l'hiver dans nos climats. Il vit en bandes, dans les

terrains gras et humides, sur le bord des rivières. Il se nourrit de vers de terre, qu'il sait faire sortir en frappant le sol avec ses pieds, et aussi d'araignées, de chenilles, de petits colimaçons, etc. Ces oiseaux rendent de grands services à l'agriculture en détruisant une foule d'animaux nuisibles. Leur vol est puissant et de longue haleine.

Vers le mois d'avril, les bandes se séparent ; les femelles pondent sur une motte de terre, élevée au-dessus du marécage et sans d'autre soin que de couper l'herbe autour d'elle, quatre ou six œufs d'un vert sombre et tachetés de noir. Les petits courent presque en naissant.

Quoique d'un naturel farouche, querelleur et défiant, qui le rend très-difficile à approcher pour le chasseur, le vanneau s'apprivoise facilement et vit en captivité. Nous avons eu, dans l'Amérique du Sud, plusieurs individus d'une espèce très-voisine, que nous avons élevés et qui étaient devenus familiers au point de nous suivre partout, et qui, quoique parfaitement libres, revenaient tous les soirs coucher dans la cour de notre maison, sous un petit abri que nous avons établi pour eux.

La chair de cet oiseau est très-recherchée, surtout à l'époque de la migration d'automne, époque où elle est grasse ; le reste du temps elle est sèche et coriace. Ses œufs au contraire sont des plus délicats.

COURLIS VULGAIRE. NUMENIUS ARCUATUS.)

Allemand : Der grosse Brachvogel. — Anglais : The common Curlew, Espagnol : El Chorlo. — Italien : Il Numenio chiurlo.

Individus mâle et femelles adultes.

Cet oiseau habite les parties septentrionales de l'ancien continent et se trouve en Sibérie et autres contrées du Nord, qu'il quitte au printemps pour se répandre, vers le Sud, jusqu'en Grèce et en Égypte. Il nous arrive en France vers le mois d'avril pour s'en retourner à la fin d'août. Quelques-uns cependant restent dans nos climats et y passent l'hiver. C'est sur les bords sablonneux de la Loire et de l'Allier que les courlis se trouvent le plus abondamment. Ils vivent par bandes sur les bords de la mer, des rivières, des lacs, dans les prairies humides mais non inondées, et dans les champs sablonneux près des eaux. Ils volent bien et courent avec une extrême rapidité en faisant entendre un cri que leur nom rappelle. A l'époque de la ponte, les bandes se dispersent et les femelles s'isolent. Elles pondent à terre, dans une excavation creusée dans le sable, quatre ou cinq œufs verdâtres, avec des taches arrondies, d'un brun rougeâtre et formant comme une couronne au gros bout. Les petits courent en naissant et suivent leur mère.

Ces oiseaux, d'une méfiance extrême, sont très-difficiles à approcher ; cependant si l'on est parvenu à en blesser un, on peut en abattre plusieurs autres de la même bande ; car ils reviennent tous aux cris de la victime et s'empressent autour d'elle, sans songer au danger qui les menace. Malgré leur sauvagerie, ils s'apprivoisent assez facilement et on en voit souvent courant dans les cours et les jardins des maisons de campagne de la Touraine.

Leur chair, autrefois très-recherchée, est aujourd'hui dédaignée à cause sans doute de son fumet très-prononcé. Les œufs, comme ceux du vanneau, sont des plus délicats.

IV. RUDIPENNES.

AUTRUCHE D'AFRIQUE. (STRUTHIO CAMELUS.)

Allemand : Der Strauss. — Anglais : The Ostrich. —
Espagnol : El Avestruz. Italien : Il Struzzo.

Individus mâle et femelles adultes.

Ces oiseaux ont été donnés par M. Dursus et par M. le colonel de Colomb :

L'autruche, le plus grand des oiseaux connus, appartient exclusivement à l'ancien continent et aux déserts sablonneux de l'Afrique, depuis l'Égypte et la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance. On la trouve aussi dans les îles et dans les parties de l'Asie voisines de ce continent, en Arabie, mais jamais au delà du Gange. Elle vit en petites troupes composées d'un mâle et de plusieurs femelles, dans les lieux plats et découverts, où on la voit souvent paître mêlée aux troupes de gazelles, de couaggas et autres animaux. Elle se nourrit d'herbes, d'insectes, de graines de toutes sortes, et sa gloutonnerie est si grande qu'elle avale indifféremment tout ce qui se présente, pierres, métaux, bois, etc., qu'elle rend, quelque temps après, plus ou moins altérés. Elle ne vole pas ; ses ailes, formées de plumes minces et flexibles, sont trop petites et trop faibles pour la soutenir en l'air ; mais en revanche elle court avec une vitesse telle que les meilleurs chevaux ne peuvent l'atteindre. Elle a dans les pieds une force très-grande, et c'est son seul moyen de défense

lorsqu'elle est poussée à bout ; son coup de pied est aussi fort que celui d'un cheval. Il n'est pas vrai qu'elle lance avec le pied, aux ennemis qui la poursuivent, de grosses pierres qu'elle ramasse en fuyant. Cet oiseau a l'ouïe fine et la vue perçante, mais le goût et l'odorat paraissent très-peu développés.

La femelle pond dans les lieux sablonneux ; son nid ne consiste qu'en une simple excavation creusée dans le sol, dans laquelle elle dépose un nombre d'œufs qui varie de quinze à vingt-cinq. Ces œufs sont très-gros, d'un blanc jaunâtre et à coque très-solide. L'incubation dure environ six semaines ; le mâle et la femelle alternativement en partagent les soins ; car il n'est pas vrai, comme on l'a répété tant de fois, que ces oiseaux abandonnent leurs œufs à la chaleur du soleil qui suffirait pour les faire éclore. Les petits courent en naissant et sont conduits par leurs parents avec beaucoup de sollicitude. Ils grandissent assez lentement et restent en famille jusqu'à l'âge adulte.

Les mœurs et le caractère de l'autruche sont des plus paisibles ; son intelligence paraît être extrêmement bornée et elle ne sait opposer que la fuite aux dangers qui la menacent. Quoique d'un naturel très-craintif et très-défiant, elle s'apprivoise avec beaucoup de facilité, et il n'est pas rare d'en voir quelques-unes vivre dans une sorte de domesticité dans les villages des pays, qu'elle habite. On assure même que les habitants du Dora et de la Libye en ont des troupeaux dont ils exploitent les plumes.

Ces plumes de l'autruche, surtout celles de la queue et des ailes, si remarquables par leur souplesse, leur légèreté et la blancheur de neige qu'elles acquièrent par un simple lavage dans de l'eau de savon, ont été depuis longtemps recherchées pour la toilette des dames et pour quelques autres usages. De nos jours encore elles sont l'objet d'un commerce considérable avec le nord de l'Afrique. Les plumes du corps servent à faire des plumets et autres ornements militaires.

La chair de cet oiseau, sans être délicate, est très-bonne à manger ; elle est saine et nourrissante ; sa graisse sert encore aujourd'hui à plusieurs usages chez les peuples d'Afrique. Enfin ses œufs, d'un volume qui égale environ vingt et un de ceux de nos poules, peuvent servir d'aliment et s'emploient, chez ces mêmes peuples, aux mêmes usages que les œufs ordinaires.

Les avantages qu'on peut retirer de l'autruche avaient depuis longtemps fait naître la pensée de la rendre domestique ; mais on n'avait pas donné suite à cette idée. Lorsque la Société impériale zoologique d'acclimatation, très-peu de temps après sa fondation, rappela l'attention sur cette question trop longtemps négligée, un de ses membres, M. Chagot, proposa un prix de deux mille francs, à décerner à la personne qui, la première, parviendrait à obtenir au moins deux générations de cet oiseau en domesticité. Elle paraît aujourd'hui complètement résolue et dans un sens favorable. A l'aide de quelques précautions des plus simples, M. Hardy, directeur de la pépinière centrale de Hamma, et M. le prince Demidoff, à San-Donato, près de Florence, sont parvenus à faire couvrir régulièrement l'autruche captive et à élever ses petits. Les jeunes autruches, nées les premières chez M. Hardy en 1857, lui ont donné cette année une belle couvée dont les petits, à l'exception d'un mort d'accident et de deux autres servis sur la table de LL. MM. Impériales, lors de leur voyage en Algérie, et qui furent trouvés excellents, s'élèvent parfaitement et sont aujourd'hui pleins de force et de vigueur.

NANDOU. (RHEA AMERICANA.)

Allemand : Der Naudu. — Anglais The Rhea — Espagnol : El Naudu. Italien : La Nandu americana.

Individu adulte.

Il a été donné par M. le comte d'Éprémesnil.

Le nandou, que l'on appelle encore Autruche d'Amérique, est sensiblement plus petit que l'espèce précédente dont il diffère d'ailleurs par plusieurs caractères, entre autres celui d'avoir au pied trois doigts au lieu de deux.

Cette espèce est propre à l'Amérique méridionale ; elle y existe depuis le Brésil jusqu'à la Patagonie, entre l'océan Atlantique et les premiers contre-forts de la Cordillère des Andes.

Elle vit par bandes de dix à quinze femelles conduites par un mâle, dans les régions complètement découvertes ; car elle ne pénètre jamais dans les bois, même lorsqu'elle est poursuivie.

La République Argentine et celle de l'Uruguay sont les lieux où on la trouve le plus abondamment ; elle est rare au contraire au Paraguay.

Les troupes de nandous, à la tête desquelles se tient ordinairement le mâle, ne se mêlent jamais entre elles, quelque nombreuses qu'elles soient dans le même parage. Elles marchent gravement devant elles en cherchant leur nourriture au milieu des bœufs, des chevaux, des moutons et des cerfs avec lesquels elles vivent dans la meilleure intelligence.

La nourriture de cet oiseau se compose principalement, comme nous avons pu nous en assurer par l'observation directe de son jabot, d'insectes et surtout d'une petite espèce de sauterelle qui fourmille dans les plaines herbues de ces pays, de vers, de mollusques terrestres, d'herbes de diverses sortes, de graines et parfois de petits reptiles et de petits rongeurs. Le nandou paraît peu délicat sur le choix de ses aliments et avale indistinctement tout ce qui s'offre à sa gloutonnerie. Cependant il ne touche jamais au cadavre des grands animaux qui meurent dans les champs.

De même que l'autruche il ne vole pas, mais il court avec une extrême rapidité ; c'est même là sa seule défense.

Il ne court pas longtemps en ligne droite, mais il fait des voltes fréquentes qui rendent sa poursuite très-difficile. En fuyant à toute vitesse, il relève ses ailes, qu'il étend plus ou moins, comme pour prendre le vent et s'aider à changer de direction.

Vers la fin de l'hiver (juillet et août dans l'hémisphère austral), on commence à trouver çà et là sur l'herbe des œufs isolés qui proviennent des jeunes femelles. Un peu plus tard elles les déposent dans un trou large, peu profond et arrondi qu'elles creusent dans la terre.

Ces œufs, un peu plus petits que ceux de l'autruche, sont d'un blanc jaunâtre, à coquille dure, lisse et polie. Le nombre que l'on en rencontre le plus ordinairement dans ces vastes nids est de vingt-cinq à trente, et s'élève quelquefois à soixante. Appartiennent-ils tous à la même femelle ? C'est ce qu'il nous est impossible de dire.

Ces œufs sont couvés par le mâle et-par la femelle pendant environ six semaines.

Les petits, qui courent presque en naissant, sont couverts d'un duvet très-doux, jaunâtre avec des bandes brunes absolument comme nos petits canards domestiques. Le père et la mère ne les abandonnent que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur croissance.

Le nandou est doué du naturel le plus doux et le plus timide ; son intelligence paraît très-peu développée, son nom Avestruz est, dans le pays, synonyme de bêtise.

Dans les lieux où on ne les tourmente pas, comme cela avait lieu dans notre propriété, ces oiseaux ne témoignent aucune crainte à la vue de l'homme et des animaux domestiques.

Pris jeunes, ils s'élèvent avec la plus grande facilité, si toutefois l'on a le soin de ne pas les enfermer et de se contenter de leur mettre aux pattes de légères entraves, qui deviennent inutiles au bout de quelques jours. Ils se familiarisent même au point d'en être importuns. Devenus grands ils s'éloignent de la maison pour paître dans les

champs, mais ils ne manquent jamais d'y revenir, surtout à l'heure des repas et le soir au coucher du soleil, pour passer la nuit dans quelque coin qu'ils adoptent, ou avec les volailles, avec lesquelles ils font toujours très-bon ménage.

On voit d'après cela que rien ne serait plus facile que de rendre ces oiseaux domestiques.

Nous savons déjà qu'ils vivent très-bien dans notre climat et tout fait espérer que l'on parviendra à les y faire se reproduire ; ce qui serait à désirer, à cause de leurs œufs si abondants et très-bons à manger et aussi pour leurs plumes, connues dans le commerce sous le nom de Plumes de vautour et dont on fait des plumeaux. Ce sont celles des ailes ; celles du corps s'emploient à faire des plumets et d'autres ornements. Enfin la chair de cet oiseau, auquel on pourrait, comme à l'autruche d'Afrique, appliquer le nom d'Oiseau de boucherie, serait une augmentation importante de nos ressources alimentaires ; cette chair, sans être très-délicate, est saine et nourrissante ; celle des jeunes est même assez agréable.

DROMÉE ou CASOAR DE LA NOUVELLE-HOLLANDE. (DROMAIUS NOVÆ-HOLLANDIÆ.)

Allemand : Der Emu. — Anglais : The New-Holland Cassawary. — Espagnol : El Casoario de la Nueva-Hollanda. — Italien : li Dromeo di Nova-Hollanda.

Deux couples adultes.

L'un d'eux est un don de M. le comte de Montalembert d'Essé ; l'autre provient de la collection de M. Le Prestre.

Cet oiseau, un peu plus petit que ceux dont nous venons de parler, est encore connu sous le nom d'Émou. Il est propre à la Nouvelle-Hollande et aux îles désertes environnantes. Il y était autrefois très-commun ; mais aujourd'hui les établissements européens l'ont repoussé peu à peu, et on ne le trouve plus guère qu'au delà des montagnes Bleues. Les casoars vivent en troupes nombreuses dans les vastes plaines et sur les rivages sablonneux de l'Australie. Ils se nourrissent de fruits et d'herbages. Comme l'autruche, la petitesse de leurs ailes les empêche de voler, mais, comme elle aussi, ils courent avec une extrême vitesse. On ne sait rien de plus sur leurs mœurs et sur leurs habitudes à l'état sauvage.

La chair du casoar, comparable pour le goût à celui du bœuf, est très-recherchée par les habitants de l'Australie, surtout celle des jeunes individus de quinze à dix-huit mois, qui est blanche et tient le milieu entre celle du dindon et celle du porc. Ses œufs, dont le volume égale celui de douze œufs de poule, sont d'un vert foncé, à coque épaisse, rugueuse et comme chagrinée ; ils sont très-déliçats et d'un goût exquis. Sa peau, enfin, est recouverte d'une sorte de fourrure, dont on fait des tapis précieux, et de plumes souples et élégantes, fort recherchées pour la parure des dames.

Ce bel oiseau, introduit en Angleterre depuis assez longtemps, y vivait très-bien en captivité, sans souffrir des vicissitudes du climat, mais ne s'y reproduisait pas. Longtemps avant la fondation de la Société impériale zoologique d'acclimatation, M. Florent Prevost, cet homme si zélé pour la science, si éclairé et en même temps si modeste, avait eu l'idée de tenter de l'acclimater et surtout de le faire s'y reproduire. L'expérience fut faite par lui, en 1845, sur deux de ces oiseaux. Placés d'abord, pendant un an, dans une chambre au sixième étage, puis ensuite, pendant dix-huit mois, dans un terrain ouvert au nord et situé sur un des points les plus élevés de Paris, ils furent

enfin transportés, vers le milieu de 1849, au Jardin des Plantes. C'étaient deux femelles ; le Muséum possédait un mâle. Au mois de février 1850, l'une d'elles commença à pondre et produisit douze œufs, qui, couvés par deux poules d'Inde, ne donnèrent aucun résultat. A la même époque, l'année suivante, une nouvelle ponte produisit dix œufs, qui, couvés par le mâle pendant soixante-deux jours, donnèrent trois petits, qui s'élevèrent parfaitement et vécurent très-bien. Enfin, en 1852, une seule femelle donna seize œufs, qui, par suite de l'état maladif du mâle, ne produisirent qu'un petit vigoureux, qui réussit très-bien.

On voit donc que l'acclimatation de ce précieux oiseau ne présente pas de bien grandes difficultés ; il suffirait, suivant M. Florent Prevost de placer quelques couples de casoars dans les parcs et de les y laisser libres pour les voir s'y multiplier.

INSECTES.

LÉPIDOPTÈRES.

VER A SOIE ORDINAIRE. (BOMBYX MORI.)

Allemand : Der Seidenwurm. — Anglais : The Silkworm. —
Espagnol : El Gusano de seda. — Italien : Il Baco da seta.

Individus produits par de la graine provenant de diverses contrées, le Japon, la Chine et plusieurs des régions méridionales de l'Europe.

Le ver à soie ordinaire, que tout le monde connaît, est la larve (chenille) d'un lépidoptère nocturne, de petite taille, et originaire de la Chine et des parties méridionales de l'Asie. Cette espèce, la plus précieuse de toutes, vit exclusivement sur le mûrier. Elle produit cette substance si remarquable et si généralement employée sous le nom de soie. C'est au sixième siècle, sous le règne de Justinien, que deux moines parvinrent, non sans courir beaucoup de risques, car l'exportation du ver à soie était rigoureusement prohibée, à apporter cet insecte jusqu'à Constantinople. Depuis, les Maures l'importèrent sur les côtes d'Afrique et de là en Espagne, vers le neuvième siècle. Roger, roi de Sicile, l'introduisit au douzième siècle dans son royaume ainsi que l'arbre qui lui servait de nourriture. L'éducation du ver à soie et la culture du mûrier se propagèrent en Italie, et au commencement du quatorzième siècle, le pape Clément V l'apporta à Avignon, où le premier mûrier fut planté, d'où il se répandit dans tout le Dauphiné. Plus tard l'élève du ver à soie s'étendit à la Touraine, et sous Henri IV on vit des mûriers dans le jardin des Tuileries. Sully même y avait établi une

magnanerie qui fut abandonnée après quelque temps. Depuis lors cette industrie s'est répandue dans toutes les contrées tempérées de l'Europe, pour plusieurs desquelles elle est aujourd'hui une immense source de prospérité.

La soie était connue des Romains qui la tiraient de l'Inde ; mais elle était fort rare et se payait au poids de l'or.

Le ver à soie est devenu entièrement domestique, même dans les pays d'où il est originaire. On l'élève dans des établissements qu'on appelle Magnaneries. Les œufs éclosent au printemps. Les chenilles, d'abord très-petites, grossissent rapidement, et après avoir changé quatre fois de peau, se filent un cocon où elles se renferment pour se transformer en chrysalides, et d'où, au bout d'un certain temps, elles sortent à l'état de papillons.

VER A SOIE DE L'AILANTE. (BOMBYX CYNTHIA VERA.)

Individus donnés par M. Guérin-Méneville et autres provenant des éducations faites par M. Vallée.

Cette belle et grande espèce est indigène des régions tempérées de la Chine, où elle vit sur le vernis du Japon, sur le fagara, espèce de poivrier de ce pays, et sur plusieurs autres végétaux ; car elle n'est pas exclusive comme le ver à soie ordinaire. Elle existe à l'état sauvage, mais elle est cultivée depuis très-longtemps par les Chinois, et toujours à l'air libre. Elle produit des cocons [allongés d'une couleur rougeâtre, que les Chinois parviennent, assure-t-on, à dévider, mais dont ils font habituellement une bourre de soie très-analogue à celle que donnent en France les cocons percés du ver à soie ordinaire et que l'on file comme elle. On en fait en Chine des tissus très-forts et

presque inusables nommés Siao-Kien, dont s'habillent les gens des classes pauvre et moyenne.

Ce ver à soie a été introduit pour la première fois en Europe par le P. Fantoni, en 1857, et en France, en 1858, par M. Guérin-Méneville, qui est parvenu à le faire se reproduire parmi nous. On a pu voir, à l'Exposition de 1860, un grand nombre de ces vers vivants et filant leurs cocons sur des branches d'ailante ; et l'année dernière, le même M. Guérin-Méneville en a fait une éducation à l'air libre au bois de Boulogne, laquelle, malgré le mauvais temps, n'a rien laissé à désirer. La plus grande éducation industrielle de ce précieux insecte est due à M. le comte de Lamotte-Baracé. Elle a été répétée deux fois, avec un plein succès, à son château du Coudray, près Chinon. S. M. l'Empereur, informé de la réussite de ces divers essais, a ordonné de les reprendre sur une grande échelle dans son domaine de Lamotte-Beuvron.

VER A SOIE DU RICIN. (BOMBYX ARRINDIA.)

Individus provenant des éducations faites au Muséum par
M. Vallée.

Le ver à soie du ricin est propre au Bengale et à une grande partie de l'Inde anglaise, où il vit à l'état sauvage et domestique sur le ricin commun et, comme le précédent, sur plusieurs autres végétaux. C'est à M. Piddington qu'on doit l'introduction en Europe de cette espèce remarquable. Après plusieurs essais infructueux, il est parvenu à en faire arriver à Malte, il y a quelques années, un certain nombre de cocons vivants qui furent remis au gouverneur de l'île, M. William Reid. Ce dernier, par des soins éclairés, obtint la naissance des papillons, plus l'éclosion de leurs œufs et enfin une éducation complète des jeunes vers. De Malte, cet insecte fut envoyé à Florence et à Turin à M. Baruffi qui

en a fait don à la Société impériale zoologique d'acclimatation. Grâce à M. Guérin-Méneville et aux soins de M. Vallée, l'expérience réussit si bien que, en 1857, la Société put distribuer, tant en France qu'à l'étranger, environ 25 000 œufs, et qu'il lui restait encore près de 2000 cocons vivants.

Transporté aux îles Canaries, le ver à soie du ricin a parfaitement réussi entre les mains de M. le comte de La Véga, qui a envoyé en France près de cinquante kilogrammes de ces cocons pour être utilisés. M. Hardy, à Alger, a fait aussi plusieurs éducations sur une grande échelle ; enfin introduit au Brésil, à Fernambuco, par les soins de la Société d'acclimatation, et remis à M. Brunet, il a prospéré au point de faire regarder son acclimatation comme complète.

Les cocons que fournit cette espèce offrent comme ceux de la précédente de grandes difficultés au dévidage, qui cependant s'obtient certainement dans son pays natal. Ils fournissent une bourre que l'on file comme de la filoselle et dont on fait des tissus peu brillants, mais d'une grande souplesse et d'un très-bon usage.

VER A SOIE DU CHÊNE. (BOMBYX PERNYI.)

Cette belle espèce vit à l'état sauvage et est cultivée dans les parties froides de la Chine, principalement dans la Mandchourie. Elle a été envoyée, il y a environ dix ans, pour la première fois à Lyon par P. Perny, aujourd'hui évêque de Canton, elle l'a été aussi, vers la même époque, par M. de Montigny. Depuis, la Société impériale zoologique d'acclimatation a reçu deux envois de cocons vivants ; mais, altérés pendant le voyage, ils n'ont pas donné de résultats.

Ce ver à soie, qu'il serait tant à désirer de voir s'acclimater dans nos contrées, vit sauvage au Bengale et

dans toutes les parties chaudes de l'Inde, dans les bois où les habitants vont recueillir ses cocons si remarquables par leur volume et leur belle forme ovoïde. En Europe, ce ver s'est parfaitement nourri des feuilles de notre chêne commun. La Société d'acclimatation possède, grâce à M. de Montigny, les chênes sur lesquels il vit en Chine.

VER A SOIE TUSSAH. (BOMBYX MYLITTA.)

Ce ver à soie, qu'il serait tant à désirer de voir s'acclimater dans nos contrées, vit sauvage au Bengale et dans toutes les parties chaudes de l'Inde, dans les bois où les habitants vont recueillir ses cocons si remarquables par leur volume et leur belle forme ovoïde. La nourriture qu'il paraît préférer sont les feuilles du jujubier indien (*zyziphus jujuba*), mais il mange aussi d'autres végétaux ; en Europe il s'est parfaitement nourri des feuilles de notre chêne commun.

C'est en 1829 que M. Lamarre-Picquot envoya en France les premiers cocons de ce magnifique lépidoptère. Dans une note lue à l'Académie des sciences, cet infatigable voyageur appela alors l'attention sur son utilité. Depuis, en 1856, M. Perrottet envoya un certain nombre de cocons vivants à M. Guérin-Méneville qui les remit, au nom du premier, à la Société impériale zoologique d'acclimatation. Les vers qui provinrent de cet envoi furent nourris avec des feuilles de chêne et réussirent parfaitement ; on a pu les voir à l'Exposition universelle en parfait état de santé. Ces vers produisirent des cocons ; mais malheureusement les mâles refusèrent absolument de s'accoupler et on ne put avoir de reproduction. De nouveaux envois faits par le même M. Perrottet et remis à MM. Hardy, Chavannes et Guérin-Méneville, eurent le même sort, et par la même raison, le refus d'accouplement.

Le cocon du ver à soie Tussah produit une soie grège, très-belle et très-forte qui, dans l'Inde, porte le nom de Tussah et dont on fait une foule d'étoffes très-solides et très-brillantes ; elle entre dans la fabrication des foulards nommés Corahs et on en importe en Angleterre des quantités considérables.

VER A SOIE CECROPIA. (BOMBYX CECROPIA.)

Cette espèce, propre aux régions tempérées de l'Amérique du Nord, se trouve principalement dans les Carolines, la Louisiane et la Virginie. Elle vit sauvage sur l'orme, le saule et plusieurs autres arbres. Elle fait un gros cocon, à tissu lâche, formé d'une soie assez grossière, comparable à celle du grand-paon. Ce sont MM. Audouin et Lucas qui, en 1840, firent connaître ce ver, dont ils avaient reçu des cocons vivants. Depuis la Société impériale zoologique d'acclimatation confia plusieurs de ces cocons à M. Blanchard, qui a réussi à faire éclore et se développer les individus ; mais les mâles ayant, comme ceux de l'espèce précédente, refusé de s'accoupler, l'expérience n'a pu être poursuivie.

La Société vient de recevoir un nouvel envoi de M. Lavallée, auquel étaient déjà dus les précédents.

MÉTIS DU VER DE RICIN ET DE L'AILANTE

Ces métis, très-curieux surtout sous le rapport de l'étude des races, ont été obtenus en France par M. Guérin-Méneville et par M. Vallée. Le premier en a donné une description complète dans un rapport à S. M. l'Empereur. Une observation très-digne de remarque, c'est que, à la première génération, ces métis participent beaucoup plus des caractères généraux des vers du vernis du Japon, que

de ceux du ricin. Ils sont féconds entre eux et leurs produits deviennent alors très-variables sous le rapport des formes, de la taille et de la couleur. Tantôt ils se rapprochent plus d'un type que de l'autre, et d'autrefois les caractères de chacun s'y retrouvent presque également.

PRINCIPAUX VÉGÉTAUX

DONNÉS AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

DONATEURS.	NATURE.	FAMILLE.	PATRIE.
M. LEROY	1 Sequoia gigantea.	Conifère.	Californie.
	1 Cedrus deodara.	Conifère.	Asie central.
	1 Cedrus deodara viridis.	Conifère.	Népal.
	1 Cedrus deodara robusta.	Conifère.	Himalaya.
	1 Thuia gigantea.	Conifère.	Amérique sept.
	1 Cephalotaxus fortunei.	Conifère.	Chine.
	1 Cephalotaxus pedunculata.	Conifère.	Japon.
	1 Thuiopsis boréale.	Conifère.	Europe septent.
	Une collection d'arbustes à feuilles persistantes.		
	2 Sequoia gigantea.	Conifère.	Californie.
M. PAILLET.....	2 Pinus excelsa.	Conifère.	Himalaya.
	2 Pinus ponderosa.	Conifère.	Amérique sept.
	2 Thuia gigantea.	Conifère.	Amérique sept.
	2 Quercus castaneifolia.	Quercinées.	États-Unis.
	2 Rhamnus tinctorius.	Rhamnées.	Europe méridion.
S. E. VEFICK-EFFENDI, ambassadeur de Turquie.	4 Platanus orientalis.	Platanées.	Turquie.
	2 Cerisiers de Turquie.	Rosacées.	Asie.
M. ROERN.....	Plantes alimentaires récol- tées dans ses voyages.		
VILLE DE PARIS.....	Diverses plantes ornement.		
M. DAUDIN.....	1 Araucaria excelsa.	Conifère.	Ile de Norfolk.
	1 Podocarpus elongata.	Conifère.	Du Cap.
	1 Malva umbellata.	Malvacées.	Nouv.-Espagne.
M. HARDY d'Alger..	Collections de batates, igna- mes et autres.		
M. BOSSIN.....	500 Amaryllis jaunes.	Amaryllidées.	Europe méridion.
Mme de MONTESSUY.	15 Acer saccharinum.	Acérinées.	Amérique sept.
M. d'OUNOUS.....	Collections d'arbres fruitiers du midi de la France.		
M. AIGUILLON.....	Quercus macrocarpa.	Quercinées.	Amérique sept.
	Différentes graines d'arbres.		
	1 Ilex aquifolium.	Ilicinées.	Europe.
M. MOQUIN TANDON.	1 Ilex balearica.	Ilicinées.	Ile Minorque.
	1 Abies pinsapo.	Conifère.	Espagne.
	1 Picea kutrow.	Conifère.	Himalaya.
	1 Cupressus fastigiata.	Conifère.	Ile de Candie.

DONATEURS.	NATURE.	FAMILLE.	PATRIE.
M. MOQUIN TANDON.	1 Biota orientalis.	Conifère.	Chine.
	1 Pinus excelsa.	Conifère.	Himalaya.
	1 Taxus bacchata.	Conifère.	Europe centrale.
	1 Evonymus verrucosus.	Célastrinées.	Autriche.
	1 Evonymus latifolius.	Célastrinées.	Europe centrale.
	1 Crataegus glabra.	Rosacées.	Japon.
	1 Calicanthus floridus.	Calycanthées.	Amérique sept.
	1 Chinomanthus fragrans.	Calycanthées.	Japon.
	1 Buxus balearica.	Euphorbiacées.	Europe méridion
	1 Pavia macrostachia.	Hippocastanées.	Amérique sept.
	1 Cornus alba.	Cornées.	Amérique sept.
	1 Garrya elliptica.	Garryacées.	Californie.
	1 Jasminum nudiflorum.	Jasminées.	Chine.
	1 Juglans heterophylla.	Juglandées.	Perse.
	1 Evonymus japonicus.	Célastrinées.	Japon.
	4 Sequoia sempervirens.	Conifère.	Californie.
	1 Liquidambar styraciflua et beaucoup d'autres.	Balsamifluées.	Amérique sept.
M. NOURRIGAT.....	15 Morus japonicus à feuilles cordiformes.	Morées.	Japon.
	15 Morus japonica à feuilles lobées.	Morées.	Japon.
M. BIETRIX SEONEST.	1 Noyer mayet.		
	1 Noyer franquet.		
	Ces deux variétés sont gref- fées sur juglans regia.	Juglandées.	Perse.
LEBRUN-VERNEUIL..	15 Orangers.	Aurantiacées.	Chine.

AVIS.

L'Administration du Jardin peut mettre à la disposition du public, des œufs et des sujets des espèces et races de faisans, colins, poules, pintades, dindes, oies, paons, canards, cygnes, etc., dont on voit les spécimens dans les divers parquets et qui sont indiquées dans ce livret. S'adresser au bureau de la direction, à droite en entrant par la porte des Sablons.

L'Administration peut aussi livrer les produits des mammifères.

[illegible]

1 Discours à la séance solennelle de février 1860.

*Guide du promeneur au jardin zoologique
d'Acclimatation. [Précédé d'un avertissement
signé : P. Vavasseur]...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64811194>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr